
Pouhiou

#Apolog



Publié sous licence

CC-Zero

Framasoft est un réseau d'éducation populaire, issu du monde éducatif, consacré principalement au logiciel libre. Il s'organise en trois axes sur un mode collaboratif : promotion, diffusion et développement de logiciels libres, enrichissement de la culture libre et offre de services libres en ligne.

Pour plus d'informations sur Framasoft, consultez
<http://www.framasoft.org>.

Se démarquant de l'édition classique, les Framabooks sont dits « livres libres » parce qu'ils sont placés sous une licence qui permet au lecteur de disposer des mêmes libertés qu'un utilisateur de logiciels libres. Les Framabooks s'inscrivent dans cette culture des biens communs qui favorise la création, le partage, la diffusion et l'appropriation collective de la connaissance.

Pour plus d'informations sur le projet Framabook, consultez
<http://framabook.org>.

Copyright 2015 : Pouhiou, Framasoft (coll. Framabook)
#Apolog est placé sous Licence Creative Commons Zero
(<https://creativecommons.org/publicdomain/zero/1.0/deed.fr>).

ISBN : 979-10-92674-09-5

Prix : 22 euros

Dépôt légal : mai 2015

Pingouins : LL de Mars, Licence Art Libre

Couverture : création initiale par Justine Muller, Licence CC By

Mise en page avec L^AT_EX

#

Ce roman est dédié,
avec toute ma complicité,
à celles et ceux qui l'ont attendu.
J'ai aussi une pensée, tendre et désolée,
à celles et ceux que j'ai empesés
d'un rôle de maître à penser.

Chapitre 1

La folie juvénile

Dans le Yi-King, la Folie Juvénile (4^e hexagramme) est représentée par la source coulant au pied de la montagne. Cette jeunesse abonde, énergique. Elle doit s'écouler dans les endroits profonds et les remplir pour poursuivre son cours. Ainsi l'homme inexpérimenté doit prendre conscience des manques étant les siens, et trouver le guide qui endiguera son impétuosité.

<incipit>

Aujourd'hui ma carte mère est morte. Ou peut-être est-ce l'alim... Qu'importe : je n'ai qu'à attendre l'arrivée de mon technicien préféré et me reporter sur un autre poste, naine ! De toutes façons en ce moment je suis un peu partout. Éparpillée façon puzzle, comme il se disait dans les films d'Audiard. Audiard, c'était le François Pérusse de ma jeunesse, quand j'essayais encore de lire Camus.

Il faut que je rassemble mes pensées. Pas facile, quand tu occupes un manoir rempli de télépathes. Mais je dois essayer de remettre un peu d'ordre dans toutes ces calembredaines. Rassembler mes

#Apolog

pelotes d'indices, tricoter le fil de l'Histoire pour que se dessine à mes yeux le patron de ce jacquard qui se répète dans le temps.

88 ans. Tous les quatre-vingt-huit ans, huit NoéNautes s'éveillent, se découvrent le pouvoir de lire et d'intervenir en nos pensées. Tous les quatre-vingt-huit ans, le complot des Descendants essaie de semer la division parmi les NoéNautes, sans trop faire de vagues auprès des historiens. . .

Et moi, la veuve du colonel, moi la *geekette* aux cheveux blancs, moi la logeuse parisienne à l'accent provençal. . . Me voilà au beau milieu de cette trame millénaire à en observer l'Histoire pour en démêler la géographie. Pour démanteler les racines de ce complot surfinancé et surpréparé, je n'ai que les étincelles de mon cabestou, mon accent et ce log que je m'efforce de tenir.

Peuchère.

À leur place, je commencerais à avoir peur.

Oh, et si lire ces lignes te défrise la chrono-logique. . . dis-toi une chose simple :

Ceci n'est pas la vraie Histoire.

</incipit>

<vécu époque="2014">

Depuis l'œilleton de sa *webcam*, je vois la chambre d'Aglaé. Bien que toujours minimaliste et soignée, cette pièce prend vie, peu à peu. Devient moins monacale. Sur la table de chevet, l'invitation au concert qu'elle a partagée avec Aspic est finement encadrée de noir, mettant en valeur la méticuleuse signature de l'autographe de la rock-star. L'oreiller sur les draps soigneusement tirés peine à cacher le coin de photographie qui dépasse de sous sa taie. Elle n'a probablement pas vu ce détail lorsqu'elle l'a tapoté, comme elle le fait toujours pour lui regonfler les plumes. Aglaé change, grandit.

Sur son bureau repose le grimoire de la Noétie. Couvert de marque-pages et de post-its. De nombreuses feuilles emplies de notes l'entourent de manière presque organique. L'Aglaé que j'ai connue il y a près de deux ans eût trouvé un tel capharnaüm parfaitement inacceptable. Aglaé évoluée.

Chapitre 1

<description portrait="Aglae">

Aglae entre, un plateau à la main. Ses doigts ne sont plus vraiment gourds. Ses mains ont l'air moins potelées. J'ignore si l'objectif de la *webcam* amplifie l'effet, mais elle a visiblement maigri. Ses joues ne dominent plus la forme de son visage, on lui découvre une mâchoire légèrement carrée qui lui donne un charme volontaire. Son corps aussi a muté. Sa physionomie ne gravitant plus autour de son ventre, elle dévoile des épaules solides et sereines devancées par une poitrine... ma foi bien accorte !

C'est drôle, elle qui se présentait comme une petite femme boulotte afin de ne pas éveiller les craintes et endormir le badaud ; elle paraît bien moins suspecte maintenant qu'elle ne cherche plus à l'être. Surtout lorsqu'on sait que les NoéNautes les plus gras sont potentiellement les plus puissants télépathes. Bé oui : quand il faut vingt-et-un grammes de graisse pour déplacer une idée, mieux vaut avoir quelques bourrelets d'avance.

Aglae n'est pas en reste : elle a juste cessé de se donner des formes de mère pour embrasser la #puissance qu'elle incarne. Celle du planteur d'arbre et de la potière. Celle qui agit de façon précise, efficace, faisant levier au bon endroit pour que se déclenche l'action. #créateur.

</description>

Elle regarde la théière neuve avec un je-ne-sais quoi de méfiance. C'est un de ces lourds objets de fonte, à l'allure japonisante, que l'on vend à prix d'or aux amateurs les plus exigeants. Mais voilà son défaut : elle est neuve. Elle manque du culot qu'Aglae acquiert jour après jour. Pas besoin d'être télépathe pour lire la crainte mêlée de dédain qui serre sa mâchoire. Je suis la dernière personne à pouvoir l'en blâmer, naine... J'espère seulement ne pas déceler sur ses jolis traits un voile de culpabilité.

Bonne mère ! Rien qu'à la couleur du thé qu'elle se sert, cette teinte d'un rouge onctueux aux nuances de châtaigne, je suis certaine qu'il s'agit du *Pu-er* que j'aime tant... D'un léger hack, je fais clignoter l'écran de son ordinateur pour attirer son attention.

#Apolog

Son regard vert fané se pose enfin vers la LED allumée de sa *webcam*, lui signalant ma présence.

<dialogue locution="moi" interlocution="Aglé">

— Bon sang Madame Marquet, vous m’avez surprise !

— Té, c’est ce que j’ai trouvé de plus doux, ma pitchounette. J’ai bien compris que faire biper ton BIOS, ça le faisait pas. . .

— Grands dieux non, la dernière fois je m’en suis ébouillantée le chemisier ! Je vous aurais bien servi une tasse de thé, mais. . . oh, par-

— Ouh là non ma mignonne : je peux pas bouger, j’attends mon petit technicien.

— Hum. . . Vous n’avez de cesse que de faire surchauffer ces machines. . . Vous savez pourtant ce que l’on dit : qui veut voyager loin. . .

— . . . fonce vers l’aventure. Le reste, c’est des galimatias !

— Si vous le dites. . . Bon, puis-je partager avec vous le fruit de mes recherches sans que vous ne fassiez fondre d’autre silicium ?

— Essaie toujours, ma pitchounette, essaie toujours. Mais n’espère pas me présenter tes données sans qu’au moins j’aille vérifier tes sources !

</dialogue>

Ses recherches. Le grimoire de la Noétie. Remonter le temps jusqu’à l’époque où les maisons ont été fondées. Cinq maisons qui s’activent à chaque nouveau cycle. Tous les quatre-vingt-huit ans, dès qu’un des huit NoéNautes s’éveille le premier à la Noétie. Des maisons tenues et verrouillées, de générations en générations, par les lignées des Descendants.

Le grimoire de la Noétie a quelques millénaires au compteur. Il date du temps où tout a commencé. Ses idéogrammes, en un Chinois ancien plus connu des archéologues que des universitaires, nous sont illisibles. Sauf pour une NoéNaute telle qu’Aglé. Elle peut s’accrocher aux idées qui ont imprégné chaque fibre de ce papier parcheminé. Chaque pigment d’encre de Chine verdie par

Chapitre 1

le temps a été pensé et visualisé par son scribe. Les NoéNautes peuvent lire ces pensées et ainsi le grimoire, ses règles et sa prophétie.

Aglaé a suivi mes conseils pour aller bien plus loin que cela. Dans le grimoire, les NoéNautes sont nommés les « chevaucheurs de pensées ». Baste : il fallait bien mettre l'expression à l'épreuve, la prendre au pied de la lettre. Demander à Aglaé de chevaucher les pensées inscrites entre les traits du grimoire pour aller trouver, dans la Noosphère, le vécu de qui les a inscrites.

Comme il est dit dans Doctor Who : le voyage dans le temps par les rêves existe depuis belle lurette. Alors voyager dans le monde des idées pour remonter le temps jusqu'aux pensées du NoéNaute qui a conçu les maisons et les Descendants : ça se tente. Même si ces pensées se trouvent à trois millénaires de nous. Même si elles sont emmêlées dans les idées des humains qui l'ont entouré, recouvertes par les histoires que des milliards d'êtres ont vécu depuis lui.

Aglaé l'a tenté.

Elle a réussi. Et elle a confirmé mes intuitions.

</vécu>

<récit époque="Dynastie Zhou (VIIIe siècle av J-C)" lieu="Luoyi,

Chine" NoéVisite="Aglaé">

<fil-de-pensées origine="Grimoire de la Noétie / premier chapitre">

Odeur d'encre, de papier de riz, de bois. En sourdine, les effluves de l'onguent préparé par le maître du *scriptorium*, un vernis aux fragrances résineuses pour oindre les pages des manuscrits aux dix mille vies. La lune gibbeuse suffit aux yeux du scribe. Les traits de son pinceau n'ont pas encore la personnalité des songes qu'ils représentent, des pensées qu'ils idéogramment. Alors il persévère.

Bruine est le nom du jeune fonctionnaire qui s'entraîne à parfaire son écriture. Jusqu'à ce que le poignet se pétrifie de douleur. Jusqu'à ce que les larmes emplissent des yeux brûlants, brouillent la vue et fassent vibrer les mots. Jusqu'à ce que la nuque soit une lance de feu et la mâchoire une meule de granit. Car ses traits

#Apolog

mentent. Leur indécrottable difformité trahit l'harmonie des mots, leur résonance naturelle. Alors Bruine s'efforce.

Le voyant s'épuiser, le maître approche et dit : « Respirer et dormir. Respirer et manger. Respirer et écrire. » Bruine ne discute pas. Il sait qu'il ne sert à rien de questionner. Les paroles du maître ne sont pas le négoce d'un marchand. Elles sont le souffle du vent du soir : uniques et imprégnantes. Bruine va se laver. Bruine se repose. Aux aurores, Bruine prend le temps de manger avant de retourner au *scriptorium*.

En chemin, Bruine voit la butte du jardin aux cinq vents. Le soleil, naissant à l'horizon, rase de ses rayons le vert clair de la butte ; puis celui plus foncé des aiguilles du pin, planté en contrebas du monticule. Un tapis de verdure sombre et aérienne poursuivant les brins d'herbe du monticule. Bruine sent son ventre respirer à cette vision. Ses intestins se délient, un peu. Respirer et Écrire. Mus d'une volonté propre, les pieds de Bruine le portent à s'asseoir sur la butte, respirant face au Soleil Levant.

— As-tu déjà compté les vents de ce jardin ?

La voix du maître lui est parvenue sans qu'un son ne trouble le calme du jardin. Peu de gens savent que Bruine peut, sans bouche ni oreille, entendre les phrases. Qu'il chevauche les pensées, d'où qu'elles soient. Le maître a appris à utiliser à son avantage la particularité de son disciple. Ne cherchant pas à trouver dans quelle ombre le maître s'est dissimulé, Bruine répond sereinement.

— Le vent des steppes vient du nord, sec et sablonneux. Le vent du levant transporte l'iode et le sel. Le vent du sud, fertile, s'humidifie à l'eau des rizières. Et le vent du couchant, fougueux, a façonné sa force dans les reliefs qu'il a traversés.

— Sens-tu le cinquième vent ?

Bruine respire. Détend ses épaules. Demande à son épiderme de lui parler. Ressent la toile de la tunique qui le vêt, un peu rêche aux coudes et sur les épaules. Entend sur la peau de ses avant-bras les vibrations du chant des paysans repiquant en rythme dans la rizière. Ses joues perçoivent les trois coups d'ailes d'un jais remontant un courant d'air. Son attention est telle qu'il perçoit même

Chapitre 1

les mouvements saccadés de la poitrine du maître, sous le pin en contrebas. Le grand rire bien connu des disciples éclate enfin :

— Le cinquième vent est le plus évident, le plus présent. C'est pour cela que tu peines à le voir !

— Le souffle de votre rire ne trouvera pas de braises de colère à attiser. Je ne ressens nulle honte à dire que je ne sais pas. Je ne parviens pas à voir le cinquième vent, même guidé par vos mots. Je suis triste de ne pas réussir à faire de vous un meilleur maître.

— Là : le cinquième vent vient de se calmer. Sens son absence.

Le disciple ferme les yeux pour écouter les mondes du dedans et du dehors se faire écho. Il n'y trouve que le grand calme. La tempête qui l'habitait, cet enivrant tourbillon de volonté qui l'incitait à tendre vers toujours plus d'excellence et de perfection, s'est étiolé.

— Entre zénith et zéphyr se trouve le cinquième vent : celui qui nous habite, souffle et déchire nos voiles. La tornade laisse derrière elle une terre fraîchement labourée, un silence de petit matin, la blancheur d'une feuille de papier de riz.

Bruine ouvre les yeux sur le bruit du bâton d'encre que son maître frotte dans la coupole. Il entend l'appel de l'écritoire que le vieil homme a disposé devant lui, sur l'herbe matinale. Le pinceau familier, celui au manche un peu usé par l'insistance de son pouce, est glissé entre ses doigts. C'est le pinceau vulgaire, celui des menus travaux et entraînements. Un outil dont les poils s'ouvrent en fourche à la pointe dès que l'encre se raréfie et ne parvient plus à alourdir les fibres. Un pinceau que Bruine aurait dû jeter. Il n'a jamais pu s'y résoudre.

Tout le nécessaire est là. Seule l'exigence manque à l'appel. La légèreté du vent a pris la place occupée auparavant par la rigueur de la discipline et les velléités d'exigence. Sans même y penser, parce que la brise porte son bras, Bruine laisse l'encre tremper les poils de son pinceau. Permet à son bras d'accompagner la danse des traits sur le papier. Écoute les fibres du riz lui montrer les courbes et les angles des idéogrammes. Les pensées du maître accompagnent cet instant d'un commentaire discret, comme une mélodie bienveillante.

#Apolog

— N'écris pas : respire. Laisse la respiration pulser tes humeurs et guider ton écriture. Tu es le vent, Bruine, fougueux et frissonnant. Patient et tempétueux. Tu es cette #douceur qui frôle le monde et façonne les montagnes, grain de sable par grain de sable. #Pénétrant. Laisse le cinquième vent se nourrir des quatre autres. Laisse-le devenir le souffle qui virevolte ton pinceau, fait danser tes pas et anime ta voix. En devenant ce vent que tu n'as jamais cessé de poursuivre se réalisera ton être, chevauteur de pensées.

Sous les yeux de Bruine apparurent les lettres les plus majestueuses que ses yeux aient pu observer. Ce n'est que lorsqu'elles mouillèrent ses cuisses que Bruine sentit les larmes de beauté ruisselant sur ses joues. La feuille de papier de riz arborait des idéogrammes d'une harmonie évidente, d'une présence riieuse. La main du maître se pose sur l'épaule de son disciple. Leurs regards se croisent, complices.

Le vent de l'ouest emporte la feuille.

</fil-de-pensées>

</récit>

<vécu époque="2014" lieu="chambre d'Aglaé">

<dialogue locution="moi" interlocution="Aglaé">

— Attends, attends, ma pitchounette : tu as vraiment déduit tout cela des premières pages du grimoire ?

— Oui et non. Les premières pages sont les *Tao* : la préface, une sorte de note d'intention. Elles expliquent la philosophie qui a poussé à codifier ces mots, à construire les maisons, les lignées, les Descendants. On s'intéresse vraiment aux sources même des motifs de ceux qui l'ont fait. Dès lors, il est normal que la personne les ayant rédigées pense au moment clé de sa vie, celui où le besoin même d'une telle construction lui semble évident.

— Donc avec quatre pages remplies d'idéogrammes abscons tu parviens à reconstruire la Cité interdite ? Prends-moi pour une cougourde !

— C'est comme du crochet, Madame Marquet. Vous hameçonnez la pensée derrière l'idéogramme. Celle, piégée dans la fibre, que

Chapitre 1

le scribe lui-même a ressentie quand il a rédigé ses *Tao*. Une fois ce fil accroché, vous le suivez pour voir la chaînette de pensées qu'il forme : le conte de sa vie. Puis vous n'avez plus qu'à tourner autour de cette histoire, crochétant les pensées qui s'y enchaînent, pour que le napperon prenne sa forme de mandala et que la scène se déroule devant vos yeux. Ce ne sont là que des bribes accumulées, mais ces gouttelettes sont assez pures pour se cristalliser en un flocon. On a affaire à un NoéNaute assez puissant, qui connaissait son pouvoir...

— Mouais. Tu m'enlèveras pas de l'idée que ce Bruine, là, il ressemble fortement à notre Ghislain. Cette histoire de force dans la #douceur, là, ce côté #pénétrant, insidieux... T'es sûre que tu t'es pas fait aider, hé, Aglaé ?

— Bon, vous désirez tergiverser ou vous souhaitez que je poursuive ?

— Je veux surtout que tu me répondes.

— Il est vivant, Madame Marquet. Nous vivons avec lui. Et je ne comprends pas que cela vous dérange.

— Ce qui me dérange ? Voyons... oh, pas grand-chose... C'est juste que vous l'avez vu mourir : une peccadille, la routine, quoi, si tu me passes l'expression. M'enfin, on ne va pas se fâcher maintenant, que mon réparateur il n'est pas encore arrivé. Allons, dis-moi la suite, ma pitchounette !

</dialogue>

</vécu>

<récit époque="Dynastie Zhou, un peu plus tard" lieu="Luoyi, Chine" NoéVisite="Aglaé">

<fil-de-pensées origine="Grimoire de la Noétie / chapitre des huit NoéNautes">

Cri.

Le souffle court, Bruine laisse le choc finir de le traverser, comme le maître le lui a conseillé. La vague d'énergie fut si forte, si proche, qu'il s'est laissé surprendre. Son hurlement a dû effrayer

#Apolog

les autres fonctionnaires du *scriptorium*. Ce n'est que quand il rouvre les yeux, que Bruine réalise l'absence d'encrier sur sa table. La douleur dans son bras. Le bruit de son réceptacle en fer forgé finissant de rouler sur le sol de la salle. Devant lui, impassible, le maître essuie les gouttelettes d'encre qui constellent son visage et commencent à teindre les poils blancs de sa fine barbe.

— Cette fois-ci, j'ai évité l'encrier.

La cicatrice encore fraîche sur l'arcade sourcilière du maître témoigne du fait qu'il n'a pas toujours été aussi chanceux. Dans le *scriptorium*, chacun sait ce qu'il en est. Ce n'est pas la première fois que Bruine est traversé d'un vent intérieur si puissant que le scribe hurle et a des gestes incontrôlés.

La répartie du maître, sa dignité malgré l'attentat indélébile, et le calme avec lequel il procède à son inefficace toilette provoquent quelques rires dans la salle. Aussitôt étouffés par les regards réprobateurs des bons élèves. Cela n'échappe pas à la sagacité du maître qui en profite pour enseigner.

— Qui n'a pas trouvé la scène cocasse ferait mieux de quitter mon enseignement. Ou bien de prendre ma place.

Les rires à contre cœur et contre-temps lui indiquent quels sont les scribes qui ne resteront pas au prochain printemps. D'autres élèves sourient, complices. Le maître laisse l'incident mourir dans les esprits puis se tourne vers Bruine, qui s'est remis de la rafale.

— Celle-ci était violente. C'est la cinquième ?

— Sixième. Sans compter la mienne. Maître, il s'agit de quelqu'un de proche, très proche. Je le sens. Je jurerais que la personne est en ville.

Le silence du maître accueille ces paroles. Un silence dans lequel tous les mots ont la même valeur. Un silence qui permet à Bruine de découvrir ce que le cinquième vent lui souffle : vers où ses transports intérieurs le guident.

Les rafales. Les trois premières se sont dissimulées en moments du quotidien. Le réveil en sursaut, dans une inspiration désespérée, avec cette sensation de tomber dans son corps, d'être encore

Chapitre 1

traversé par la chute. La tétanie au beau milieu d'une course aux cochons noirs. La frayeur sans but et sans motif qui nous emplit soudainement de cette certitude de la mort. Des perturbations que chacun vit. Même si Bruine savait que ces trois moments-là étaient d'une qualité particulière par rapport aux autres ; il n'en fit rien. Se traita normalement. Quelques herbes en plus dans la potion du médecin, pour plus de *yin* dans le *yang*.

Ce n'est que lorsqu'il est devenu chevauteur de pensées que Bruine comprit combien ses rafales étaient peu communes. L'éveil au monde des idées, l'ouverture de ses secondes paupières, celles qui lui cachaient tous les flux colorés que sont nos pensées. . . C'est cet éveil-là qui émet une terrible déflagration. C'est de là que lui étaient venues ces trois mémorables crises. Une rafale que seuls les êtres tels que lui parviennent à sentir. Lui, les cloches et les chats.

Les trois bourrasques suivantes, Bruine comprit qu'il n'était pas seul. Que d'autres, tels que lui, ouvraient leurs secondes paupières. Que des chevauteurs de pensées se trouvaient en l'empire du Milieu. À chaque nouvelle déflagration, l'envie en lui de retrouver ces frères de regard devenait plus pressante. Impérieuse. Il pouvait presque deviner dans quelle direction guider ses pas. . . vers l'origine de la rafale. C'est ce désir qui emplit le silence laissé là par le maître.

— Maître, je me souviens de la fois où moi, je me suis éveillé. Ma rafale.

— Oui ?

— Toutes ces couleurs, toutes ces pensées qui d'un coup ont envahi mes sens. J'étais perdu, délirant, j'avais grand besoin d'une aide et vous avez su me la prodiguer.

— Oui. . .

— J'ignore si les autres connaissent des circonstances aussi favorables. Je ne sais même pas si cela importe.

— Oui. . . ?

— Mais je sais que je dois m'approcher d'eux. Je sens que je dois les retrouver, qu'ils sont en quelque sorte un moi autre que je dois aider.

— Oui.

— Si les vents nous sont favorables, je les guiderai jusqu'ici pour qu'on y partage nos savoirs et votre sagesse. Maître, me permettez-vous de suspendre mon enseignement pour partir à la recherche des autres chevaucheurs de pensées ?

— ...

</fil-de-pensées>

<fil-de-pensées origine="Grimoire de la Noétie / chapitre
du NoéSismographe">

S'adosser à l'arbre, assis. Écouter la rivière en contrebas. Bruine sait comment faire. Ou plutôt, comment ne plus faire, afin de mieux voir. Fermer les yeux pour respirer un peu. Laisser les pensées danser leur sarabande. S'apercevoir qu'elles ne nous entraînent pas dans la ronde. Observer la quiétude qui emplit l'espace entre ces fumerolles d'idées. Se fondre dans la quiétude du monde des idées, dériver au gré des courants d'histoires nourries par tant d'êtres. Dériver jusqu'à ce que, au milieu des flots, un accident apparaisse. Les remous de récifs, d'une île, d'un phare.

La présence d'un autre chevaucheur de pensées.

Laisser cette singularité se faire de plus en plus présente pour que la boussole intérieure détermine la direction et la distance qui sépare le scribe de son nouveau frère d'aptitude. Rester dans la quiétude, ne pas se mettre à penser, surtout ne pas troubler le miroir des calmes eaux sans quoi...

— Roh tu sais quoi ? J'ai réussi à pisser sur une carpe !

Remontant de la rivière, Buffle Rieur regarde Bruine perdre le fil de ses recherches. Le plaisantin amateur essaye de présenter un visage goguenard tout en rattachant son pantalon. Depuis les quelques temps qu'ils cheminent ensemble, c'est devenu un jeu. Le nouveau chevaucheur de pensées se plaît à troubler les pauses méditatives du scribe, comme pour faire montre de sa force, pour asseoir sa #puissance. De fait ses tentatives d'humour peinent à cacher son malaise, et ne déclenchent qu'un silence vaguement gêné.

Chapitre 1

Ce fils de forgeron est aussi grand et robuste que Bruine est menu, filiforme. Pourtant... son jeune âge, la récente découverte de ses pouvoirs et son illettrisme font que le fonctionnaire l'intimide grandement. Même après deux lunes à voyager ensemble. Lors, le jeune gaillard tente de rabrouer son nouveau compagnon de voyage, pour ne pas perdre pied. Tout cela est si nouveau pour lui.

Lorsque Bruine a trouvé Buffle Rieur, il était alité, fiévreux. Un rebouteux à son chevet tentait de chasser le soi-disant démon qui le possédait, comme le croyaient ses parents. C'est le récent éveil de Buffle Rieur qui avait causé la rafale décisive pour Bruine : celle de l'attentat encrier qui lui fit entamer son périple. Le fonctionnaire ne s'y était pas trompé : ce nouveau chevauteur de pensées vivait tout proche, dans la ville en contrebas du *scriptorium*.

L'éveil de ses pouvoirs avait terrorisé le jeune homme et sa famille, d'où la présence du rebouteux et le douteux exorcisme en cours. Bruine sut apprendre au novice à fermer ses secondes paupières. Lui enseigner comment laisser les idées se dévoiler à ses yeux sans envahir sa vue. Buffle Rieur est un élève avide, empli de la soif d'accomplir. En peu de temps le jeune homme fut sur pied, et réussit à convaincre ses parents de le laisser accompagner son nouveau mentor dans la recherche de ses frères de pouvoir.

En deux mois de marche, ils ont appris à se connaître. Bruine sait pourquoi son jeune compagnon trouble sans cesse ses temps de recherche. S'il ne parvient pas à en vouloir à Buffle Rieur, il ne peut non plus se résoudre à forcer le rire face à ces tentatives – presque désespérées – d'humour. La sortie de la « carpe à l'urine » est donc accueillie par un visage... patient. Le fils de forgeron se renfrogne, et il murmure en guise d'excuse :

— Oui, c'est bon, je sais... Je ne suis pas assez drôle.

— Comment ça : « assez » ?

— Tu sais pas ce que c'est que d'être prénommé Buffle Rieur. D'avoir un visage rougeaud de bon vivant. L'allure pataude du simplet avec qui on aime rire. Et de pas être comme ça. D'être simplement... triste. Voilà.

#Apolog

— Tu as le droit d'être triste, tu sais...

— Même si je sais pas l'écrire, j'ai un prénom qui est là pour te contredire.

— Un prénom, ça se change...

Bruine époussette la terre à leurs pieds jusqu'à l'aplanir, puis il tend une brindille à son compagnon. Doucement, il place chacun des doigts du jeune homme afin que leur prise sur le bout de bois soit la plus ferme et la plus légère possible. Il lui assouplit le poignet, puis lui souffle :

— Fais comme moi.

Quelques traits plus tard deux idéogrammes prennent vie sous les gestes balbutiants du gaillard.

— Qu'est-ce que je viens d'écrire ?

— Ton nouveau prénom, si tu en veux : Triste Buffle.

Parfois une amitié se construit en quelques traits.

Le soir même, autour du feu de leur camp, le fils de forgeron demande au fonctionnaire :

— Pourquoi tu te mets à méditer, comme ça, si souvent ? T'es pas moine, que je sache.

— Mon maître te dirait que « Les moines méditent mal. Ils essayent trop. »

— Ah. Donc tu en fais un peu plus, juste pour eux ?

— Non... Je cherche à savoir où se trouvent nos frères de pouvoirs.

— Tu peux les sentir juste comme ça ?

— Mal. C'est difficile et imprécis. Mais c'est tout ce que nous avons.

— Ah... Triste Buffle a une hésitation, puis se lance. Dis, je peux te demander une faveur sans que tu ne te moques ?

— Pourquoi je me moquerais ?

— C'est que... je sais bien que pour quelqu'un comme toi, qui fait de belles lettres, ça va te sembler vulgaire, mais... Mais demain on

Chapitre 1

— passe par le village des deux rivières, et y'a un grand forgeron dans ce village, et j'ai toujours rêvé de visiter sa forge, et c'est peut-être la seule fois de ma vie que je pourrais, et je sais que c'est pas une activité digne de toi, et, et. . .

— Avec joie. Nous irons dès demain.

— Vrai ?

— Vrai de vrai. Mon seul souci est que je n'y connais rien aux travaux du fer : il faudra donc que tu m'expliques ton art.

Ce soir-là, tous deux s'endorment avec le sourire.

Le lendemain, parmi les soufflets, les martinets et les enclumes, Triste Buffle fait montre de son autre visage. Celui de l'élève avide que Bruine rencontre parfois. Celui d'un être attentif, sérieux, voulant prendre les choses en main. Un #créateur qui ne déploie sa pleine envergure que lorsqu'un ouvrage est posé sur l'établi de ses pensées. Après avoir aidé à façonner une cloche, il se défait de son lourd tablier en cuir et rejoint son compagnon de route, l'air plus serein, plus sûr de lui.

— Je t'ai un peu délaissé, je crois. . . dit-il en épongeant la sueur de son large front.

— Ce n'est pas grave, j'en ai profité pour regarder autour de moi. Il y a tant de choses que je ne comprends pas. Prends cette vasque de fer, par exemple : à quoi sert-elle ?

— Une vasque ? Mais tais-toi, malheureux ! Si le maître des lieux t'entend, il nous sortira d'ici à coups de masse et de godillots. Cet objet, il est le seul à le confectionner dans tout l'empire. La fierté du jeune forgeron fait plaisir à entendre. Il bombe le torse et reprend d'une voix de conspirateur. Ce vase-cloche peut prédire les tremblements de terre.

— Vraiment ? Par quel prodige. . . ?

— À ce que m'a dit mon père, les tremblements de terre sont dus aux montagnes qui s'étirent, au loin. Parfois une articulation craque, et un frisson les parcourt. Ce frisson, il est d'abord tout léger. Imperceptible. Sauf que les animaux parviennent à le sentir. C'est pour ça qu'ils s'affolent juste avant que la terre tremble. Les

#Apolog

animaux sentent le premier frisson. Les cloches, si elles sont bien faites, peuvent le faire résonner.

— Tu veux dire ?

— Oui : c'est une cloche à l'envers, une cloche qui résonne les frissons de la terre. Seul le maître de cette forge sait la forme et les matières qui tinteront lors des séismes.

Devant lui, Bruine voit deux pensées commencer à se tourner autour. L'une d'elle représente ce sismographe. L'autre les remous que font les chevaucheurs de pensées dans la mer des idées. Une parade nuptiale s'engage entre ces deux idées, comme si le lien qui les unira était imminent, à portée de main. Le fonctionnaire vérifie son intuition.

— Dis-moi Triste Buffle, quand tu t'es éveillé, est-ce qu'il s'est passé des choses étranges autour de toi ?

— Oh oui : tous les chats de ma grand-mère ont été pris de folie. Ils se sont enfuis à toutes pattes, n'hésitant pas à la griffer. C'est même pour ça que ma famille a cru à l'intrusion d'un démon.

— D'accord. Y eut-il autre chose... ?

— C'est dur à dire, j'avais très peur. Je voyais plein de couleurs, partout, je me cognais contre les murs, en plus je n'entendais rien : toutes les cloches de la forge de mon père s'étaient mises à vibrer d'un son étrange, comme si elles me montraient du doigt. Tu vois : j'étais si effrayé que j'ai pas remarqué grand-chose...

Quand deux idées se donnent la main, ça fait une histoire. Discrètement, comme pour ne pas effrayer celles-là même qui s'accouplent devant ses yeux, Bruine fait signe à Triste Buffle d'ouvrir ses secondes paupières. De lire l'idée en train de naître sous leurs yeux. Une cloche qui sentirait les rafales de pensées. Qui indiquerait l'origine des remous causés par les chevaucheurs de pensées. Une machine pour trouver les phares dans la mer des idées. Triste Buffle sourit. Bruine pose la question que son compagnon de route rêve d'entendre :

— Ça te dirait de rester ici pour concevoir un tel objet ?

Chapitre 1

— Comment le maître des lieux pourrait-il accepter de m’enseigner... ?

— Ça, j’en fais mon affaire, le coupe le scribe. Je sais être convaincant. Nous avons un frère de pouvoir qui doit se trouver à deux ou trois semaines de marche d’ici. Si tu le souhaites, je vais seul le trouver, et nous te rejoindrons d’ici l’automne. Que tu aies tout le temps d’apprendre et de concevoir cet objet. Ça te convient ?

Le visage éclairé par les feux de la forge, Triste Buffle sourit.

</fil-de-pensées>

<fil-de-pensées origine="Grimoire de la Noétie / chapitre
des maisons">

Les vasques vibrent et entrent dans une nouvelle résonance. Triste Buffle a vraiment perfectionné son art. Les sismographes joints ensemble sentent avec finesse la moindre perturbation, telle cette arrivée soudaine. Sans attendre, Bruine se rend au portail du temple des scribes. Un nouveau frère de pouvoir est venu les rejoindre. C’est l’avant-dernier.

En ouvrant la porte, il ne peut retenir un petit rire : le cheveu-chaleur de pensées est une femme. Voilà qui, encore une fois, va grandement perturber les autres scribes et amuser le maître. La paysanne qui se trouve devant lui le toise d’un air de défi. Elle pourrait être belle, si elle n’adoptait l’attitude du jars s’apprêtant à mordre des mollets. Du même âge que Bruine, la jeune femme porte la musculature fine mais puissante de celles qui transportent les ballots de paille. La peau bronzée par le soleil des rizières. Elle engage la conversation avec #véhémence.

— Votre colonne boréale se voit à trois cantons à la ronde, mais tous les autres humains semblent aveugles.

— Nous sommes peu à pouvoir lire les couleurs des idées. Voilà pourquoi nous avons eu l’idée de créer ce pilier de lumière, cette chaîne de pensées à la lumière puissante : pour faire venir et rassembler les derniers d’entre nous. Bienvenue, sœur, tu es la septième. L’avant-dernière.

#Apolog

Bruine s'écarte pour laisser passer la nouvelle venue. Celle-ci hésite, toujours sur la réserve. Fièrre, elle éructe :

— J'aime mieux te prévenir, scribe : je n'aime pas l'écriture.

— Ah bon ? C'est drôle : elle-même n'a émis aucun jugement sur toi.

— Ris donc, mais ta pratique est dangereuse. Enfermer les idées dans des mots, passe encore... mais en plus enfermer les mots dans des traits, des images... C'est compresser l'idée dans une sphère bien trop étriquée.

— Que sais-tu de ma pratique ?

— Ne me prends pas pour une pécore : j'ai des lettres ! Comment écris-tu la paix ?

— En plaçant la femme sous le toit.

— Sais-tu pourquoi elle représente la paix ? Ces mots font naître un sourire au scribe, qui connaît la réponse. Jouant le jeu de son interlocutrice, il la lui donne.

— Parce que tant qu'elle reste sous le toit, la femme ne répand pas de commérages, et ne crée pas de guerres.

— Ah ! Tu vois ? Ton écriture dit que les femmes causent les guerres ! Pourtant il ne me semble pas que les femmes aient le droit de prendre les armes, si ?

— Dans l'enceinte de ces murs, tu en auras le droit.

Cette réplique coupe la chique de la paysanne, dont la hargne retombe comme un soufflé. Avec un sourire conquis, elle tape l'épaule du scribe, le bousculant un peu trop fort.

— Tu me plais, l'écrivillon ! Moi, c'est Canne Fouguese.

— Et moi Bruine. Je vais te montrer où tu peux te rafraîchir et te reposer un peu. Ce soir, je te présenterai au maître, vous devriez bien vous entendre.

Le soir même, Canne Fouguese boit, en compagnie de Bruine, le thé préparé par le maître. Elle prête aux propos des deux hommes une attention féroce, méthodique. Observe leurs corps,

Chapitre 1

leurs mains, et même à l'occasion les idées qu'ils ont derrière la tête... Voir tout autour.

— Nous nous sommes rendu compte que les vasques, quand elles vibrent à notre propos, émettent cinq couleurs différentes dans le monde des idées. Seulement cinq. Telles les cinq éléments. Voyant que son interlocutrice lève un sourcil interrogatif, Bruine se tourne vers le maître, qui prend le relais.

— Au centre est la terre, pensive comme l'ocre, réfléchie comme un parchemin jauni. Au nord et au sud se trouvent le feu et l'eau. L'une est angoissante comme la noirceur de ses profondeurs, alors que les braises de l'autre rougissent de joie. À l'ouest repose le métal, dont la tristesse est aussi pure et blanche qu'un désert de sel. Enfin à l'est pousse le bois encore vert, s'élevant avec fougue et colère.

— Cinq couleurs pour huit frères et sœurs de pouvoir... décompte la jeune femme.

— Oui, reprend le scribe, c'est une question d'équilibre. Chaque élément abrite deux chevaucheurs de pensées : un *Yin* et un *Yang*. Sauf le feu et l'eau, qui devraient vivre sous un seul et même toit mais ne le peuvent, leurs natures étant trop fortement antagonistes.

— Dis-moi Canne Fougueuse, demande le maître, maintenant que tu as rencontré les autres, de qui te sens-tu la plus proche ?

— ...

— Parle sans crainte.

— Du moustique, là, à côté. Elle se tourne vers Bruine. Ben fais pas ton surpris, l'écrivain ! Même si elle est remplie de traits, t'as la tête bien faite, et... ben ça me va, quoi !

— C'est naturel. Vous êtes tous deux faits de ce bois qui veut convaincre. De toi émane la force de l'#éveilleur alors qu'il représente l'argument #pénétrant.

— Mais dites-moi vieil homme, même si nos couleurs diffèrent et que nos natures ne sont pas les mêmes... Pourquoi vouloir nous séparer ? Pourquoi se concentrer sur ce qui nous distingue ?

#Apolog

— S'ils n'ont qu'une seule mamelle, les porcelets s'entre-dévorent.

— Roh il est pas plus clair que ma grand-mère, ton maître. Et encore, mon aïeule, elle a l'excuse de plus avoir de dents pour articuler !

— L'image est pourtant claire. Une pensée qui se passe des mots : ça devrait te plaire ! Ce que veut dire le maître, c'est que si nous apprenons du même savoir, sans tenir compte de nos spécificités, le manque de sources où puiser de quoi partager causera notre perte.

— Sérieux ? Moi, l'écrivillon, j'aurais plus vu une explication du genre qu'en fait avoir tous les mêmes certitudes ça finirait par nous diviser. . .

— Maître, qu'en est-il ?

— Ouais vieil homme, vous en pensez quoi ?

Le grand rire du maître provoque un envol de grues.

</fil-de-pensées>

</récit>

<vécu époque="2014" lieu="chambre d'Aglaé">

<dialogue locution="moi" interlocution="Aglaé">

— Attends attends ma pitchounette. . . si je résume bien, tu me dis que tu as été fils de forgeron dans une autre vie ?

— Plaît-il ?

— Roh ne me dis pas que le Triste Buffle, là, ce n'est pas toi. Il a un petit côté #créateur, toujours à confectionner quelque chose. . . naine ! Il est même de la maison Blanche !

— Autant je comprends que vous reconnaissiez Ghislain en Bruine, autant moi. . .

— Bah, si on t'enlève ton costume de bonne femme bien éduquée, vous me semblez façonnés du même métal. C'est comme la petite Canne Fouineuse, là : sa #véhémence me rappelle bien celle de notre amie aveyronnaise.

— Indra ? Oui, maintenant que vous me le dites. . .

Chapitre 1

— Ouh ne fais pas l'innocente, Aglaé, je connais ce ton ! En fait tu te gausses !

— Je n'ai pas l'esprit si courbe.

— Vas-y, galèje ! Tu avais déjà déduit tout ça dans ton cabestou, hé, ma pitchoune ? Alors pourquoi tu as attendu que je t'en parle ? Dis-moi : pourquoi est-ce que tu souris comme ça ?

— Parce qu'il vous manque une pièce du puzzle, Madame Marquet. Comprendre pourquoi ils ont conçu les lignées.

— Bah mais on l'a vu que c'étaient pas des mauvais bourges ! Ils ont fait ça pour faire passer leurs connaissances à la génération suivante de NoéNautes, naine, c'est aussi simple que ça !

— Pas vraiment. La transmission du savoir, c'est la raison pour laquelle Bruine a écrit le grimoire. Les lignées et les Descendants des maisons aussi, au départ, c'était pour que les prochains NoéNautes ne soient pas trop perdus.

— Bé qu'esse je te disais, mignonne. . .

— Au départ, Madame Marquet. Mais l'idée a été fourvoyée. La fin du chapitre n'a pas été écrite par Bruine. L'idée que les lignées ont pour but de contraindre les NoéNautes vient bien du livre, mais guère de lui.

</dialogue>

Depuis le capteur de sa *webcam*, Aglaé sourit. Son assurance ne fait pas de doute : elle détient entre ses mains un argument de taille. Elle tourne les pages de son livre, reprend ses notes et s'éclaircit la voix. Je concentre toute ma capacité d'attention à écouter ce qu'il est arrivé à Bruine, l'ancienne incarnation de Ghislain. Ghislain, l'homme qui ne devrait pas être vivant.

</vécu>

<récit époque="Dynastie Zhou, un peu plus tard" lieu="Luoyi, Chine" NoéVisite="Aglaé">

<fil-de-pensées origine="Grimoire de la Noétie / chapitre des lignées">

#Apolog

Bruine est fier de lui. Non, ce n'est pas de la fierté, c'est juste la joie simple de se sentir à sa place. Serein. Chaque couleur, chaque maison a développé ses préceptes d'enseignement. Il a consigné les *Tao* de chaque lignée dans son grimoire, copié en quatre autres exemplaires. Un pour chaque descendance de chaque maison. Des grimoires où le moindre idéogramme, le plus simple trait de pinceau imbibant le papier de riz a été chargé des idées qu'il représente.

Bruine est maigre. Très maigre. Il déguste le gâteau que Serpent d'Eau lui a confectionné. . . mais il a beau manger tant et plus, sa peau ne décolle plus de ses os. C'est le prix à payer pour enchaîner des pensées dans les déliés de l'encre de ses mots. Mais bientôt, chaque maison, chaque lignée aura un livre à sa disposition. Un livre que n'importe quel chevauteur de pensées pourra lire sans même être lettré. L'œuvre de sa vie prend forme, et il se prend à espérer que cet outil aidera les prochaines générations.

Bruine déguste ce gâteau aux amandes. Il a fallu du temps pour en arriver là. Pour apprivoiser les énergies qui cernent leurs destins. Pour comprendre et transmettre la prophétie donnée par l'Oracle. Mais surtout, il a fallu du temps pour rassembler ses frères et sœurs de pouvoir sous les enseignements du maître. Tous ne sont pas venus. Tous ne sont pas restés. Il a fallu les faire revenir.

Vivre ensemble crée des crissements. Tels deux bambous partageant la même racine, on a le sentiment de se gêner, d'être trop proches, de devoir faire ombrage à l'autre dans une course au soleil. Même son amour pour Canne est teinté de ces tensions. Le maître, bien qu'âgé, n'a eu de cesse que de proposer des jeux. Le jeu des trois cailloux, pour les stratèges. Celui du barrage des feuilles qui demande force, agilité et adaptation. Le jeu des foulards et des plumes dont Bruine se souvient le rouge aux joues. Faire des jeux et faire à manger.

Discrètement, Serpent d'Eau place dans le plateau de Bruine une nouvelle part de son gâteau aux amandes puis se retire à reculons, laissant le scribe à ses pensées. Bruine réalise que le représentant de la maison Noire a songé à peu sucrer sa pâtisserie, pour qu'elle

Chapitre 1

soit à son goût. L'attention est délicate. C'est un des enseignements du maître : prêter attention.

En mâchonnant distraitement, Bruine repense à Serpent d'Eau. C'est lui qui fut le plus ardu à convaincre. Toujours à vouloir retourner à son verger de pêches. Aux jeux d'argent, aux paris stupides avec des brigands et aux bordels. Vivre au bord de l'abîme, dormir dans les pêcheurs. Serpent d'Eau usait de son pouvoir pour des plaisirs qui ne comblent pas la faim. Pour le tirer de là, Bruine dut entorser deux ou trois sagesse du maître. Peu importe, le résultat est éloquent.

Le gâteau est vraiment délicieux. Accompagné du vin de pêche, une légère amertume ressort dans la pâtisserie, et lui donne un caractère étonnant. Ce n'était pourtant pas évident. Il fut un temps où Serpent d'Eau aurait boudé les attentions et n'aurait pas mis un pied dans les cuisines. Or aujourd'hui, comme pour montrer qu'un nouveau présent est advenu, Serpent d'Eau lui a confectionné ce gâteau. Fier de lui, Bruine décide de se remettre à l'ouvrage.

De la surprise naît quand il voit sa main traverser le pinceau.

La surprise meurt quand elle s'aperçoit qu'elle n'a plus aucun corps vivant, aucun méridien, aucune glande où accrocher son sentiment.

Bruine regarde son corps inerte, regrettant de ne pouvoir essayer de sa bouche les quelques miettes du gâteau.

Le regret s'étirole.

<saut-de-pensées />

Serpent d'Eau nettoie vite les noyaux de pêche et les amandes, afin que toute preuve de son méfait soit cachée. Puis il se lave les mains à grande eau, pour diluer toute trace de poison. Enfin, il avale une pincée de sel et une piécette, comme son père le lui a appris. Cela devrait faire l'affaire. Ce n'est que lorsqu'il se retourne qu'il réalise qu'il était observé. Canne Effarouchée court à toutes jambes vers le *scriptorium*.

<saut-de-pensées />

#Apolog

Canne Effarouchée, en larmes, pose la dernière pierre sur le monticule couvrant le corps de son amant. Puis jette à Serpent d'Eau un regard de colère. #Véhémence. Il ne sera plus le bienvenu à leurs côtés.

<saut-de-pensées />

Des gens devenus fous, subitement, sans raison. Des épidémies de nudisme. Des brigands se prenant pour des nouveaux-nés. L'exil de Serpent d'Eau se suit à la trace, miette de folie après miette de folie, tel un chemin de cailloux. Le renégat détruit les esprits des hommes autour de lui, laissant une traînée de démente dans son sillage. Les chevaucheurs de pensées réparent comme ils peuvent les dégâts causés par son passage, mais la discorde gagne peu à peu leurs cœurs.

<saut-de-pensées />

Ils se sont séparés. Seul Triste Buffle revient de temps en temps se recueillir sur les tombes près du *scriptorium*. Le maître n'a pas mis bien longtemps à rejoindre Bruine. Ils sont enterrés comme ils ont vécu : côte à côte.

Le forgeron raconte à Canne Effarouchée la vie au-dehors. Ses efforts incessants pour retrouver les autres et atténuer leurs méfaits. Ils songent tous deux aux enseignements du maître et de son disciple. À cette bienveillance qu'ils souhaitaient au monde. À où cela les mena.

<saut-de-pensées />

Manger et écrire. Manger et écrire. Il faut achever l'œuvre de son bien-aimé. Faire en sorte que soient contenus ces dangers ambulants que sont ses frères de pouvoirs. Manger et écrire. Jamais Canne Effarouchée n'aurait cru donner autant d'importances aux lettres. Autant d'attention à chaque trait. Mais la maladie s'est saisie d'elle. La mort est à ses trousses et elle doit la prendre de vitesse.

Si les lignées recueillent les chevaucheurs de pensées, si les écoles forment des gardes pour les contenir, si les Descendants trouvent un intérêt à enfermer ses fils et filles de pouvoir dans des

Chapitre 1

querelles intestines... alors elle retrouvera son amant. Dans les prochaines vies, le *Ying* et la *Yang* de la maison Verte seront unis.

Manger et écrire. Manger et écrire. Fiévreuse, Canne Effarouchée brûle l'huile de trois lampes afin d'imprimer à ses traits les pensées adéquates. À peine si elle entend le tonnerre gronder au loin. Elle le retrouvera dans l'incarnation suivante. Probablement sur un champ de bataille, mais peu importe. Mieux vaut vivre unis dans l'adversité plutôt que séparés par les efforts de rassemblement.

Manger et écrire. Toute à son obsession, prise de quinte de toux, Canne Effarouchée ne voit pas le visage qui l'observe dans l'entrebâillement, apparaissant à la lueur des éclairs. Le tonnerre gronde sur son idée fixe : finir le grimoire avant que son mal ne l'emporte.

Manger et écrire. Manger et écrire. Manger et écrire.

Pour la postérité.

</fil-de-pensées>

</récit>

<vécu époque="2014" lieu="chambre d'Aglaé">

Je quitte l'ordinateur d'Aglaé sans mot dire. Je ne veux pas y croire. Déjà, rien que l'idée des réincarnations de NoéNautes, elle a eu du mal à passer. Se dire que tous les quatre-vingt huit ans les pitchounes ils réapparaissent dans une autre ville, une autre peau et une autre vie... Mais avec les mêmes personnalités, les mêmes inclinations... Il a fallu une patience -littéralement- angélique pour me la faire avaler, cette pilule.

Mais de là à croire qu'il y aurait une sorte de destin, de karma, ou une faribole dans ce goût-là... Non ! Baste : si l'ancêtre de Ghislain est mort tué par la préincarnation d'Enguerrand, c'est que la loi de Murphy est une gourgandine sans cœur, non ?

Je ne veux pas admettre que l'Histoire soit en éternel recommencement. Cela serait admettre que ma voie est tracée, mes circuits pré-imprimés. Je ne le veux pas.

<prière religion="pastafarisme">

#Apolog

Oh votre nouillesque monstruosité,

Faites que ce ne soit pas vrai.

Faites que ceci ne soit pas la vraie Histoire.

Ramen.

</prière>

</vécu>

Addenda au chapitre 1 – Préviusseles on les NoéNautes

(*Pouhiou*)

Dans le premier livre du cycle des NoéNautes, #Smartarded, nos héros ont découvert que le système qui les accueillait, les protégeait et les nourrissait était en fait une prison dorée, où les Noétiens les tenaient en laisse pour le compte de ceux qui dirigent les « maisons » : les Descendants.

Dans le tome précédent, #MonOrchide, les NoéNautes ont commencé à se battre contre les Descendants de chaque maison, pour se libérer du joug de leurs manipulations. Ils ont convaincu Jupitéria (Josiane pour les intimes) de léguer l'héritage de sa lignée à sa fille, Vérand'a, qui est une alliée des NoéNautes. Puis Mathias (descendant de la maison Blanche) a accepté de dissoudre sa lignée, ou tout du moins de foutre la paix à nos télépathes.

Enfin, la mère disparue d'Enguerrand, Maîtresse Bénédicte, a fait un *come-back* fracassant en tant qu'héritière de la maison Noire. Après un combat littéralement explosif (et ce malgré la présence de chatons), Enguerrand a récupéré sa lignée... devenant le premier NoéNaute à être aussi un Descendant.

Il n'y aura pas de chatons dans cette histoire.

Et il n'y aura pas ce combat.

Non... Je mens, parce que les mots nous trompent. Si je veux être précis, je dois plutôt dire que ce combat-là, à cette époque-ci, ne se poursuit pas dans ce volume. Nous sommes en état de trêve. Alors cette fois-ci, les NoéNautes, pour mieux comprendre ce qu'ont vécu les précédentes générations de télépathes, remontent aux racines, dans cette Histoire qui n'est pas la vraie... et ce sous l'œil goguenard de notre provençale narratrice, Madame Marquet.

Madame Marquet m'est une amie et un modèle (oserais-je aller jusqu'à prétendre que « Madame Marquet, c'est moi. » ou serait-ce un abus de remix... ?). J'ai eu envie de la mimer et de revenir

#Apolog

aux racines de ce cycle qui devrait comporter huit livres et prendre cinq à dix ans de ma vie.

Au commencement il y a le trait. Si, si : dans le Yi-King, cette cosmogonie chinoise aux origines du taoïsme et du confucianisme, la base c'est le trait. Un trait ayant deux aspects possibles : plein il est *yang* (oui, principe masculin, force, action), et brisé il est *yin* (non, principe féminin, intelligence, créativité). Répétés six fois, ces traits donnent des figures appelées hexagrammes, et par un prodige mathématique on sait qu'il en existe soixante-quatre (six traits pouvant avoir deux aspects, cela donne $2^6 = 64$).

Je l'ai déjà expliqué dans #Smartarded, les huit chapitres des huit romans des NoéNautes illustrent et s'inspirent chacun d'un hexagramme (car quand la vie est bien faite, comme dans un roman, 8 fois 8 font 64). Prendre un livre, le Yi King, dont les principes de base sont tellement anciens qu'aujourd'hui ils en paraissent hyper sexistes pour en faire une œuvre crypto-féministe, mâtinée de culture LGBTQIAAP+ à en faire défaillir ceux qui crient au djendeur : voilà une belle friandise pour un Pouhiou espiègle !

Mais le Yi-King est aussi connu sous le titre du « livre des mutations », et s'il enseigne une chose, c'est bien que tout passe, change, évolue... même lui. Voilà un argument qui me permet de me regarder la face dans le miroir sans trop me traiter d'escroc.

D'autant plus que le pillage de cet oracle de sagesse chinois ne s'arrête pas là. Avant les hexagrammes, il y a les trigrammes. Des figures de trois traits, qui sont donc au nombre de huit (surtout dans les univers où $2^3 = 8$). Ces trigrammes sont définis par des personnages (le père, la mère, les trois filles et les trois fils), par des symboles naturels (la montagne, le tonnerre, le vent, etc.) et par des traits de caractères (la fougue, le calme, l'angoisse...). Il était donc bien tentant pour un jeune auteur improvisant une série de romans et la mythologie qui va avec d'en tirer les huit personnalités de ses huit NoéNautes. Or, je ne sais pas résister à la tentation de l'évidence, surtout quand elle se présente devant mes yeux.

Là où ça devient drôle et velu c'est que ces huit trigrammes sont rangés deux par deux, selon les cinq éléments et les cinq points cardinaux chinois. On va me dire que 8 divisé par 2 c'est un peu 4, et

Chapitre 1

qu'il manque un élément. Mais, comme le dit si bien notre scribe, « [le feu et l'eau] devraient vivre sous un seul et même toit mais ne le peuvent, leurs natures étant trop fortement antagonistes. »

L'eau, le feu, le bois, le métal et la terre.

Le nord, le sud, l'est, l'ouest et le centre.

L'angoisse, la joie, la colère, la réflexion et la tristesse.

La maison Noire, la Rouge, la Verte, la Jaune et la Blanche.

Voilà comment sont nées les maisons. Je sais tout cela depuis le début. Cela insuffle des nuances, des idées, des personnalités et du corps à chaque détail. De la tristesse d'Aglaé dans son HLM déprimant de la maison Blanche, à l'angoisse que génère Maîtresse Bénédicte de la maison Noire par ses tortures et manipulations.

Je sais tout cela depuis le début.

Ce tome est là pour te donner les clés.

Chapitre 2

L'augmentation

Dans le Yi-King, l'augmentation (42^e hexagramme) est représentée par le bruit du tonnerre porté par le vent. Le souffle, puissant, met son énergie au service du bruit de l'orage afin qu'ils se répandent. Ainsi est la véritable essence du règne : celle de servir. Il y a là une notion de sacrifice : celui de l'homme bien né qui se dévoue au peuple pour le guider, celui de l'être sage qui va mettre à profit le temps, les circonstances et le meilleur de sa personne pour le bien commun.

<incipit chapitre="2">

Aujourd'hui un aémère est mort. Ou peut-être était-ce il y a dix-sept siècles. Ça m'escagasse de me rendre compte que l'Histoire est bâtie sur des sables mouvants. Que les actes de bravoure, les batailles, les dates et les grands noms ne tiennent pas à grand-chose : un changement de calendrier, une patte de mouche sur la page d'un moine copiste. . .

J'ai toujours aimé la Légende Dorée. C'est un livre de fantasy avec plus de gore et de sang que n'importe quelle série Z. Question films d'horreur, *Hollywood* devrait s'inspirer de la chrétienté,

#Apolog

naine, les spectateurs y gagneraient en inventivité ! Mais même cet ouvrage historique, ce livre compilant la vie des saints, même la Légende Dorée n'est pas parfaitement sûre.

Je sais que des NoéNautes se sont dissimulés dans l'Histoire. Je croyais bien en avoir décelé un dans le sillage d'une de mes légendes chrétiennes favorites. Je frétiliais comme si j'allais découvrir la vie de l'oncle de *Superman*. Le journal de l'écuyer du roi Arthur. Mais des erreurs de dates font que l'Histoire se prend les pieds dans le tapis. C'est ainsi que celui que je prenais pour un aémère, un saint anonyme, est en fait une tête d'affiche.

</incipit>

<vécu époque="2014" lieu="ma chambre au manoir des Jaunes"
moment="matin, une heure après la discussion avec Aglaé">

Les yeux d'Enguerrand semblent à un cheveu de lui sortir des orbites. Il faut dire que le spectacle est saisissant : mon charmant technicien, son *T-shirt* collé par la sueur, est à quatre pattes en train de finir de revisser le boîtier de mon unité centrale. Même moi je... non. Mais je pourrais. Mais pas au point d'Enguerrand. Son érection fait un chapiteau dans son *jean* trois fois trop grand, pauvre. Il essaie de s'en dépêguer, de la couvrir avec le gros bout de métal emmaillotté dans du tissu qu'il tient à la main ; mais sa mascarade de pacotille rend la chose encore plus visible et évidente.

Dès que mon magicien de l'informatique sort de sous mon bureau, Enguerrand se rassoit précipitamment. Le bout de métal, violemment plaqué contre son chapiteau, lui arrache un petit cri. Enguerrand tente de rester digne, pour ne pas perdre la figure. Mon charmant technicien fait mine de ne pas trop avoir relevé.

<dialogue locution="moi" interlocution="Florestan Fournier,
réparateur informatique">

— Voilà, m'dame, je... je l'ai rebranchée aux serveurs et aux unités auxiliaires, c'est *rebooté*, ça devrait être comme neuf !

— Seulement comme neuf, Florestan ?

— J'ai, euh... je me suis permis d'un peu améliorer le système Debian. Et puis je vous ai mis une petite partition sur *Free BSD*, juste pour que vous testiez.

Chapitre 2

— Vraiment... ? J'adore utiliser mon ton d'inquisitrice pour désarçonner ce beau gaillard.

— Non mais euh si vous voulez je vous l'enlève direct, non pas que vous savez pas le faire... Euh... « sachiez »... Enfin, je sais que vous savez, mais je peux l'enlever, mais... euh... Je veux dire... Je crois que ça vous irait mieux comme distrib... Enfin, juste à mon avis, hein ! C'est juste que... Chuis certain que vous devriez bien vous entendre avec *Beastie*.

— Mais je te taquine, mon pitchounet ! Merci mille fois d'y avoir passé ta fin de matinée. Avant de partir, va dans la cuisine pour voir si Ful... si Nicolas n'a pas une gâterie à t'offrir. Et n'oublie pas de vite m'envoyer ta facture, mon grand. Tu le mettras sur ma note.

</dialogue>

Le rouge monte aux joues du jeune technicien, faisant une belle transition entre le châtain de sa barbe et le vert de ses yeux. Il me salue, serre maladroitement la main d'un Enguerrand toujours incapable de se lever de son fauteuil, puis s'en va. Le regard d'Enguerrand suit les puissantes cuisses du jeune mastard quittant la pièce ; puis il se tourne vers moi.

<description portrait="Enguerrand">

Le NoéNaute de la maison Noire porte les stigmates de ses aventures. Encore très amaigri, il ne fait heureusement plus penser à <Godwin point="1"> un réfugié des camps </Godwin> , mais il a tout de même l'air de sortir d'une mauvaise semaine de trithérapies. Sa maigreur souligne son côté nerveux, proche de l'#angoisse. Ses cheveux, noirs comme ceux de sa fille, semblent reculer un peu et agrandir son front. Ses lèvres sont pincées. On voit l'homme qui a visité le cœur de son #abîme. Face à moi, il est emplí de gêne... presque culpabilisant. Pauvret. S'il savait comme je suis loin de tout ce qu'il a pu me faire, maintenant.

</description>

<dialogue locution="moi" interlocution="Enguerrand">

— Hé bé mon grand, pourquoi est-ce tu ne lui as pas fait du gringue ?

#Apolog

— Dans mon état ? Vous plaisantez ?

— Qu’esse il a, ton état ?

— Regardez-moi, Madame Marquet. J’ai l’air d’une affiche contre l’anorexie. Une crevette comme moi face à un beau gosse comme lui, je n’ai aucune chance.

— Ah je veux bien croire qu’un bestiau comme lui craigne de te serrer trop fort, naine, de peur de te briser. Mais ce serait une bonne occasion de le rassurer en le cajolant, non ?

— Non mais comment est-ce qu’il pourrait bien vouloir d’un—

— Tututut ! Fadaises ! C’est toi qui ne veux pas d’un corps comme le tien. Lui te trouverait peut-être à son goût, si tu le charmais.

— Oui ben j’ai pas la tête à ça.

— Tu regrettes encore ta séparation d’avec Nicolas... ?

— ...non. Je dis pas que je ne suis pas triste, parfois, quand je repense à ce qu’on a vécu. Mais c’est juste de la nostalgie. Pas une envie de remettre le couvert. Ni avec lui, ni avec personne, à vrai dire.

— Je crois que ton pantalon n’est pas d’accord avec toi, mon pitchoun.

— Ça veut pas dire que je vais l’écouter.

— Ah ben nous voilà beaux : Enguerrand se met en jachère ! Bon... Tu as pu faire ce que je t’ai demandé ?

— Oui. Il me montre la pointe de métal emmaillotée dans un linge. J’ai récupéré la lance, au château d’eau de ma mère. Mais ne me demandez plus d’aller là-bas : ce lieu me rend claustrophobe.

</dialogue>

Depuis que nous avons envoyé ses parents à l’hôpital psychiatrique, Enguerrand est devenu le Descendant de la maison Noire. En plus d’en être le NoéNaute. Une situation inédite. Heureusement pour nous, le pitchounet n’a pas eu accès à trop de pouvoir : toutes les informations de la lignée ont été détruites lorsque Casandre a fait exploser les serveurs du père d’Enguerrand.

Chapitre 2

Le Grand Livre des Comptes de la maison Noire était numérisé sur ces disques. Tous les codes, les accès aux comptes, les lignes de dépenses et d'entrées. . . L'Histoire de cette descendance se nichait dans ce livre. Les sauvegardes et copies papiers ayant été effacées, tout le savoir de cette maison est parti en fumée. Avec un peu de chance, cette lignée s'éteindra avec lui. Ce serait moche de tout coller sur le dos de la petite Orchide, comme un lourd et funeste héritage.

Il reste néanmoins le QG de la maison Noire. Là où les Noétiens de maîtresse Bénédicte vivaient. Là où ils gardaient leur grimoire, leur NoéSismographe, et tous leurs trésors de guerre. Tous ces objets amassés au fil de l'Histoire. Lorsqu'il m'a fait visiter le château d'eau, j'ai eu l'impression de me trouver dans un improbable musée anarchique. Autant le manoir des Jaunes est dépouillé, décoré uniquement des meubles et objets seyant aux lieux, autant ce château d'eau est rempli de souvenirs.

Des objets vieux, chargés de sens, et souvent raffinés. Des objets qui ont des identités très marquées. Parmi tous ces artefacts, un en particulier a retenu mon attention. M'a rappelé une gravure que j'affectionne particulièrement. Une pointe de lance. Fine, gravée de quelques lettres latines à moitié effacées par le temps. Une lance qui correspondrait à l'ancienne peinture que j'aime tant. Alors j'ai demandé à Enguerrand d'enquêter sur cet objet.

C'est dans le manga Gunnm que j'ai pour la première fois entendu parler de la psychométrie. Le fait d'apprendre l'histoire et les savoir-faire de tous ceux qui ont possédé un sabre rien qu'en le touchant. Un sabre ou une boule de *bowling*, naine, ne soyons pas sectaires. Je me suis demandé si ça pouvait exister. Si les pensées pouvaient imprégner un objet. Tenir en lui suffisamment fort et longtemps pour qu'un NoéNaute puisse saisir cette pensée et remonter son fil. Pas de chance, naine : la réponse est oui.

<interruption locution ="Enguerrand">

— Vous aviez tort, Madame Marquet, c'est pas une lance qui ressemble à. . . Non. C'est elle. Il s'agit bel et bien d'*Ascalon*.

</interruption>

#Apolog

Ascalon.

La lance de saint Georges.

Le pourfendeur de dragon de la Légende Dorée.

Note : ne pas oublier que ceci n'est pas la vraie Histoire.

</vecu>

<récit époque="IIIe siècle ap. J-C" lieu="Silène, Lybie"

NoéVisite="Enguerrand">

<fil-de-pensées trame="Georges et le Dragon" ordre="01"

origine="pointe d'Ascalon">

La caverne est encore déserte, au bord du lac silencieux. Georges de Cappadoce décide de mettre à profit ces quelques instants de répit pour se laver du voyage. Plus que la guerre contre Narse le Perse, c'est ce retour de Mésopotamie qui lui pèse. Le préfet de l'Empire, s'il est désormais rompu à la fréquentation des champs de bataille, n'est jamais parvenu à s'habituer aux longues marches de l'armée romaine. La sueur a permis au sable et à la poussière de coller à sa peau, et il se réjouit d'avoir le temps pour quelques ablutions avant de retrouver ses complices.

À l'abri d'une fine cascade cachant sa grotte aux yeux du monde, Georges pose lance et épée pour se défaire de ses vêtements de marche, la tunique en premier. Sa peau mate, tannée par une enfance passée sous le lourd soleil de Palestine, frissonne de plaisir au contact de l'air frais de la caverne. Le torse nu, il étire sa musculature puissante pour mieux chasser les coups et courbatures de ces derniers jours.

À vingt-huit ans, Georges n'est pas de ces soldats qui se complaisent dans les libations orgiaques, oubliant d'offrir à leur esprit l'écrin d'un corps sain. L'#éveilleur qu'il se targue d'être connaît les pensées aristotéliennes. Mesure dans les repas, exercice et entraînements restent, pour ce haut gradé, une hygiène quotidienne lui permettant d'aborder Sénat, stratégies et batailles d'un même entrain tonnant et vif.

Chapitre 2

Lui qui a toujours été bien fait de sa personne, agréable de visage, il arbore la silhouette rassurante de l'Apollon qui possède la maîtrise son corps, qui se meut tel une arme de siège méticuleusement entretenue. Ses larges épaules surplombent un dos noueux, tandis que ses généreux biceps encadrent un vaste poitrail sculpté avec goût par ses années de classes. Seules quelques cicatrices viennent troubler la perfection de sa beauté, et la soulignent plus qu'autre chose.

Son visage, bien que mature, garde un soupçon d'enfance. Une étincelle de véhémence anime ses grands yeux noirs. Sa mâchoire carrée, couverte d'une ombre noire d'ébène, se pare d'un sourire amusé, légèrement espiègle. Désormais nu comme un ver il s'avance sous le rideau d'eau, et soupire d'aise en sentant l'onde fraîche se glisser entre ses poils noirs et frisés de méditerranéen. Jouant à faire glisser les ruisselets sur sa peau caramel, il s'ébroue et se frotte sans même entendre les pas qui approchent de son repaire.

Une paire de bottes d'un lourd cuir noir sont déposées sur sa tunique, foulant l'écusson à croix de gueules sur lit d'argent. Des plaques de cuirs et de métal rejoignent tout en douceur le tas d'habits. Ainsi allégé, l'autre homme s'avance à pas de loups, cherchant le meilleur angle pour prendre d'assaut le soldat aguerri qui se douche sous la cascade.

Perdu dans des caresses de plus en plus voluptueuses, ce dernier n'a aucune conscience de l'être qui rôde autour de lui. Son regard trouble n'observe même plus la vue magnifique que propose ce lac. Le sexe désormais en érection sous l'eau claire, Georges de Cappadoce s'évade dans l'exploration de ses cuisses robustes, ses fesses bombées, son ventre broussailleux...

L'attaquant s'élançait, comme porté par le vent, vers le soldat éperdu. L'empoigne. L'agrippe. Le désarçonne. Vif comme l'éclair, l'assailli réalise ce qui lui arrive, et tente de se défaire de l'étreinte. Mais ses pieds glissent sur la pierre mouillée, et peinent à trouver prise. Plutôt que de chercher vainement à reprendre l'équilibre, il décide de tourner la chute à son avantage. Il agrippe son agresseur, le plaque contre lui pour offrir le moins

#Apolog

d'élan possible à ses attaques, et pousse sur ses jambes pour les projeter tous deux dans les eaux calmes du lac.

Sous l'eau, Georges sent les mains de l'inconnu lui griffer les épaules, les omoplates. Des doigts inquisiteurs descendent le long de sa colonne vertébrale, cherchant visiblement une prise. Ils la trouvent lorsque les paumes finissent par s'emparer de ses fesses, emprisonnant ses globes durs et charnus. L'agitation fait que l'assaillant n'a de cesse d'affermir sa prise. Ses doigts fouillent, serrent, malaxent et écartent le fessier du soldat, s'immisçant subrepticement dans son sillon.

Georges sent son sang, bouillonnant, pulser dans son vit dur comme l'airain. Son érection fiévreuse, malgré les froides eaux du lac, se frotte contre les jambes de l'agresseur et se presse contre son ventre. Quelle n'est pas la surprise du soldat lorsque son sexe frôle une érection ennemie, ballottée par des jambes qui poussent et battent des pieds, cherchant à faire remonter les deux hommes à la surface.

Ce n'est qu'en reprenant son souffle que Georges comprend l'identité de son assaillant.

— Eh bien Préfet, cela t'arrive souvent de te caresser seul de la sorte ? Ta mère ne t'a-t-elle pas enseigné le pêché d'Onan ?

— Tu as le mensonge aussi insidieux que #pénétrant, Nahf : le seul pêché d'Onan est de gâcher sa semence dans la désobéissance filiale. Ta langue est fourchue, je vais devoir la faire taire !

Heureux de leurs retrouvailles, les deux amants s'embrassent, s'embrasent dans les eaux du lac. Les mains de Georges—

</fil-de-pensées>

<interruption origine="moi">

— Dis mon pitchounet, tu crois que j'ai que ça à faire, d'écouter tes érotomanies ?

— Vous vouliez savoir ce que la lance a vu, Madame Marquet. . . ben voilà. Je vous dis juste ce qui me vient.

— Oui ben épargnons-nous les détails, sinon y'a pas que l'histoire qui va venir.

Chapitre 2

— Très drôle, madame M.

— Roh c'est bon, naine, tu sais bien que ça me défroisse pas trop les transistors, ce genre de choses. C'est juste que là, il y a plus important, mon pitchoun.

— C'est-à-dire ?

— Enfin, Enguerrand, ne me dis pas que tu n'as pas reconnu qui étaient nos deux amis ?

— ...

— Poursuis, si t'as pas trop la comprenette bouchée, tu vas voir par toi-même.

</interruption>

<fil-de-pensées trame="Georges et le dragon" ordre="02"

origine="pointe d'Ascalon">

Tout en se rhabillant, Georges dévore du regard le corps de son amant qui se nettoie de leurs ébats sous l'eau de la cascade. Nehf le barbare est plutôt petit, et sa peau couleur de lune couvre une musculature sereine, ni trop prononcée, ni trop sèche. Il se demande, l'espace d'un instant, s'il n'irait pas rejoindre à nouveau le bel homme sous l'ondée fraîche pour frémir une fois encore sous son étreinte. Mais, sachant leur temps aussi précieux que compté, il se ravise.

C'est toujours ainsi avec son frère NoéNaute : leurs retrouvailles sont d'autant plus fiévreuses que la séparation est longue. Mais, lorsque l'on suit les stratagèmes du maître à penser de la maison Verte, de tels sacrifices sont inévitables. Résolu à profiter de leurs derniers instants de volupté, Georges sort de sa besace un linge de fin coton égyptien et entreprend de sécher l'homme qui habite ses nuits de solitudes. Nehf se laisse caresser, chafouin.

— Tu ronronnes, dragon.

— Oui... et cesse de m'appeler comme les idiots de la ville le font. Tu sais pourtant bien que mon nom signifie serpent.

— Je crains juste d'éveiller la bête en la nommant de la sorte. Joiignant le geste à la parole, Georges enserre dans le coton le vit dudit serpent.

#Apolog

— Repos, soldat, ou vous devrez tâter de la verge.

— Vous voilà sec, barbare, rétorque Georges en cinglant le fessier de son amant d'un coup de son carré de tissu. Je me suis renseigné lors de notre arrivée dans la région : tu as bien fait ton ouvrage. On craint Nehf le Dragon et ses brigands dans toute la région de Béryte.

— J'espère bien, répond le serpent tout en se rhabillant sous les soupirs de son amant. Cela fait des mois qu'on les harcèle. J'ai réussi à leur inspirer l'idée de nous payer un tribut, histoire de calmer notre courroux. Deux moutons par jour. Avec mes hommes, on en a mangé pendant des semaines. Jusqu'au jour où Tristus lui-même n'en put plus !

— Notre maître à penser ? Il t'accompagne donc ?

— Il campe avec nous, la plupart du temps. . . mais agit surtout en ville, soufflant ses vœux aux oreilles des plus proches conseillers du roi de Silène.

Georges était impatient de retrouver Tristus. L'homme qui l'a aidé à comprendre son don divin. Son état de NoéNaute. Dieu a fait de lui un navigateur de la Noétie, telle que l'enseigne Aristote. Georges est l'#éveilleur, celui qui gagne les consciences dans la foi en le Dieu Unique. Tristus, le maître à penser de la maison Verte, a permis à Georges de comprendre sa voie et d'embrasser le destin qu'Il lui a destiné.

Tristus Effrus, penseur et philosophe, a toujours refusé de se prêter aux jeux des guerres entre les maisons de la Noétie. Il préférerait que ses protégés, Georges l'#éveilleur et Nehf le #pénétrant, servent un propos plus grand : celui des enseignements de Christos, fils du Dieu Unique.

Ayant l'âge d'être leur père, Tristus fut bien plus que cela dans les vies de Nehf et de Georges. Le maître de la maison Verte, avec ses traits acérés et son regard pénétrant, fut un visage présent dans chaque dimension de leur vie. À leur éveil dans la Noétie, il vint trouver chacun d'entre eux, les rassurer quant aux visions qui les assaillaient, et leur offrir l'enseignement nécessaire pour maîtriser

Chapitre 2

cette immense capacité. Des cours où ils se rencontrèrent et tombèrent éperdus l'un de l'autre, en grand secret de leur maître au regard d'aigle. Voilà la seule chose qu'ils n'ont jamais osé partager avec lui : leur amour fougueux.

Outre le réconfort, le savoir et l'occasion de s'aimer, la voix posée et grave de Tristus fut là pour leur prodiguer des réponses quant à leurs questions sur l'origine de leurs pouvoirs. Des réponses qu'il trouvait dans les Saintes Écritures, celles -pourtant interdites- qui ne prônaient qu'un seul Dieu, et non tout un pittoresque panthéon. Enfin, Tristus sut mettre son intelligence et sa science au service de ses disciples, répondre à leurs envies d'agir et d'évangéliser en concevant des manœuvres d'une grande finesse qui leur permettraient de mieux servir le Dieu Unique.

Il y a plus d'un an maintenant que Tristus leur a fait part d'un stratagème qui pourrait grandement marquer les esprits. Après tout, n'était-ce pas là leur but ? Tristus était même parvenu à s'attribuer l'aide de la maison Noire, eux aussi défenseurs de la Sainte Trinité. Malheureusement, mettre en place cette habile histoire a demandé aux amants de vivre séparés durant plus d'une année. . . Fouillant de son nez les cheveux de son frère de Noétie, Georges se remet à l'écouter.

— ...se sont donc résolus à nous offrir des jeunes filles. Tirées au sort. Les hommes étaient ravis, sauf deux ou trois de mes mignons. Ils ont quand même insisté pour que la première fille que la ville nous offrirait en tribut me soit réservée. Je n'ai pas perdu la main, bien entendu, mais... je n'ai plus le goût de ces chairs-là. La pucelle était effrayée. J'ai passé plus de temps à la rassurer qu'à décoiffer ses cheveux... Quoi qu'il en soit, quelques semaines plus tard, apprenant le jour de ton arrivée, Tristus a enfin mis notre plan à exécution en truquant le tirage.

— Tu veux dire que...

— Oui : cela fait sept jours qu'Alcyone, la fille du Roi, a été tirée au sort. Le pauvre homme a tout tenté pour y échapper. Il a voulu se soustraire de force, tergiverser, voire faire fuir sa fille... Mais à chaque fois le peuple l'a remis face à ses responsabilités, allant

#Apolog

jusqu'à menacer de brûler son Palais ! Le Roi est complètement terrifié : demain, sa propre fille sera enchaînée au poteau et me servira de tribut à moi, Nehf, le Dragon barbare et mes terribles brigands.

— Mais ça signifie que le Roi n'a toujours pas réali. . .

— Non, . . .

Les deux amants se tournent vers l'entrée de la caverne. La voix, douce et posée, ils la connaissent bien. C'est la voix qui leur a enseigné à lire la Noétie, à insuffler des pensées et à ainsi servir le Dieu Unique. Le visage familier de Tristus Effrus, dont le large front surplombe un nez aquilin, fait son apparition dans la caverne. Les deux amants se relèvent pour accueillir leur maître à penser. Avec un sourire satisfait, Tristus termine sa phrase.

— . . . non : le Roi n'a toujours pas réalisé qu'il n'a jamais eu de fille. Ni son peuple, d'ailleurs. Tous croient en la légitimité de la princesse Alcyone. Il faut dire qu'elle est puissante, comme Noé-Naute. La maison Noire peut se targuer d'être fièrement représentée. . .

Avec des rires de joie, Georges donne une embrassade à Tristus. Son stratagème ne pouvait être mieux mis en place.

</fil-de-pensées>

<interruption origine="Enguerrand">

— Attendez, Madame Marquet, j'ai peur de comprendre. . .

— Ah ben ça t'arrive vite, quand tu en prends le temps.

— Moi ? En fausse princesse manipulatrice ?

— Note bien, ça te change pas de grand-chose, hé ?

— Non mais vous croyez vraiment à tout ce *bullshit* ? Les Noé-Naute qui se réincarnent tous les quatre-vingt-huit ans, ça vous choque pas ?

— Mon petit Enguerrand, il est quelques rares personnes en qui j'ai toute confiance. Raphaëlle en fait partie. Si elle me parle de réincarnation, et même quand la cartésienne scientifique en moi

Chapitre 2

a envie de lui allumer les miches à coups de bec benzène, ben je l'écoute, naine !

— Mais c'est du *fucking bullsh-*

— On sait, on sait. En attendant, ce n'est pas la première fois que je croise les NoéNautes dans l'Histoire. Toi-même tu les as retrouvés dans tes recherches, quand tu étais jeunot ! Bé regarde bien là : saint Georges, c'est une Indra en puissance. Et le Nehf, c'est du Ghislain tout craché. . .

— Mais. . .

— Oui. Les dates ne correspondent pas. Moi aussi ça me défroisse. Mais parfois l'Histoire est mal écrite, parfois elle s'antidate. Tu n'as qu'à te dire que tout ceci n'est pas la vraie Histoire, pitchounet. . . D'ailleurs comment ça se fait que tu croies à Ghislain revenant d'entre les morts mais que tu ne croies pas en ces répétitions de votre histoire dans le temps, hé ?

— Ben parce que Ghislain, je peux aller le voir. . . enfin, lui parler.

— Et les pensées de saint Georges, le soldat armé d'*Ascalon*, tu les vois pas peut-être, banaste ? Allez, continue ton histoire, sinon ça va encore me faire fondre un fusible.

</interruption>

<fil-de-pensées trame="Georges et le Dragon" ordre="04"
origine="pointe d'Ascalon">

C'est un stratagème.

Sur son cheval blanc, Georges sait qu'il joue le rôle de sa vie. Comme Tristus le lui a dit. Se remémorant les conseils de son maître à penser, Georges se met à respirer. Respirer avec l'estomac. Que le siège de son âme s'étende et se détende juste avant d'éperonner. Ses phalanges, crispées dans leur prise sur le manche d'*Ascalon*, tendent leurs jointures. Cet instant de calme avant la tempête, Georges s'en saisit pour prier en silence. Une prière pour son bien aimé, Nehf, la #douceur incarnée, qui accepta d'endosser l'habit du Dragon, de prendre les traits du Malin. . . juste pour la gloire du Dieu Unique.

#Apolog

C'est un théâtre, une pièce d'Eschyle.

Alcyone, enchaînée au poteau au milieu de la prairie, en est le coryphée. Elle est la conteuse, la victime, la pulsation de cette histoire. Elle, qui s'est immiscée là par son divin pouvoir de Noé-Naute, est plus qu'une princesse : elle est la ville de Silène. Aux abords de la prairie, à un jet de pierre du rempart, tout son chœur la regarde, la soutient. Badauds, marchands, scribes et paysans... on eut dit que toute la région de Béryte était venue assister au sacrifice du roi, à la passion d'Alcyone.

C'est une épopée, le conte d'un aède.

Dans les bois où ils se terrent, les hommes de Nehf rugissent à pleins poumons. C'est le signal. Georges s'avance avec ses hommes, tous de blanc vêtus. À quelques mètres de la victime, il fait signe à sa troupe de rester en retrait puis met pied à terre. Quelques pas le mènent à la hauteur de la jeune femme. Celle-ci reconnaît sur lui l'écusson à croix de gueules sur lit d'argent, la marque de son complice. Entre ses dents, elle murmure :

— Il était temps, j'ai bien cru qu'un de ces pécores allait se prendre pour un héros et te ravir la place. Finissons-en, que ces liens me blessent les poignets.

Puis, faisant porter sa voix afin que nul observateur n'en manque la moindre miette, la princesse ajoute :

— Que fais-tu ici, cavalier, en cette heure sombre ? Non ! Laisse donc mes liens ! Je suis résolue à servir de tribut au Dragon pour le bien de ma ville et l'honneur de mon père ! Fuis donc, pauvre fou, et sauve-toi du péril d'affronter Nehf aux crocs d'acier.

— Je suis Georges de Cappadoce, préfet de l'empereur Dioclétien. J'ai consacré ma vie à servir le Dieu Unique, selon les vertus enseignées par Christos et Aristote. Nehf le fou est une bête possédée, empreinte de tous les vices que je me suis juré de combattre. Va, jeune femme, cours à l'abri de mes hommes, qui te protégeront au péril de leur vie. Par notre foi, nous terrasserons le Dragon afin que plus jamais il ne puisse venir semer la terreur en vos ventres.

Georges se concentre pour ne pas sourire alors que le chœur des citadins fait écho à ses mots de bravoure, répandant ses paroles sur

Chapitre 2

le Dieu Unique. Avant de s'enfuir, Alcyone juge bon de lui donner un baiser. Georges dut réprimer son mouvement de recul. D'un regard, les deux NoéNautes au centre de l'arène échangèrent des pensées.

(Cabotine.)

(Oui. Éblouis-les, bel homme.)

Puis, alors que la Princesse court avec grâce et force gestes vers son secours, Georges envoie une pensée vers son bien-aimé. C'est le moment. Aussitôt, un terrible hurlement bestial s'élance depuis les bois. Un délicieux frisson de terreur parcourt la foule. Les visages sont unanimement approbateurs : de mémoire de badaud, on n'a jamais entendu aussi bon rugissement.

C'est un spectacle. Un jeu de cirque.

D'un trait, Georges se retourne, court vers son cheval, et sans ralentir plante le manche de sa lance au sol. Son bond, spectaculaire, lui permet de tourner autour de sa perche improvisée, virevoltant dans les airs pour ainsi finir sa course assis en selle sur son destrier. La foule s'apprête à lancer un viva mais au lieu de ça, elle est prise d'un grand rire. L'image serait épique si le canasson n'avait été dérangé en pleine digestion, expulsant avec force son crottin juste au moment où le cavalier lui atterrit avec grâce et vigueur sur le dos.

Le premier officier de Georges, qui s'était approché afin de recevoir les ordres à transmettre, fut le récipiendaire de cette fertile explosion. Son uniforme blanc désormais constellé lui vaut quelques braves enthousiastes : les citadins savent apprécier un bon ressort comique quand ils le voient, surtout lorsqu'il intervient au milieu de la plus intense tension dramatique. Georges laisse les rires mourir au loin puis tend une main vers son second.

— Je ne vous demande pas d'intervenir. Seule ma foi en le Dieu Unique guide mon combat. C'est avec son aide à Lui et à Lui Seul que je pourfendrai le Dragon. Protégez la ville et ne laissez pas les brigands s'enfuir sans que justice ne leur soit rendue.

Remise de son amusement, la ville approuve la déclaration héroïque. C'est une déclaration honnête, conforme à ce que l'on attend d'un héros. Au même moment, les pas du Dragon résonnent

#Apolog

de l'autre côté de la prairie. Les badauds sourient. C'est enfin l'heure du combat. Soit le héros est à la hauteur de ses dires, et sa foi lui permet de combattre à un contre cent ; soit son Dieu Unique n'est pas si puissant qu'on le dit et dans ce cas il se fera mettre en pièces, suivi de près par la princesse. Quoi qu'il en soit, chacun était certain d'assister à un bon spectacle d'ici dîner.

C'est une parade. Une démonstration.

Le Dragon s'avance. Une colonne d'hommes aux muscles lourds et à la démarche pesante. Ils sont vêtus de larges plaques de cuir noir et vert olive, qui reflètent une lumière sombre et grasse telles des écailles reptiliennes. À l'avant de cette formation, des épées, lances et sabres rutilent, tels la dentition anarchique d'une bête mythologique. La cohorte, organisée, avance en ondoyant comme pour mieux masquer sa direction. L'effet est saisissant, et le public ne s'y trompe pas. Il ne peut pas s'y tromper : Alcyone veille à aiguiller ses pensées.

En tête de la cohorte, Nehf donne les directions avec l'assurance de celui qui a confiance en ses hommes. Il le peut : tous ont été manipulés par ses soins. Des brigands domptés avec #douceur, devenus obéissants jusqu'aux confins de la bêtise. À quelques toises du cavalier, il stoppe sa troupe et leur intime l'ordre de rugir, une troisième et dernière fois. Comme Tristus le lui a dit. Les lances frappent les carapaces de cuir. Épées et sabres s'entrechoquent. Les haleines avinées se déploient dans des hurlements gutturaux. Le public reçoit sa dose de frissons, médusé.

C'est une fantasia. Des poses de cavaliers.

À son tour, Georges pousse un grand cri, comme Tristus le lui a commandé. Une note claire, belle, courageuse. Sa lance levée en signe de défi. L'homme seul qui ne recule pas face à l'immonde Dragon. L'homme soutenu par sa foi. Par son unique Dieu. Il éperonne son blanc destrier et se lance vers la colonne d'hommes, comme si toutes les chances étaient de son côté. Comme s'il savait que tel est le cas.

Le cheval arrive devant les premiers hommes de la cohorte qui l'évitent et contournent le destrier par son flanc droit. Puis Nehf,

Chapitre 2

à la tête de sa formation, la fait avancer alors qu'à sa suite les hommes continuent d'éviter tout contact avec le cavalier. Le corps du Dragon s'étend, respire et semble se lover. Nehf fait courir ses hommes jusqu'à ce que la tête aille rejoindre la queue. En peu de temps, les hommes vêtus de noir finissent par entourer le cavalier blanc. Ce dernier s'arrête, cerné. Toutes les armes sont désormais tournées contre lui. Georges se trouve au centre d'un cercle d'hommes noirs aux lames argentées. Dans le ventre de la bête. À la merci d'une impitoyable mâchoire qui menace de se refermer sur lui.

Les respirations sont suspendues, chacun est dans l'attente de ce qu'il va se passer. Prenant tout le monde à revers, Georges met pied à terre. Tranquillement, sereinement. Il frappe la croupe de son cheval, lui intimant l'ordre d'avancer. On jurerait le dernier geste de bonté d'un cavalier : je veux bien mourir pour ma cause, mais épargnez ce cheval. Comprenant l'intention, les hommes de Nehf laissent passer le destrier, qui va s'égayer au loin. Au même moment, alors tous les regards suivent le cheval franchissant la barrière de brigand, Georges s'élançe.

C'est une danse. Les mouvements d'un chœur.

Le cavalier est allé dans la direction opposée de celle de son cheval. Là où on l'attendait le moins. Il court vers les brigands frappés de surprise. C'est plus qu'il ne lui en faut. Georges connaît les points faibles de leurs armures de cuir. Il les repère vite et embroche les deux premiers sur sa lance. Puis il ramasse le sabre de l'un d'eux et s'enfonce dans le corps de la bête. Le point faible des colonnes d'hommes est bien connu de ce préfet romain : une fois au centre, placé entre les deux files d'hommes on est à l'abri des épées et on ne rencontre que peu de boucliers. Il suffit d'avancer.

La besogne est répétitive. Trancher une gorge. Se baisser pour éviter un coup de sabre affolé, le laisser se planter sur un congénère, et en profiter pour leur couper les tendons des chevilles. Se relever en transperçant un poumon, en fracassant une mâchoire. Repousser un bouclier qu'un soldat un peu vif aura tenté de replacer et lui percer un rein. Recommencer le signe de croix. Encore et encore. Vu par les citadins, le massacre relève d'une certaine

#Apolog

beauté. On eût dit que Georges, dont la tunique n'est plus tout à fait blanche, est entré dans le ventre de la bête pour le déchirer en deux dans le sens de la hauteur. Comme on éventre une anguille. Mais en faisant le signe des adorateurs du Dieu Unique.

De plus en plus, les brigands hurlent, effrayés. Il faut dire que les pensées que leur insufflent Georges l'#éveilleur et Nehf le #pénétrant ne doivent pas être des plus rassurantes. Les frayeurs nocturnes recueillies auprès d'une légion de soldats revenant des champs de bataille. La récolte des larmes de désespoir terrifié de jeunes pucelles offertes en tribut à une horde de malfrats sanguinaires. Les brigands, terrorisés aussi bien par ces assauts soudains d'émotions étrangères que par ce possédé qui les éventre un à un, tentent de s'enfuir. L'armée de Georges se charge de les rattraper, méticuleusement.

C'est une arène. L'affrontement de l'homme et de la bête.

Parmi les cadavres refroidissant dans la rosée du matin, deux hommes seuls restent debout. Georges et le Dragon. Ils reprennent leur souffle pendant que la foule retient le sien. Puis Nehf s'élançait dans un rugissement. Les coups pleuvent, méthodiques. Épaule, cuisse, cou, ventre. Chacun est paré. De taille, d'estoc, puis en remontant. La danse est connue, ils l'ont répétée hier, encore et encore, devant Tristus. Épaule, ventre, tailler le biceps du blanc cavalier. Faire croire à la proche victoire de Nehf. Le laisser rire à gorge déployée, tel un dernier affront avant le coup de grâce. Au moment qu'il sait fatidique, le Dragon envoie une pensée à son exécuteur : je crois en toi, mon amour. Vas-y.

Celui qui deviendra saint Georges se saisit d'*Ascalon* et transperce le Dragon.

</fil-de-pensées>

<interruption origine="Moi">

— Tu comptes t'arrêter là, mon biquet ?

— Tiens, d'habitude vous m'appellez plutôt « mon pitchoun »...

— D'habitude, tu n'essaies pas de m'endoffer en chantant comme une galinette. Et tu n'as pas répondu à ma question, Enguerrand.

Chapitre 2

— Je... Je ne vois pas ce que vous voulez dire. C'est la fin de l'histoire. Saint Georges qui terrasse le Dragon. Nehf s'est sacrifié, ils ont fait un méga-buzz autour du Christ, et puis voilà, quoi... .

— Crois-tu vraiment que j'aie la culture d'un calamar ? Je la connais, l'Histoire, naine ! Je sais bien que ce jour-là, sur la plaine, saint Georges n'a pas tué le brigand. Qu'il l'a seulement mis à sa botte.

— Bon alors c'est bon, on a pas besoin d'aller plus loin. En plus vous savez que ça me fatigue, moi, de manipuler les pensées. Me manque encore beaucoup de gras à récupérer... .

— Qu'esse tu me caches, mon grand ? C'est quoi la partie de l'Histoire que tu ne veux pas me dire... ?

— Dites... vous croyez vraiment à ces histoires de réincarnation, Madame Marquet ? Vous pensez réellement qu'on est condamnés à répéter ce que les « anciens nous » ont commis dans l'Histoire ?

— Je crois qu'il est bon de ne rien se cacher. De tout savoir, même si ça fait mal. Surtout si ça fait mal. Je crois que céder à l'envie de réécrire ou d'oublier l'Histoire, c'est perdre une bonne occasion de lui tordre le cou.

— Bien. Qu'il soit dit qu'on continue malgré moi. J'espère seulement que vous ne m'en voudrez pas.

</interruption>

<fil-de-pensées trame="Georges et le Dragon" ordre="05"

origine="pointe d'Ascalon">

La pointe de la lance *Ascalon* reflète le soleil, lançant quelques rayons éblouissants alors que le héros passe les portes de la ville. Il a pris le temps de panser ses plaies et de revêtir un uniforme d'apparat. Il s'est lavé du sang des brigands massacrés. Il a caparaçonné son blanc cheval. Il a aussi soigné la bête terrassée, le Dragon déchu qu'il traîne en laisse derrière lui. Nehf, un collier de cuir au cou, essaie d'épargner son épaule qui, le matin même, fut transpercée par la lance de son bien-aimé. Ne surtout pas trébucher, pour éviter de réveiller les élancements de douleur.

#Apolog

Là était le sacrifice nécessaire. Pour convertir le peuple en #douceur, pour que la foi croisse en un sentiment #pénétrant Nehf devait endosser le rôle du Malin. Devenir ce démon indomptable qui fait régner la peur dans le cœur des hommes. C'est bien ce que Tristus leur a enseigné. C'est lui qui a tout planifié. Jusqu'au dernier combat qu'ils durent répéter hier tard dans la nuit, alors que Tristus entretenait le feu dans la caverne.

Ce combat où le coup de lance final devait être net. Précis. Fort de la confiance que lui portait son amant, Georges a réussi à transpercer l'épaule sans toucher de point vital. Spectaculaire et sans bavure. Une mise à mort digne des combats du cirque, mais... dont la bête peut se relever. Car c'est maintenant qu'advient pour Nehf le plus dur de l'épreuve. L'acte qui confortera la foi au Dieu Unique dans le cœur des habitants de Silène et fera d'eux les prochains prêcheurs de la parole de Christos.

Nehf avance doucement, en traînant les pieds, malgré les à-coups que donne le cavalier sur la chaîne qui lui sert de longe. Les mains ligotées par une lanière de cuir, son collier d'esclave au cou, le torse nu à l'exception des linges qui pansent son épaule, Nehf souffle entre ses dents :

- Tente de ne pas trop y prendre de plaisir.
- Pourquoi ? lui répond le blanc cavalier. Tu n'es pas le dernier pour ce qui est d'apprécier certaines humiliations, non ?
- Ce soir, entre nos draps, tu me paieras ces mots.
- Ceux-là et tous les autres, mon doux. Courage, la foule est là.

Ils arrivent sur l'agora. Toute la ville semble s'y être rassemblée. Aujourd'hui personne ne travaille, personne ne manque à l'appel. Les champs, les tablettes de cire, les pierres, les chèvres, les étals et les bains attendront. La place semble couverte d'une épaisse couche de gens. Une dune humaine dense... et silencieuse. C'est cela le plus effrayant. Tous ces regards qui convergent vers eux, chargés des mots qui ne sortent pas. Tous ces pas qui reculent pour leur faire place sans exprimer ce qu'ils ont à dire.

Georges traîne la bête sans ménagement. Tire sur son collier. Lui fait plus d'une fois poser genou à terre. Jusqu'au centre de la

Chapitre 2

place, où un cercle quasiment parfait dans la masse de citadins attend qu'ils prennent place. Arrivé au cœur des attentions, Georges frappe le sol de sa lance. Nehf s'agenouille sur le coup. Le cavalier prend le temps de toiser la foule autour de lui, puis énonce d'une voix grave :

— Peuple de Silène, hommes du Baryté, vois ton Dragon ! Vois comme la bête fut terrassée par les vertus que ma foi m'a accordées ! Qu'ont fait vos dieux lorsque les hommes de ce démon vous dépossédaient de vos brebis ? Où étaient Mars, Diane, Fanus et même Jupiter lorsque vos filles ont dû remplacer vos moutons dans les griffes de ces serpents des enfers ? Peuple de Silène, hommes du Baryté, vois le pouvoir que m'a accordé le Dieu Unique. Constate de tes yeux comme la bête fut domptée, et le démon renvoyé croupir dans ses enfers. Vois, peuple de Silène, et prosterne-toi devant la clémence que le Dieu Unique t'a accordé par ma main.

Autour d'eux, les premiers rangs s'agenouillent, reconnaissants envers le Dieu père de Christos et son blanc cavalier. Le cercle de genuflexions s'agrandit au fur et à mesure que des passe-voix répètent les paroles de Georges. Comme une vague, un champ de blés couchés par le vent, les silhouettes s'abaissent de manière fluide. Jusqu'à en révéler deux sciemment restées debout. Le Roi et Alcyone, sa fille. Celle qui a créé dans les esprits sa place de princesse pour mieux les occuper. D'une voix puissante, cette dernière rétorque :

— J'ai vu l'immonde bête courir vers moi. Ses yeux injectés de sang, la bave écumant ses lèvres. J'ai vu le démon qui possédait ce brigand, et attisait sa soif de destruction. Comment peux-tu m'assurer, préfet, que cet homme n'a plus le goût du sang ? Pourquoi lui laisser la vie sauve quand tous ses comparses ont péri sous les coups d'épée de tes soldats ?

La stupeur frappe les visages de Georges et de Nehf, qui restent interdits. Alcyone, NoéNaute de la maison Noire, était leur alliée dans ce stratagème. La voilà qui tente de retourner la foule contre eux. Rien de ceci n'avait été prévu par Tristus. Même si les maisons passent leur temps à guerroyer, une trêve avait clairement

#Apolog

été établie entre la maison Verte et celle d'Alcyone. Une trêve en l'honneur du Dieu Unique, pour mieux aider à répandre la foi en Lui. . . Et voilà que la traîtresse viole les conditions de ce traité de la manière la plus fourbe qui soit.

Il faut reprendre les devants. Ne pas laisser les paroles pernicieuses de la princesse empoisonner les pensées de son peuple, et les plonger dans une #abîme dont on ne sort qu'en se couvrant les mains de sang. Sans mot faiblir, avec toute la force de conviction dont il est capable, Georges lui répond.

— Parce que tout homme a droit au repentir. C'est Dieu qui a guidé ma lance, empêchant *Ascalon* de mortellement blesser mon ennemi. C'est Lui qui, dans sa sagesse, l'a délivré du Malin quand je finis par le terrasser. Christos nous enseigne la compassion, car tout être –s'il souhaite être assez pur– peut-être digne de son Amour. Qui sommes-nous pour juger en lieu et place du Seigneur ?

— Quelle est cette compassion qui condamne à vivre la conscience lourde de tant de méfaits ? rétorque Alcyone la fourbe. Si ton Seigneur souhaite que je m'agenouille devant lui, son héros doit faire preuve du plus grand des courages et montrer que sa foi terrasse le Dragon jusque dans sa chair putride. Regarde l'homme que tu traînes à tes pieds, il n'est plus que l'ombre du démon l'ayant possédé. Mais à nos yeux, il reste le visage de toutes nos souffrances, la figure de mois et de mois de privations et de larmes. Achève cette ombre, cavalier, élève-toi sur son cadavre et je m'agenouillerai devant ton Dieu.

On peut voir une rumeur se propager. Un sentiment se répandre telle une onde sur la surface d'un lac. Ceux qui se relèvent. Celles qui crachent par terre. Les poings de la foule qui se serrent aux jointures. Les regards qui cherchent un bâton ou une fourche à brandir. Les colonnes qui se raidissent, les mentons décidés qui semblent déclarer : tue-le maintenant. Tue-le ou bien nous nous en chargerons. . . Une seule âme manque à la foule : où se trouve Tristus quand on a le plus besoin de lui ?

Georges plonge son regard dans celui de son amour. L'homme avec qui il a découvert l'amour inconditionnel, une tendresse et

Chapitre 2

une #douceur que nulle séparation ne saurait faire fléchir. Son compagnon de prière. L'homme avec qui il a découvert le Dieu Unique, cette foi inébranlable donnant du sens à leurs pouvoirs, à leur mission. Son frère de Noétie. L'homme avec qui il a découvert le monde des pensées, selon les enseignements de Tristus et de la maison Verte.

Tous deux savent ce qu'il en est. Aucune larme ne doit couler. Seul le sang. Aucun moyen de faire fléchir la foule. Alcyone est une NoéNaute aguerrie, qui a su verrouiller les pensées des badauds. Impossible d'intervenir dans les esprits des citadins, tous sont protégés par un verrou de fumerolles noires, loquet de peur et d'angoisse qui les rend imperméables à tout aiguillage mental. La traîtresse a dû passer des mois à imaginer comment détruire ses rivaux de la maison Verte. Des lunes entières à fomenter ce détournement du stratagème de Tristus.

Le peuple de Silène s'impatiente. Sa décision semble prise, unanime : il veut voir couler le sang du Dragon. Réalisant cela, Nehf se détend. Il y a quelque chose de rassurant dans l'inéluctable. Le serpent était prêt à se faire dragon, à planter la peur dans le cœur des hommes, et à souffrir les supplices du repentir pour démontrer la puissance de son Dieu. Sacrifier sa vie même n'est qu'un léger pas de plus. Une fin qui lui convient. Avec un sourire serein, il insuffle une pensée dans l'esprit de son bien-aimé. Une idée conçue d'un amour #pénétrant.

(Va, mon Doux. Dans Son amour nous nous retrouverons. Fais ton office sans crainte. Je veux mourir de tes mains, et dans Sa gloire.)

Le visage de Georges n'est plus qu'un masque. Aucun *deus ex machina* n'interrompra cette tragédie. En lui, un torrent de colère, #véhémence et de lamentations se déchaîne. Le temps viendra, plus tard, de se noyer dans cette rivière de tourments. À présent, c'est un flot qu'il endigue par un faciès de marbre. Une posture de granit. Du haut de son cheval, dans un état de sérénité presque surnaturelle, le cavalier à la croix de gueules sur lit d'argent lève sa lance, la fièrement nommée *Ascalon*.

Et l'abat d'un geste précis.

</fil-de-pensées>

<interruption origine="Enguerrand">

— Je ne vous mentais pas, Madame Marquet. Cela m'épuise. Vous, vous ne faites que m'entendre le raconter. Mais suivre un fil de pensées, comme ça... C'est pas comme regarder un film. Je... Je sens encore l'odeur du sang de mon am— de son amant. De l'amant de Georges, je veux dire. Putain vous avez pas idée, en fait. Je chope des souvenirs en plus. Des qui ne sont pas à moi. Des souvenirs d'un autre, avec ses boules aux ventres, ses puanteurs et sa bile. Mais le couillon qui les vit, ces souvenirs, celui qui se les remémore en pleine gueule, c'est bien moi.

— ...

— Madame M. ? Vous dites rien ? Non, vous allez pas me faire ce coup-là. Je viens pas de me traverser tout ce putain de conte pour récolter votre silence. Votre silence et la conclusion foireuse de ces souvenirs. C'était ça, votre but ? Que j'en retire une leçon ? Que je me dise : « la morale de cette histoire, c'est que j'y apparais comme une garce qui manipule son monde pour qu'au final un homme tue celui qu'il aime le plus au monde. » Hein ? Je devrais culpabiliser de ce que moi-princesse aurait fait dans une autre vie juste pour pas que l'Histoire se répète ? C'est pour ça que vous me faites vivre tout ça, Madame Marquet ? Hein ? Mais elle s'est déjà répétée, l'histoire, non ? L'accident de voiture qui a tué Ghislain, c'est bien moi qui l'ai provoqué ! Sauf que cette fois il a trompé la mort, alors qu'est-ce que vous voulez m'enseigner, encore ? Hein ? Mais répondez, bon sang !

— Hmmm ? Oh, non. Désolée mon pitchoun, mais cette-fois ci tu ne tourne pas autour de toi. Peut-être même que ce savoir t'allège d'un poids. Bé oui : si c'est l'Histoire qui se répète, si à chaque incarnation tu provoques la mort de Ghislain... cet accident de voiture, c'était presque pas de ton fait. Tu l'as tué par réflexe, comme un coup du karma, naine !

— Comment osez-vous m'enlever—

Chapitre 2

— T'enlever quoi, espèce d'âne bête ? Tu passes tellement d'énergie à ne pas culpabiliser de ton geste que tu t'accroches à lui comme une bernique à son rocher ! Tu t'en rends maladivement responsable, naine !

— Parce qu'Alcyone, elle était pas responsable de sa trahison ?

— C'est justement ce qui me faisait réfléchir. Il nous manque un morceau, mon pitchoun. Un moment de leurs vies. Tu sais pourquoi Georges a été canonisé ?

— Ben tuer un dragon, c'est pas suffisant ?

— Il a été martyr, banaste ! Il a été roué de coups, écrasé, passé sur une moulinette déchiqueteuse, plongé dans la chaux vive et pour finir décapité. . . Tout ça pour promouvoir le christianisme. Même que six ans plus tard, l'empereur qui l'a fait torturer demande sur son lit de mort à ce que les chrétiens prient pour lui ; et trois ans après l'empereur remplaçant en fait la nouvelle religion à la mode. . . Sacrement ben goupillé, comme plan, tu ne trouves pas ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Madame Marquet. . . ?

— Qu'il y a un stratège derrière ce martyr. Comme il y en a un qui a manigancé la trahison de ta garce d'ancêtre, ta préincarnation, là. . .

— Alcyone. Et pour votre gouverne, je crois toujours pas en ces conneries de réincarnation.

— Mais voui, mais voui. . . Dis-moi mon grand, dans les souvenirs de cette lance, tu n'aurais pas quelque chose sur ce fameux Tristus, par hasard ?

</interruption>

<fil-de-pensées trame="Georges et le Dragon" ordre="03"

origine="pointe d'Ascalon">

Alcyone s'est glissée dans la caverne. Georges et Nehf, les Noé-Nautes de la maison Verte, s'entraînent inlassablement sur la plage du lac, afin que le combat soit parfait. Leurs coups de bâtons résonnent dans la nuit calme. Distraitement, la jeune femme touche

#Apolog

les armes du doigt. Demain, c'est elles qu'ils utiliseront, et non de vulgaires bouts de bois. À l'abri du rideau d'eau qui cache la grotte aux yeux du monde, la Princesse se saisit d'*Ascalon* et entame quelques passes d'armes. Une main sort des ombres et la désarme par surprise.

Tristus s'empare de la lance et en menace l'intruse. Le front haut, le nez aquilin, Tristus est de ces hommes que l'intelligence rend beaux. Ceux à qui les tempes grisonnantes et les premières pattes d'oie confèrent un charme indéniable. Il a ce regard par en dessous propre aux modestes et à ceux qui ne veulent pas être remarqués. Le visage doux, presque avec malice, il promène la pointe d'*Ascalon* sur le corps d'Alcyone. Sa gorge, sa poitrine, son ventre.

D'un air de défi, en deux entrechats, elle pirouette le long du manche et finit dans les bras de Tristus. Ce dernier l'accueille avec un baiser langoureux.

— Tu ne devrais pas être ici, belle.

— Et toi, tu devrais déjà être en moi : la vie est mal faite.

— Es-tu prête pour demain ? Les esprits des citadins sont-ils verrouillés ?

— Me connais-tu donc ? Tout est prêt, il n'y a nul lieu qu'ils s'en sortent... dit-elle en le délestant de son ceinturon.

— C'est important. Je dois libérer Georges de l'influence de l'autre. C'est le seul moyen qu'il suive les pas du destin que je lui prépare.

— Je sais, je sais... Murmure-moi tes manigances par à-coups.

Dans la caverne, le maître et la princesse scellent leur sang-chaud.

Au loin, les amants répètent une danse qui sera leur dernière.

</fil-de-pensées>

</récit>

<vécu époque="2014" lieu="ma chambre au manoir des Jaunes" moment="départ d'Enguerrand">

Chapitre 2

Sans mot dire, Enguerrand se lève et pose la pointe d'*Ascalon* sur la table de mon bureau. Quoi que je fasse, il n'y aura rien d'autre à tirer du pitchoun. Il est abattu, triste comme les pierres. Voir des hommes se sacrifier, être sacrifiés, ça met pas vraiment en joie. Même moi je ne peux pas dire que je bois du petit lait.

Pourtant voici une nouvelle flèche dans le carquois de mes arguments : se chercher un maître, c'est le meilleur moyen d'en devenir l'esclave... Une discussion que l'on a déjà eue, lui et moi, souvent de manière violente. Je crains que, sur ce coup, il soit le seul à m'avoir vraiment comprise. Sa dernière remarque, en partant, me perce à jour plus sûrement qu'un cheval de Troie :

<dialogue locution ="Enguerrand">

— Vous ne m'avez même pas demandé des nouvelles de la petite, Madame Marquet... Non : c'est trop tard. Orchide va bien. J'ai de nouvelles photos, ce n'est plus un bébé moche et fripé, mais un joli nourrisson de presque deux ans. Sauf que... maintenant, vous vous en foutez, hein ? Cassandre et Vérand'a rentrent cet après midi, elles veulent être là pour vous— enfin, vous savez : pour demain. Vous avez changé, Madame Marquet. Quoi qu'en disent les autres. Je sais bien que ce n'est pas de votre faute, mais vous êtes plus la même... Et moi, ça me fait peur.

</dialogue>

Le pire, c'est que je suis d'accord avec lui.

</vécu>

Addenda au chapitre 2 – Étiqueter ses personnages (pour ne pas les perdre)

(Pouhiou)

Tous les 88 ans, un nouveau cycle débute. Tous les 88 ans, huit NoéNautes apparaissent sur terre, découvrent leurs pouvoirs et se font happer dans les intrigues des maisons et des Descendants. Nous voilà donc dans une enquête à rebrousse-temps, pour comprendre qui sont les NoéNautes, et quel est le rôle de chacun-e dans cette Histoire qui se répète.

Leurs prénoms changent à chaque réincarnation. Les genres varient d'un cycle sur l'autre. Il me fallait un moyen de les identifier, de les marquer, pour que l'on comprenne de qui l'on parle d'un chapitre sur l'autre. Il me fallait coller à ces personnages protéiformes une étiquette les identifiant au travers des âges, dans le flux des informations. C'est, à l'origine, le but de tout *hashtag* qui se respecte. Voilà pourquoi ils sont peu nombreux dans ce roman : ils ne sont là que pour identifier chaque NoéNaute, chaque archétype de mes personnages. Petit tour d'horizon de ces « trigrammes » qui sont devenus des personnages (et, pour moi, des ami-e-s imaginaires).

Maison Noire Symbolique : l'eau, le nord, l'angoisse.

Lignée : Maîtresse Bénédicte > Enguerrand (maison partiellement détruite).

— *Enguerrand*

— hashtags : #angoisse, #abîme.

— armes favorites : manipulation, stratégies, feux d'artifices de pensées.

— trigramme : l'eau représente la profondeur insondable, l'angoisse métaphysique, le non-être.

Chapitre 2

Maison Verte Symbolique : le bois, l'est, la colère.

Lignée : inconnue.

— *Ghislain*

— hashtags : #douceur, #pénétrant.

— armes favorites : hypnose (un mot déclenche un comportement).

— trigramme : le vent représente la subtilité, la patiente diffusion en continu qui combat la rigidité.

— *Indra*

— hashtags : #éveilleur, #véhémence.

— armes favorites : à découvrir.

— trigramme : le tonnerre représente ce mouvement pur qui ébranle, cette énergie de vie qui fait aller de l'avant, qui éveille les consciences.

Maison Rouge Symbolique : le feu, le sud, la joie.

Lignée : inconnue.

— *Cassandre*

— hashtags : #conscience, #observation.

— armes favorites : canaux de communication.

— trigramme : le feu représente la conscience, la clarté dans laquelle tous les êtres se voient.

Maison Jaune Symbolique : le métal, l'ouest, la réflexion.

Lignée : Jupitéria > Vérand'a.

— *Nicolas (Fulbert)*

— hashtags : #dualité, #embrasser.

— armes favorites : posséder quelqu'un-e en y projetant une de ses personnalités.

— trigramme : la terre représente ce qui embrasse et contient, ce qui s'ouvre et se ferme, tel un moule.

— *Orion*

— hashtags : #inertie, #solidité.

— armes favorites : stratégie, désamorcer les gens par/dans leurs certitudes.

#Apolog

- trigramme : la montagne représente ce qui arrête, retient. L'immobilisme et la méditation comme forces de cohésion.

Maison Blanche Symbolique : la terre, le centre, la tristesse

Lignée : Mathias, avec abandon de ses prérogatives de Descendant.

— *Aglaré*

- hashtags : #puissance, #créateur
- armes favorites : protection par l'ennui et le désinté-
rêt, perles infusant des idées, tricot.
- trigramme : le ciel représente la puissance créatrice,
l'origine.

— *NoéNaute inconnu-e*

- hashtags : ?
- armes favorites : protection par l'ennui et le désinté-
rêt, perles infusant des idées, tricot.
- trigramme : le ciel représente la puissance créatrice,
l'origine.

Le ou la huitième NoéNaute existe, nous l'avons rencontré-e.

Chapitre 3

La percée

Dans le Yi-King, la percée (43^e hexagramme) est représentée par le lac dans le ciel. Chargé d'eau, le nuage crève et déverse la tension qui s'était accumulée. La rivière passe au travers de la digue afin que le cours naturel soit repris. Plus qu'un abcès que l'on crève, c'est là l'image d'une résolution. Quelque chose qui se délie. Les mauvaises influences, celles qui faisaient frein, perdent de leur pouvoir.

<incipit chapitre="3">

Aujourd'hui mon côté commère est mort. Ou peut-être est-ce pire. Plus ma curiosité est assouvie, moins elle est satisfaite. J'avais un frisson à rassasier mes soifs de découvertes. Un léger vertige à m'intéresser aux crispations de chacun, à connaître les petites contrariétés de chacune. Tout comme leurs amours, leurs coups de sang, de foudre et de rein...

Sauf que je ne frissonne plus. Les petites romances, les passions charnelles et autres épopées émotionnelles ne sont plus ni légères, ni graves dans mon cabestou. Je les écoute, attentive. Presque détachée. Bonne mère, j'espère que ce n'est pas cela qu'ils vivent, les

#Apolog

pitchouns, à force de voir les pensées et les histoires qui tournent dans nos têtes ! Je suis dans ce sentiment serein de celle qui regarde l'orage allongée au milieu du champ. J'ai la science pour moi, je sais qu'il ne faut pas aller s'abriter sous l'arbre.

Or là on dirait que l'éclair frappe toujours au même endroit : pas trop loin de ma figue. Et, couillonne de moi, je le regarde de manière curieuse, fataliste ! Plus j'apprends à démêler les fils de l'Histoire et plus je me retrouve face au même mur, à la même question : qu'est-ce que je vais faire de moi... ?

Une question qui appelle son corollaire : suis-je encore capable de changer le cours de ma vie ?

</incipit>

<vécu époque="2014" lieu="lit d'Orion, depuis son smartphone"
moment="Juste après déjeuner">

J'ai boudé le repas. De toutes façons je l'ai bien compris : c'est pas ma journée. Cela m'apprendra à semer des requêtes autour de moi. À demander à tous les pitchouns de m'aider dans telle ou telle recherche... À force de poser des questions, on chope un truc vraiment escagassant : des réponses.

Quand je boude dans ma chambre, il est une chose que j'aime bien faire : espinchouer. Quand tu as des airs de retraitée option *geekette*, on oublie souvent que tu es une pure hackeuse. Seul Enguerrand a mis assez de pare-feu et de système d'alarmes pour être averti si jamais je tente d'entrer dans ses machines. Du coup, je peux facilement aller fureter chez tous les autres...

Orion est devant son smartphone. Un smartphone, c'est un ordinateur de poche déguisé en téléphone. Mais on va pas l'appeler comme ça, des fois que tu voudrais faire tout ce que tu veux avec... Non : on va te dire que c'est un téléphone intelligent, histoire de bien te faire comprendre que c'est toi le stupide utilisateur. Roh, naine, voilà que je me mets à faire mon Enguerrand, moi ! Passons.

<description portrait=Orion>

À travers la petite caméra frontale, le visage d'Orion est légèrement fatigué. Quelques cernes, les traits tombants : je l'ai connu

Chapitre 3

plus en beauté. Même triste, le visage grave, il garde des traits enfantins. Je ne sais si ça vient de ses origines asiatiques ou du fait qu'il prenne soin de lui, mais ça contraste avec cette aura de survivant, cette impression de #solidité qu'il dégage. Ses cheveux, longs, noirs et beaux à faire se damner le perruquier de Lady Gaga, encadrent son visage en un joli carré plongeant.

C'est drôle, quand il parle ou qu'il écrit, il fait toujours de petites mimiques. Des *smileys* faciaux, en quelque sorte. Une fois son nez se retrousse et il tire la langue, une autre ses grands yeux ronds rivalisent avec ceux du Chat Potté, quand ce ne sont pas ses sourcils qui se rassemblent sur sa bouche en *duckface* qui prononce un « awww » de minet ému.

</description>

Je regarde les applications dans le cache de son *android* : Orion est connecté sur Line. Line : l'application qui semble avoir été inventée pour lui. Line, c'est une conversation SMS qui aurait fait une partie carrée avec Skype, Tumblr et surtout avec MSN messenger, période « je te remplace les mots par des images trop jolies qui piquent les yeux. » Dans Line, au lieu d'écrire de vulgaires *smileys* comme à la préhistoire de mes internets, on envoie des *stickers*. Des images pré-chargées. Panda-avec-des-yeux-en-forme-de-cœur. Ourson-tout-triste. Chaton-geek-à-lunettes.

Quand Orion est sur Line, c'est qu'il discute avec Dorian. Dorian termine sa formation de kinésithérapie à Londres, et vit donc séparé de son mignon. Orion m'a expliqué que parfois, ils passent Line en mode appel, pour faire du sexe par visio-conférence. Même que le NoéNaute va, pendant qu'ils font leurs petites affaires, visiter les fantasmes de son amant. . . Depuis que le colonel, feu mon époux, est parti, j'ai appris à ne plus préjuger des façons de s'aimer. J'en ai même découvert une ou deux, naine !

J'hésite un peu avant de hacker leur conversation. S'ils sont en train de se tirer sur le berlingot, ça m'intéresse moyennement. Je regarde les taux de transferts de données de l'application : ce n'est ni de l'audio, ni de la vidéo. Dorian et Orion chattent. Il doit être en train de se faire remonter le moral, le pitchounet au visage fatigué.

#Apolog

Ça tombe bien, moi aussi j'ai envie d'un peu de sucre et de miel. Allez, chiche que je les espinchoune sans qu'ils s'en aperçoivent.

```
<Line mode="texte" stickers="on" participants="Orion, Dorian,  
/cache/Madame_M">
```

```
<Orion="13 :37">
```

Tu sais très bien que tu peux faire ce que tu veux. Ça m'enlève rien. Au contraire, j'aurai plus de souvenirs à visiter en toi. . .

```
</Orion>
```

```
<Dorian="13 :37">
```

Pffff.

Non à l'espionnage émotionnel !

Sérieux, je sais, mais je veux rien prendre pour acquis. Surtout pas toi.

Et puis en ce moment, de nous deux, je suis un peu le seul à aller voir ailleurs. . . Humm ?

```
</Dorian>
```

```
<Orion="13 :39">
```

C'est l'avantage quand on est polyamoureux : on peut aller aimer d'autres, mais on est pas obligé. Là, je me vautre dans l'#inertie.

```
<sticker="panda-manga-victorieux-sunglasses" />
```

...

OK, j'avoue tout, tu me manques.

```
</Orion>
```

```
<Dorian="13 :40">
```

Toi aussi, mon tigroutet.

Mais d'habitude ça ne t'empêche pas d'aller chasser sur Hornet.

Je dis pas que t'es obligé d'être tout le temps en rut, hein. . .

Juste la dernière fois que tu étais en berne, c'était après l'incident du pr0n, au manoir. . .

```
</Dorian>
```

Chapitre 3

<Orion="13 :42">

... t'inquiète, mon esprit n'a pas été pompé par un autre Noé-Naute, tout va bien.

</Orion>

<Orion="13 :47">

<sticker="chat-pin-up-montrant-sa-croupe" />

JE SUIS TON CHATOOOOOOONN!!!!!!!!!!

</Orion>

<Dorian="13 :47">

Cut the crap, mon amour... Pas besoin d'être NoéNaute, de lire dans les esprits pour savoir que tu vas pas bien... Je veux pas que tu me protèges : c'est mon boulot de m'inquiéter pour toi.

Alors t'es pas obligé d'en parler mais... je te vois.

<sticker="Avatar-bubble-head-qui-tend-une-fleur" />

</Dorian>

<Orion="13 :48">

T'arrives quand... ?

</Orion>

<Dorian="13 :48">

Je décolle d'*Heathrow* à 20h02. Je serai là ce soir.

Tard.

</Dorian>

<Orion="13 :48">

<sticker="Funny-bunny-pleure-de-joie" />

<sticker="Funny-bunny-caline-ourson" />

<sticker="geek-à-lunettes-in-love" />

</Orion>

<Dorian="13 :50">

...-_-'...

#Apolog

Arrête : j'ai les yeux qui saignent.

Au fait avant que j'y retourne : t'as fait ce qu'elle t'avait demandé ?

</Dorian>

<Orion="13 :51">

Oui.

C'est super bizarre, comme histoire... Je veux dire, c'est le Japon, c'est fun, et ça me parle, tu vois... Mais c'est super *strange* d'y retrouver des trucs familiers. Ça m'a carrément perturbé le sommeil.

Et puis...

Ben j'ai un peu peur de lui parler, maintenant. En même temps c'est un peu maintenant ou-

</Orion>

<Madame_M="13 :51"

Tiens donc ! Comme ça je te fais peur, mon Pitchou-minet ?

<sticker="concierge-à-foulard-qui-tapote-son-nez" />

<sticker="mamie-manga-regard-supicieux" />

</Madame_M>

<Orion="13 :52">

Aaaaah !

Non de bordel de foutre de Salamèche M^{me} Marquet refaites jamais ça, putain !

</Orion>

<Dorian="13 :52">

Pas classe, madame M. On réglerà ça ce soir, quand je vous aurai...

Quand on se verra.

Bye m'tigrou. Te laisse pas impressionner par la miss.

Je te <3.

Chapitre 3

</Dorian>

<Orion="13 :53">

@Dorian :

<sticker="Pichu-éclair-coeur" />

@Mme M :

<sticker="Pikachu-colère-attaque-thunder" />

</Orion>

</Line>

Je le sais amoureux du Japon. Que ce soient les chanteuses rose bonbon ou l'étude du *bushidô*, il dévore tout. Alors je l'ai lancé sur une investigation. Dans le grand livre des comptes de la maison Jaune, j'ai vu des dons qui me semblaient suspects. Des dons afin que soit entretenu le *kofun* d'*Ishibutai*, un monument mortuaire japonais qui date du VII^e siècle. C'est drôle, hé, comme une banale ligne de comptabilité peut cacher des secrets longtemps enfouis.

J'ai offert le *Nihon Shoki* à Orion. Un des deux livres qui retracent les épopées des différents empereurs japonais et démontrent leur divine ascendance. Ce texte existe en de biens belles éditions. Il y a même un wiki en ligne sur le sujet. Avant de connaître les NoéNautés, j'avais tendance à croire que ceux qui ont rédigé les premiers ouvrages de mythologies devaient avoir dégustés de belles drogues. Des plantes rigolotes qui les ont grandement inspirés.

Maintenant, dès que je traque un soupçon de merveilleux dans les livres d'Histoire, je me dis qu'il doit y avoir un "chevauteur de pensées" dans les parages... Donc les maisons de la Noétie, avec les lignées de Descendants et leurs manigances, qui suivent en embuscade. Une fois de plus, il semble que j'aie raison. Seule différence : je ne trouve plus ce petit soupir de satisfaction, qui avant-hier encore était un de mes plaisirs coupables. Roh je vais me le faire en fond d'écran :

#Apolog

<image mème="keep calm and carry on">

Keep Calm

and say

« Tout se Perd,

Bonnes Gens »

</image>

Orion ne vient pas jusque dans ma chambre. Il ne m'appelle pas non plus. Il doit être plus perturbé que je ne l'imaginais, le pauvre pitchounet. En lieu et place de ça, je reçois un *email*. Un *email* vide, contenant seulement une pièce jointe. Un pauvre document qui me narre ses recherches. Je crains que ce ne soit pas franchement satisfaisant. Qu'une fois encore, ceci ne soit pas la vraie Histoire.

</vécu>

<récit époque="VIIe siècle ap. J-C" lieu="Asuka, Japon" NoéVisite="Orion">

<document titre="recherches 22e rouleau Nihon Shoki" auteur="O_o">

Vous aviez raison, Mme Marquet, ça sent bien le NoéNaute.

Que je vous explique.

Dans le *kofun* (le grand caveau) d'*Ishibutai*, il est enterré un mec appelé Soga no Umako. Je sais que vous vous emmêlez l'accent dès qu'il s'agit de commander des sushis, alors je vais traduire son nom pour vous : Petit Poney du clan Soga.

Outre le fait qu'il porte un nom de dessin animé pour jeunes pansexuel-le-s branchouilles (il faudra vraiment que je vous montre un ou deux épisodes, vous pouvez pas être *geekette* et passer à côté de ça !) c'est mine de rien un des instigateurs qui ont introduit le bouddhisme au Japon. Et toute la culture chinoise. Donc l'écriture, la métallurgie, les charpentes... Non parce que c'est pas pour dire, mais par rapport à la Corée, c'étaient un peu des ploucs, à l'époque, le Japon. Disons qu'ils étaient grave à la ramasse.

Chapitre 3

Son acolyte, le *sidekick* de Petit Poney, c'est le prince Shôtoku. Pardon en plus ça c'est son nom de légende. Son vrai nom, c'est « Prince de la Porte des Écuries ». Si on se penche deux minutes sur le garçon on se dit que des NoéNautes ont certainement influencé ses biographes.

Sa mère, la femme de l'empereur Yumei, aurait accouché de lui alors qu'elle visitait les écuries du palais. À peine sorti de son ventre, le mouflet savait déjà parler genre grand sage. Ado, il pouvait suivre dix conversations sans faire une erreur de jugement et deviner l'avenir. En gros, ce doit être le premier super-héros du Japon. Le proto-professeur-Xavier.

Mais un super héros bouddhiste. Et ça, ça en jette. C'est lui qui aurait tanné son papa empereur jusqu'à ce qu'il accepte cette religion – pourtant d'origine étrangère et donc suspecte– comme celle du Japon. En fait, quand papa est tombé malade, Porte d'Écurie il s'est mis à prier. Mais à prier Bouddha, et pas les dieux du Japon qu'on voit dans Princesse Mononoké.

Quand papa impéreur a guéri, il a vu que les prières de fiston avaient marché. Du coup en bon chef il a dit « hop ! distribution de Bouddhisme pour tout le monde, ça me fait plaisir, c'est le clan Soga qui régale. » Mais, même si Petit Poney (le ministre de papa-empereur et le mentor de Porte d'Écurie) il a ajouté « et celui qu'est pas content je lui colle un sabre en cadeau bonus » ; il faut bien avouer que les aristos ils ont pas super bien pris la blague.

Du coup c'est un peu la guerre entre les Shintoïstes (ceux qui aiment les dieux bizarres du Voyage de Chihiro) et les pro-Bouddha. À 13 ans, Porte d'Écurie décanille un gros rebelle shintoïste qui brûlait les temples bouddhistes et jetait des statues dans les rivières (ouais : les statues en bois recouvertes d'or, ça flotte. J'imagine trop le paysan avec son moulin près de la rivière qui voit passer un gros monsieur assis, tout brillant, qui flotte vers l'estuaire avec un sourire ravi !)

Donc c'est Portailon, à 13 ans, déjà gaulé comme un Dieu du Stade...

#Apolog

C'est le gamin qui a tiré une flèche sur le rebelle terroriste d'en face...

Genre, le mec il a à peine trois poils au zizi et il est déjà héros de guerre...

Ok...

Bref...

Les premiers essais pour importer le bouddhisme...

Ben le clan Soga y est parvenu, mais après une grande résistance...

```
</document>
```

```
<réflexion>
```

Hé bé il est loquace le pitchounet. Quand il écrit c'est pas pour rien, naine ! Sauf que le dernier passage, là, avec tous les points de suspension... Il a quelque chose d'étrange. De moins assuré. Comme si une autre vérité voulait sortir, mais qu'elle n'osait pas. Roh et puis zut ! Il faudra bien qu'il affronte sa peur, le petit Orion : je le *hacke* ! Baste, si je finis par lui ouvrir de force un *visio-call* sur Line, il l'aura bien cherché, le minot.

```
</réflexion>
```

```
<Line mode="appel video" texte="on" stickers="off"
participants="Orion, Madame_M">
```

```
<sonnerie />
```

```
<sonnerie />
```

```
<sonnerie />
```

```
<Madame_M="13 :59">
```

Orion, mon pitchoun... Décroche, s'il te plaît. Répond, sinon je continue à faire sonner.

```
</Madame_M>
```

```
<sonnerie />
```

```
<sonnerie />
```

```
<sonnerie />
```

Chapitre 3

<sonnerie />

<Madame_M="14 :00">

Écoute mon grand, je vais pas m'excuser ni pour ce que je viens de faire, ni pour ce qui m'arrive. Aujourd'hui je gère un peu comme ça vient, tu comprends. Par contre j'ai des questions à te poser sur tes recherches, alors si tu pouvais juste décrocher qu'on avance sur ça...

</Madame_M>

<visio-call>

— Quoi ! ?

— Ouuh t'as le visage qui pèse une livre de granit ! Naine ! Ça te fait pas trop mal, de contracter la mâchoire comme ça ?

— <soupir /> Écoutez, Madame M, c'est pas contre vous...

— Tutut : je sais, mon pitchoun, je sais. T'es pas à l'aise quand les temps changent. L'inertie te rassure. Et au final, ta contrariété, c'est juste une façon de dire que tu m'aimes bien. Voilà, naine ! T'as même pas besoin de me le dire, je le fais pour toi. Alors tu peux me faire une risette, qu'on oublie tout et que je te pose mes questions ?

— <tirage-de-langue /> Allez-y, envoyez.

— Sur ton document, y'a un passage bizarre... C'est quand le mouffet il tire une flèche sur le rebelle shintoïste.

— Oui...

— Tu as des hésitations, comme si tu cachais quelque chose.

— Non, mais c'est absurde, Madame Marquet...

— Ouuh ! En ce moment, je suis pas à une fadaise près.

— C'est juste que... Je sais que ce sont des manigances politiques habituelles ; mais j'ai fait un rêve bizarre sur cet épisode. Et au moment de mettre mes notes par écrit, y'a tout le rêve qui m'est remonté.

— Allez mon pitchoun : raconte-moi ce rêve...

</visio-call>

</Line>

<fil-de-pensées trame="Prince Shôtoku" origine="rêve d'Orion">

Le Petit Poney de Soga vient nous voir. En cuisine, certaines rient nerveusement qu'un tel dignitaire entre en ces lieux. Pourtant, même les palais ont besoin de cuisines. Même les ministres impériaux ont faim. Petit Poney a toujours faim de pouvoir, et il sait comment se rassasier. Il est Descendant, et les rares servantes ici présentes qui savent ce que cela signifie le craignent d'autant plus. Sans nous prêter attention, il va directement consulter ses protégées, les chevaucheuses de pensées de la maison du Thé Vert.

Pollen au Vent est une jeune fille au nez exquis. Chacun de ses gestes est empreint de #douceur, que ce soit lorsqu'elle puise l'eau ou éventre un poisson. Elle parle peu et baisse la tête, mais chacune de ses paroles s'insuffle en l'âme et l'imprègne, tel le crachin #pénétrant. Sa comparse, Voix de l'Orage, est de ces femmes capables de faire marcher toute une ferme à la voix, au torchon et –s'il le faut– de ses bras. Elle a l'ossature lourde et la #véhémence de celle qui impose sa place au monde. Elle ne peut néanmoins s'empêcher d'avoir la démarche gracieuse et le sourire empli de bonhomie.

Moi, je... Je ne suis pas Orion. C'est un de ces rêves où je ne suis pas moi. Je suis une femme. Une jeune femme à la musculature nerveuse, aux pieds ancrés dans le sol. Mon corps donne cette impression de #solidité que l'on attribue au bambou mature et sec. Oh ! Et j'ai de tous petits seins. Mais de jolies mains sèches et fines qui, visiblement, savent à merveille pétrir la pâte de haricots. Alors que toutes les autres domestiques ont subitement trouvé à faire ailleurs, je reste attelée à ma tâche, confortée par mon #inertie.

Je... je m'appelle Petite Pinède, et suis chevaucheuse de pensées de la maison du Soleil Jaune. Depuis le cellier qu'elle fait mine de ranger, Gland dans la Neige –chevaucheuse de la maison du Riz Blanc– me lance un regard interrogateur. Nous ne sommes pas sensées nous parler. Les Descendants de chaque maison nous ont cachées parmi les domestiques afin de nous avoir à disposition au

Chapitre 3

Palais. Nous nous côtoyons en secret, mais nous devons donner l'impression de rivalité. Voilà ce qu'ils veulent que nous soyons : des mégères se redoutant et se détestant.

Nous nous connaissons, et nous ne nous haïssons pas. Je croise régulièrement Carpe Effrayée, le balayeur qui en vérité est le chevaucheur de pensées de la maison de la Noire Laque. Parfois je lui fais passer une ou deux boules de riz farcies, cachées dans mon tablier. Parfois il m'apporte une étoffe mise au rebut par les nobles blasés. Mais ce genre de fraternisation est un secret qu'il nous faut garder. Les Descendants, le Petit Poney du clan Soga en tête, ne le souffriraient pas.

Ma surprise est grande quand le ministre Impérial lève les yeux vers Gland dans la Neige, puis vers moi, et nous fait signe de le rejoindre. La tête baissée, nous nous exécutons. Les Descendants nous ont appris à leur obéir, quelle que soit la maison qu'ils dirigent. Le sourire de Pollen au Vent se veut rassurant, et ses pensées victorieuses. De sa voix autoritaire n'appelant aucune réponse, Petit Poney nous expose :

— Aujourd'hui est un grand jour pour vous. Le prince Porte d'Écurie va vous laisser diffuser sa légende dans les esprits, tel l'arôme des feuilles de thé se diffusant dans l'eau frémissante. Il revient de la bataille contre Mononobe, et c'est par la flèche du Prince que ce fourbe destructeur de temples a péri.

Pollen au Vent réprime un sourire. Gland et moi jetons un œil à ses pensées : de la moquerie. Petit Poney n'a pas réussi à lui cacher ses souvenirs. C'est en vérité le ministre qui a dû tenir l'arc et la main tremblante du jeune prince. Il n'est encore qu'un enfant, et ce n'est que son premier meurtre.

Le sourire de la représentante de la maison du Thé Vert est empreint de fierté. La décision suivante, c'est elle qui l'a fait naître. Pollen et sa voix au timbre #pénétrant. Pollen et ses idées qui se déposent en #douceur, pour mieux imprégner l'esprit. Pollen qui, depuis le début, veille à ce que l'harmonie règne entre nous, malgré les rivalités qu'il nous faut simuler. Pollen au Vent est fière, un de ses buts vient d'être atteint. Sûr de son autonomie mentale, le ministre énonce.

#Apolog

— Afin de porter les louanges du fils de l'Empereur, chacun d'entre vous sera mis à contribution. Ensemble. Vous devrez alors cesser toute querelle. J'insiste sur ce point : il vous faudra collaborer, quel que soit le dégoût qu'il vous en coûte. J'en référerai aux Descendants de vos maisons. Nous allons vous enseigner à aiguiller le monde des idées. À l'aiguiller vers la légende du prince Porte d'Écurie.

C'est une victoire immense. Avoir le droit à l'unité. Pouvoir se regarder, se parler sans crainte. Pouvoir œuvrer ensemble sur le monde des pensées. C'était le rêve fou que nous contait Pollen au Vent, tard la nuit, dans le dortoir endormi des domestiques. Il faudra prendre garde et avancer à pas mesurés. Car notre unité est le plus sûr moyen d'avancer vers une libération commune.

Derrière le dos du ministre Impérial, la servante sourit avec grâce.

</fil-de-pensées>

<réflexion>

Je raccroche d'avec Orion, interloquée. Ghislain. Encore et toujours Ghislain, cette fois-ci sous les traits d'une jeune japonaise au nom de Rhume des Foins. Je suis perplexe : à force de dénoncer l'aberration qu'il est devenu, je commence à oublier pourquoi cela me rend toute chose. Et si c'est vraiment si grave. Mais surtout, sachant ce qu'il m'a fait et le rôle qu'il veut me faire jouer malgré moi... Je me demande quelle est sa place dans tout ceci. Ce ceci qui n'est pas la vraie Histoire.

Je peux passer des heures à me faire chauffer le microprocesseur sur ces galéjades. Ou bien je peux reprendre la lecture du document d'Orion. De toutes façons, à part aller de l'avant, je vois pas trop ce que je peux faire d'autre d'ici demain... Bien, comme le dirait mon petit chouchou le dixième : « Allons-y ! »

</réflexion>

<document titre="recherches 22e rouleau

Nihon Shoki" auteur="O_o">

Chapitre 3

La légende du prince Porte d'Écurie et de ses prouesses prend toutes sortes de formes. Sage, guerrier, devin, certains lui prêtent même, à cette époque, une force surnaturelle. On dit qu'il aurait soulevé une charrette comme un ballot de paille de riz pour secourir un pécore, à la *Clark Kent*...

En même temps, il a certainement fallu créer tout un folklore pour que les aristos de l'époque acceptent ce merdeux du clan Soga comme régent du pays. Ah oui : parce qu'à 19 ans, à l'âge où je me battais contre des talons hauts et un complexe phallique bien caché, ben Porte d'Écurie, lui, devient dirigeant du Japon. Le régent de l'impératrice Suiko, la sœur de son papa.

Ça s'est fait naturellement : son papa il meurt, un clan concurrent au clan Soga essaie de caser un autre empereur. Petit Poney tue l'autre empereur, parce que sinon ça sert à quoi que les Soga ils se décarcassent. Sauf qu'il leur faut quelqu'un à coller sur le trône de Chrysanthème. Et que Porte, comme il a 19 ans, même avec une légende comme la sienne, il peut carrément pas.

Donc tout le monde demande à Tatie Suiko d'être la première impératrice du Japon. Mais genre juste histoire d'avoir une tronche qui inspire stupeur et tremblements, hein... derrière, c'est neveu Porte d'Écurie qui lui dira quoi signer, et quand péter. Style il sera « régent » un terme gentil pour dire « c'est pas parce qu'on colle une femme sur le trône qu'on va la laisser diriger non plus, c'te blague ! »

La Tatie, elle se fait prier un peu...

Elle a déjà été femme puis sœur d'empereurs, et elle se dit qu'elle a moyen moyen envie de mourir de mort violente dans son lit...

Mais en même temps...

Je sais pas...

Elle doit avoir une garde-robe de kimonos à refaire...

Parce qu'au bout de trois fois elle dit oui.

Et paf, c'est gagné : Chambranle-qui-sent-le-crottin, il devient régent de le Japon en entier, juste comme ça...

</document>

#Apolog

<réflexion>

Naine ! Encore ces suspensions... ? Je crois que le petit Orion me fait des cachotteries.

</réflexion>

<Line mode="appel vidéo" texte="on" stickers="off"
participants="Orion, Madame_M">

<sonnerie />

<visio-call>

— Madame M ? Vous pouvez plus vous passer de moi ou quoi ?

— C'est ça mon Pitchounet, je veux faire des folies de ton corps... Et puis vite encore, hé, avant que ton chéri il ne revienne.

— `<moue-moqueuse-nez-retroussé />` ! Non mais sérieusement, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que je suis sûre que tu n'as pas eu qu'un seul rêve, petit cachottier. Alors puisque tu ne veux pas moucher avec moi, je viens te tirer les vers du nez, naine !

— Oh il est joli ce jeu de mots... Vous l'aviez préparé depuis longtemps ?

— Non... il m'est venu comme ça, sur le moment.

— C'est les meilleurs, je trouve.

— C'est juste. Mais ce n'est pas en me flattant que tu t'en sortiras à si bon compte.

— Quoi, les diversions ça ne marche pas... ? `<visage-d'ange />`

— Clairement pas, mon pitchoun. Alors, ce rêve ? Moi j'en suis à Tatit Suiko qui refuse d'être impératrice les deux premières fois, et accepte à la troisième.

— Ben voilà... c'est comme si j'y étais. Franchement : ça m'a fait un peu bizarre d'y être.

</visio-call>

</Line>

<fil-de-pensées trame="Prince Shōtoku" origine="2e rêve d'Orion">

Chapitre 3

J'ai encore retrouvé des brisures d'aiguilles de pin dans mes tabi. Les autres domestiques n'aiment pas nous voir si favorisées. Ce n'est pas honorable pour Pollen et moi d'être montées si vite au grade de suivantes de Dame Suiko. Les autres domestiques savent que nous avons été postées là par Petit Poney du clan Soga. Tout comme elles savent que c'est lui qui nous a réservé une chambre spéciale, hors du dortoir, une chambre mixte pour héberger les NoéNautes.

Les autres domestiques ne savent pas ce qu'est un chevauteur de pensées, elles nous croient juste opportunistes à la petite vertu. Alors, pour me remettre à ma place, elles glissent des aiguilles de pin dans mes chaussettes. Et dans celles de Pollen.

Petite, ma mère prenait plaisir à coiffer mes cheveux en m'expliquant mon nom. Le Pin est le mot de la patience, de l'attente. D'un seul de ses souffles, il respire des lunes entières, attendant la prochaine saison, regardant passer les années avec une indifférence majestueuse. Les aiguilles de cet arbre dans mes tabi m'enseignent, une fois de plus, la patience. Emmêlées dans le fil, il faut les retirer une par une, délicatement, si l'on ne veut pas déchirer la toile des chaussettes.

Parfois le pin me fait défaut, le temps manque. Alors je dois enfler mes tabi aux brisures d'aiguilles, et marcher avec mes geta. Souffrir dix mille éraflures à chaque fois que le bois de mes chaussettes touche le sol pour un nouveau pas. Dix mille ongles qui entament la fine chair de mes pieds alors que je m'avance vers la chambre de Dame Suiko. Et mon visage doit rester affable, courtois, tout au service de la veuve de l'Empereur.

Arrivée dans la chambre, j'aperçois Pollen au Vent, déjà en train de peigner la longue chevelure de notre maîtresse. Pollen fait quelque pas pour glisser un peigne d'argent dans mes mains. Je vois dans son visage qu'elle souffre la même torture que moi. Petit Poney n'a aucune considération pour les convenances. Peu lui chaut qu'il nous déshonore en nous donnant un avancement précoce et donc immérité. Seules comptent ses manigances, son plan, celui des Descendants.

#Apolog

Nous nous regardons avec tendresse mais bien vite nous nous re-prenons. Il nous faut accepter notre sort et réussir notre mission. Dans une chorégraphie d'une symétrie presque parfaite, Pollen et moi prenons une mèche des longs cheveux de Dame Suiko dans une main, un peigne d'argent dans l'autre et nous démêlons. De longs gestes lents, amples, ininterrompus. Aucun à-coup ne saurait être toléré : il ne faut pas risquer de blesser la future impératrice. Aucune brisure d'aiguille s'enfonçant inéluctablement dans la partie la plus tendre de la plante de nos pieds ne doit perturber le rituel du coiffage.

Dans ma main, l'argent du peigne fourmille d'énergie. Le moindre cristal des pierres précieuses qui le sertissent est chargé de pensées diverses. De toutes sortes d'idées. Voilà l'arsenal dont Pollen et moi disposons pour mener à bien notre mission : convaincre l'esprit de Dame Suiko d'accepter de devenir la première femme à régner sur trône de Chrysanthème.

Par deux fois déjà, elle a refusé de devenir impératrice. Nous n'avons plus droit à l'erreur. Mais les Descendants nous ont prévenues : quoi qu'il arrive, il ne faut surtout pas que Suiko veuille régner. Lui donner soit de pouvoir ou d'autorité serait une faute de goût. Celui nuirait à l'ascension du prince Porte d'Écurie au titre de régent et à leur main-mise sur l'Empire. S'il prenait aux empereurs l'envie de diriger, où irions-nous ?

Je me mets à survoler les volutes d'encre qui forment les pensées de Dame Suiko. Je sens la présence de Pollen au Vent, juste à mes côtés dans le monde des idées. Nous influençons notre noble maîtresse. Dame Suiko est prise dans d'intenses réflexions. Je vois sa crainte de la mort. J'y insuffle une tresse de beauté et d'admiration devant l'éternité d'un symbole. J'observe un souvenir d'enfance, où sa mère l'astreint à des jeux de fille. J'y mêle quelques fils de fierté et un soupçon de croyance en l'équilibre de toutes choses : devenir la première impératrice des temps non-légendaires, quelle douce revanche...

D'un coup de peigne à l'autre, mèche après mèche, Pollen et moi démêlons les idées de Dame Suiko. Écoutons chacun des cris de

Chapitre 3

son esprit. Le rassurons caresse après caresse, comme une nourrice chasse le mauvais rêve d'un enfant. Nous apaisons chaque tourment tout en déposant, ici et là, les braises qui allumeront en elle la flamme sacrée. « Tout en #douceur » m'intime Pollen par la pensée. Avant de sortir, nous insufflons en son cœur un léger vent de joie.

L'air souffle sur les braises.

En la future impératrice s'allume le feu d'Amateratsu.

S'embrase son essence divine.

Pollen et moi rentrons directement à la chambre des NoéNautés, épuisées. Voix du Tonnerre nous y accueille avec un seau d'eau chaude. Nous y trempions nos pieds meurtris, dont la douleur est devenue une compagne familière. Nous nous dévêtons, bientôt rejointes par Gland dans la Neige, qui elle aussi vient de finir son service. Notre réussite du jour est un travail commun. Chacune a œuvré à récolter sentiments et émotions pour en garnir les bijoux des peignes. Même Carpe Effrayée, désormais balayeur en chef, nous a grandement aidées.

La détente est donc la bienvenue. Je regarde nos corps de femmes. Mes petits seins et mes muscles nouveaux. Le corps fin et gracieux de Pollen qui se serre contre les formes accortes et rassurantes de Voix du Tonnerre. Les mains de Gland qui se saisissent de mes épaules et les pétrissent avec #puissance, pour en dénouer les tensions. Les doigts de Voix du Tonnerre qui rassemblent mes pieds avec ceux de Pollen pour les soulager par de suaves caresses. La bouche délicate de Pollen au Vent qui vient embrasser la mienne, bien vite rejointes par les lèvres de nos camarades.

Un feu brûle dans mon ventre et du liquide coule en dessous moi. J'ai... une vulve. Je ne suis pas Orion. Je suis une femme. Par tous les *yaoi* du monde voilà que j'aime les seins, moi ! Je suis une Japonaise lesbienne et libertine. J'ai peur. J'ai envie. Je désire. Je ne veux pas désirer. Je fonds de volupté Il faut que je me réveille. C'est bon. Effrayant. Réveillez-moi. Réveillez-moi, putain. Non d'un Galopin fisté par *Mewtwo* je VEUX ME RÉVEIL-

</fil-de-pensées>

#Apolog

<réflexion>

Quand un NoéNaute suit un fil de pensées pour le raconter, il a du mal à s'arrêter. Là, Orion finit par s'interrompre, haletant, en sueur, vaguement perdu... Comme s'il s'éveillait d'un de ces cauchemars dont on peine à s'extraire. Il n'y a rien à dire, rien à ajouter. Je sais que c'est dur, pour lui. Je me souviens de son traumatisme sexuel, quand Aglaé lui avait inoculé cette peur de voir son sexe rentrer en lui, le fameux *koro*. Je me rappelle bien : c'est moi qui l'ai découvert en lui.

Las, pour cet *ex-drag-queen* qui ne pouvait vivre que fardée, se rêver en plein cœur d'une partouze saphique qui a probablement eu lieu dans une vie antérieure, ça doit pas être facile... Je vois qu'il souffre. Je vois qu'il ne veut surtout pas être pris pour une femme, qu'il veut faire l'homme. Je vois qu'il en souffre. Je le comprends, mais je ne fais rien pour atténuer cette souffrance. Je ne ravive plus feu mon réflexe qui eût été de l'aider à combattre sa peine, à la calmer. Je le regarde affronter les histoires qui l'enferment, en espérant qu'elles finiront par lui sauter aux yeux.

Il n'y a rien à dire, alors je ne dis rien. Il n'y a rien à faire, et c'est ce que je fais. Je sens juste une écoute attentionnée et sans limite naître en moi. Alors, à travers un smartphone tremblotant, via un micro grésillant et une caméra inadaptée, je l'écoute. J'écoute son visage.

<pommettes-mâchoires-et-front-crispés /> Le combat qui fait rage dans le flot de ses pensées fait déborder quelques larmes au bord de ses paupières. <face-de-marbre-striée-de-larmes /> Il tente de sourire, puis détend ses muscles qui laissent enfin passer la tristesse. <traits-doux-et-tombants /> Il inspire un grand coup, tente un début de phrase : « Je... » puis il souffle l'air de ses poumons en un ample soupir. <moue-attentive /> Il ne réfléchit plus, il ne tente même plus d'intervenir : il ressent. <traits-calmes /> L'apaisement s'installe en lui. Il me regarde, et dit dans un léger sourire « Merci. »

Je raccroche d'avec lui. Je devrais être pensive, tirer une leçon de cela. Je devrais être heureuse pour lui. Je devrais investiguer pour

Chapitre 3

comprendre la révélation, la réalisation, la *break-through* qui vient de s'opérer en lui. Au lieu de cela, je me mets en veille quelques instants, écoutant le ronronnement rassurant de mon unité centrale.

Puis, après un temps que je ne saurais quantifier, je reprends la lecture de son document.

</réflexion>

<document titre="recherches 22e rouleau

Nihon Shoki" auteur="O_o">

Donc Tatie Suiko devient impératrice, et au bout d'à peine trois mois, elle nomme le petit Porte d'Écurie comme régent. À partir de là, c'est un petit peu la fête du slip, option couches de sumo (je préfère vous prévenir : j'ai aussi un cliché sur les geishas en embuscade).

Tatie Suiko commence par enterrer son prédécesseur selon les rites bouddhistes, genre c'est quand même la première fois qu'un empereur n'aura pas un enterrement à la Miyazaki.

Puis elle fait construire un temple. Ils font venir des moines de Corée pour y officier, même que l'un d'eux devient maître de Porte d'Écurie. Tatie demande à ses généraux de répandre la parole dans le royaume pour que tous les ministres, généraux et dignitaires fassent élever des temples. Genre si vous êtes sculpteuse de Bouddhas, c'est un peu votre heure de gloire où vous allez vous gaver de thunes.

Mine de rien, à force d'envoyer des apprentis moines faire des études en Chine, de jouer à la guéguerre avec une partie de la Corée, puis de faire la paix et d'échanger des chameaux et des paons en cadeau. . . Bref, à force de saisir toutes ces occasions d'importer l'écriture et les savoirs-faire : le Japon grandit. Les temples et maisons qui se font ravager par un séisme sont reconstruits avec de meilleures charpentes. La métallurgie se développe. En gros, pendant dix ans, ça chôme pas.

C'est à la douzième année de règne que le petit prince, qui a bien grandi, genre maintenant j'ai mon palais rien qu'à moi où je peux me balader à poil et tout et tout. . . C'est donc à trente et un ans que

#Apolog

Porte d'Écurie débarque avec des idées de dingue. Genre le mec il s'est défoncé le cervelet et il est sorti de ses gonds.

Déjà il fait son Karl Lagerfeld en inventant les chapeaux-grades. Douze rangs de noblesse sont définis par la couleur et les décorations du petit bol retourné ridicule qu'ils se collent sur la tête. Avec uniquement des noms de vertus Bouddhistes. Genre si vous avez la casquette de la bienveillance inférieure (bleue), vous pouvez un peu chier sur la tête de la sincérité supérieure (et lui recoller sa casquette jaune par-dessus).

Mais là où le prince il a carrément craqué son *yukata* (le petit *ki-mono* léger qu'il revêt quand il se geishatte après trois bouteilles de saké... j'avais prévu) c'est qu'il va rédiger la première constitution du Japon. Alors attention, c'est pas un texte genre je t'explique comment l'état il fonctionne... C'est une sorte de code moral à l'intention des ministres et de la noblesse, qui les oblige à une rigueur morale de fous-malades, option Bouddha et Confucius sont vos nouveaux meilleurs potes.

Comment il a pu faire avaler la pilule aux généraux et ministres... ?

Genre obéir mène à l'harmonie, l'opposition gratuite la brisant...

Genre il faut maintenir une attitude bienséante...

Genre il faut chasser le mal et encourager le bien en soi...

Genre les décisions importantes ne doivent pas être prises par une seule personne...

Genre il faut s'éloigner des affaires privées et privilégier ce qui est public...

Genre il faut que chacun, le moindre pécore, soit responsable d'une tâche...

Bonjour, je suis Porte d'Écurie, et depuis que vous m'avez casé là, j'ai décidé de vous la mettre bien profond...

D'abord je vais vous faire porter des chapeaux ridicules pour vous remettre à votre place...

Chapitre 3

Puis je vais vous dire comment maintenir l'harmonie en abandonnant vos soifs de pouvoir et vos manigances...

Bref : faire de la politique « morale »...

Non, mais... sérieusement... ?

</document>

<Line mode="appel video" texte="on" stickers="off"
participants="Orion, Madame_M">

— Déjà... ?

— Ben oui, mon pitchoun. Je lis vite, forcément.

— Vraiment, Madame Marquet, vous en êtes à la constitution... ?

— Pourquoi, il y a encore d'autres endroits de ton document pollués par tes réminiscences oniriques ?

— Non... C'est le dernier épisode de vie réincarnée que j'ai en stock... Et j'avoue que, comme l'autre, j'ai pas méga-méga-envie de le revivre...

— Promis mon pitchounet, s'il y a une autre scène de sexe, je te la ferai zapper. Ceux que ça émoustille sauront bien se l'écrire.

— C'est pas ça, Madame Marquet... C'est... c'est pire. Moins beau. Et si vous voulez tout comprendre, je suis bien obligé de vous la raconter. Donc de me la faire revivre... <soupir /> Putain, vous êtes quand même lourde, dans votre genre... vous le savez, ça ?

— C'est ce qui fait mon charme, mon minot. C'est ce que me disait feu le colonel quand il avait un coup dans le nez.

— Oh non, pitié ! J'ai pas envie de visualiser vos galipettes d'hétéros, c'est sale ! <tirage-de-langue-espiègle />

— Sale garce.

— Nope : garçon !

— Tu y es mon pitchoun ?

— <haussement-d'épaule-souffle-narinal /> Moi, oui... c'est plutôt à vous de vous accrocher.

</Line>

<fil-de-pensées trame="Prince Shôtoku" origine="3e rêve d'Orion">

Depuis le jardin attenant à nos appartements nous regardons les tributs se battre. Tels ces oiseaux offerts par des provinces coréennes, on nous a fait suivre le Prince Porte d'Écurie en son palais d'Ikaruga. Tous les chevaucheurs de pensées sont réunis dans le jardin. Carpe Effrayée fait le guet, feignant de passer le balai, pour éviter que nos paroles soient entendues. Nous prenons le temps de nous imprégner du spectacle que nous offrent les présents.

Le faisan de Baekje attaque le paon de Silla. Les deux oiseaux, rivaux, se gonflent, se foncent dessus et arrachent leurs si belles plumes à coups de becs rageurs. En trois coups d'ailes, le faisan prend de la hauteur pour atterrir lourdement sur le paon qui essaie de lui échapper. Quelques pas véloces le soustraient à son cavalier, qui choit avec disgrâce. Après de longues minutes à se voler dans les plumes, les deux majestueux oiseaux décident de chacun régner sur une ombre séparée, aux antipodes du jardin.

Pollen au Vent de a de jolies pattes d'oie aux coins des yeux. Nous avons toutes vieilli. Même le balayeur, qui lui a perdu ses cheveux. Voyant que les volatiles ne requièrent plus notre attention, Pollen commente :

— Le seul véritable perdant, dans cette bataille exemplaire, c'est le jardinier qui, demain, devra ramasser les plumes et ratisser à nouveau l'intégralité du gravier.

Nous mettons nos mains sur la bouche, et envoyons des pensées de rires. Voilà presque vingt ans, maintenant, que Pollen a réussi à ce que nous puissions rester unies. Vingt ans que nous nous connaissons, et pour certaines que nous nous aimons d'un amour doux et glissant, comme la soie. Nous avons réussi à éteindre les méfiances des Descendants. Nous sommes parvenues, à force d'obéissance et de doux conseils, à faire tourner le vent en notre faveur.

Hier, le Prince a présenté la constitution qu'il a écrite en l'honneur de l'Impératrice. Notre réussite. L'obligation à la noblesse d'âme pour tous les dignitaires. La condamnation sans appel des

Chapitre 3

manigances et stratagèmes qui ont manipulé nos vies. Les lignées et les maisons ne pourront plus se développer dans l'empire du Levant. Le soleil, déesse mère de notre impératrice, devra éclairer les desseins des dignitaires.

Il ne s'agit pas de notre libération, mais de faciliter la vie des prochains chevaucheurs. Contraindre les nobles à plus de noblesse est une cruelle chose, raillerait la mouette rieuse. . . Mais nous n'avons fait qu'appliquer leurs demandes : introduire l'Empire aux enseignements du royaume du Couchant, chapeauter les dignitaires et les remettre dans le rang. Et constituer ce qui devra être désormais le cœur de leurs pensées.

Nous avons fait ce qu'il nous était demandé : aiguiller les pensées. Or nul ne peut se croire au-dessus du monde des idées. Nul ne peut parvenir à se soustraire aux jugements qui circulent d'un être à l'autre. Dans la chaleur de cette soirée d'été, nous respirons d'aise. Au bout de vingt ans, le bon moment est apparu, et nous avons su le saisir. . .

Alors que paon et faisant regardent d'un œil mauvais passer la mouette, des pas nous surprennent. Ivre de rage, le vieux Petit Poney s'avance, foulant au pied l'étoffe précieuse de nos *yukata*, jusqu'à faire face à Pollen au Vent.

Pour la première fois de sa vie, il la regarde directement dans les yeux. Pour la première fois de la sienne, elle ne les baisse pas.

Alliant force et rapidité, il attrape notre guide et amie par le menton et la nuque, et tourne violemment sa tête. Le bruit sec est sourd, infime, impensable. Une histoire s'échappe de Pollen au Vent : sa vie. L'homme laisse son corps inerte s'effondrer sur lui-même. Le choc s'empare de nous toutes. Seul Carpe Effrayée ne le partage pas. Sans exprimer l'ombre d'une émotion, le vieil homme se retourne et commence à partir.

Au bout de quelques pas, le dos toujours tourné, il déclare :

— Je vous présente mes excuses : j'ai manqué d'attention à votre égard. Au bonsaï délaissé qui croît sans beauté, il faut couper la tête. Vous pouvez remercier le balayeur de m'avoir montré qui dirigeait l'excroissance de cette branche. Sans lui, chacune d'entre

#Apolog

vous serait morte. Soyez assurées, chevaucheuses, que plus jamais le Descendant d'une maison ne laissera les aberrations se réunir.

Dans le jardin, assaillis par notre peine, compatissants, paon et faisan pleurent.

</fil-de-pensées>

<Line mode="appel video" texte="on" stickers="off"

participants="Orion, Madame_M">

— Madame Marquet, ça va ? Madame M. . . ? Je sais que vous enquêtez sur Ghislain. Je suis désolé que son destin corresponde ainsi à celui de Pollen au Vent. Qu'elle meure par la faute de Carpe Effrayée, comme Ghislain a succombé à cause d'Enguerrand. . . Mais c'est pas forcément une mauvaise chose, non ? Ça veut peut-être juste dire que cette fois, on peut vraiment changer la donne. . . vous croyez pas ? <sourcils-interrogatifs /> Madame Marquet. . . ? Madame M ! Merde, ça a bugué ou quoi ?

</Line>

</récit>

Addenda au chapitre 3 – Écrire un code littéraire

(Pouhiou)

En l'écrivant, je me suis rendu compte du sujet principal de ce roman. Sur le tard. Comme j'ai compris tardivement que #Smartarded narre comme tout est histoire, narratif, illusoire. Comme je n'ai saisi qu'en cours d'écriture que #MonOrchide montre que tout est lié, et traite de l'interconnexion. Je devrais peut-être pas te le dire si tôt dans ta lecture, mais... oh, et puis merde : tu as déjà dû le sentir. #Apolog parle des relations maître-disciple. De l'autorité qu'on concède, qu'on impose, qu'on accepte.

Marrant, ça : autorité, auteur...

C'est en bloguant les épisodes de #Smartarded que j'ai mieux compris ma place. Enguerrand utilisait tous les subterfuges du « web-rédactionnel ». Il voulait que tu lises son blog, que tu t'y accroches, que tu t'emperlificotes dans le fil de sa narration et en deviennes le pantin. Il a assis son autorité sur toi par le biais de phrases courtes, de paragraphes rythmés de dialogues, d'écrits en gras, d'émotions faciles et autres mots d'auteur.

Pourtant, ni lui ni moi ne maîtrisons le sens que prenait pour toi ce roman. Lorsqu'il annonce qu'il est mort, lors d'un épisode du jeudi soir, donc juste avant la pause du week-end... je vois les lectrices échafauder des théories. Lorsque le lundi je raconte l'accident de voiture, je me suis dit « ça y est, c'est clair, les gens auront compris qu'il n'est mort que quelques secondes, que c'est un accident de la vie plutôt qu'un réel décès ». Mais non... les commentaires m'ont démontré que ce n'était pas encore clair. Donc, l'épisode suivant, j'ai aiguillé ses mots et ses révélations pour jouer, encore un peu, sur cette ambiguïté.

Car, lorsque j'écris, j'ai mon histoire en tête. Tu crées la tienne lorsque tu lis. Mes décors n'ont pas la même texture que les tiens. Nos meubles et nos visages ne dégagent pas exactement la même saveur... Mon rôle, c'est de jouer sur ça. De te cacher des évidences, comme le « handicap » de l'une ou de l'autre. D'éluder

#Apolog

et faire l'impasse sur des scènes importantes, afin qu'elles te demandent à la fin de réinterpréter mes écrits, mon code.

Tu compiles ce roman en toi. Mes mots sont là, comme des instructions, pour te faire suivre la recette qui concoctera cette histoire dans ton crâne. D'un coup, je comprends mieux les grincements qui me viennent quand on veut me coller sur le piédestal des autorités littéraires, celle de ces auteurs intouchables si seuls, là-haut, avec leur génie. Je suis de ces auteurs qui refusent leur autorité. Qui jouent avec pour tenter de la démontrer, démonter. Qui descendent du piédestal, mettent les mains dans les mots et en trifouillent le code jusqu'à ce que la bidouille opère. Moi qui ne broque pas une ligne de code, me voilà programmeur, développeur de conte.

Alors je me suis plu à imaginer un code littéraire. Des balises, attributs et valeurs d'attributs pour coller au modernisme de la vieille concierge *geek*. Un code pour te dire que « ceci est une description ». Que l'on va enchaîner avec un dialogue. Que la tristesse de tel personnage est voulue, que tu dois la créer, parce que c'est écrit. Montrer la structure narrative, jouer des didascalies et autres méta-données pour que ce conte t'explique comment il fonctionne au moment où il le fait.

Dans *La Science du Disque-Monde 2* : le Globe, Ian Stewart et Jack Cohen développent une corrélation qui me titille le ravioli : celle de l'évolution des sociétés par leur contes. La société tribale aurait un conte moral, en mode si / alors. Si vous laissez sortir vos blanches filles la nuit, si elles voient le loup... alors le sang coulera et elles seront mortes, sans valeur. *I*<3 la chèvre de monsieur Seguin. La société barbare, elle, aurait un conte éducatif, en trois temps. La première fois, on rate. La deuxième, on avance mais on rate encore (parce que c'est long d'apprendre...), et la troisième fois on réussit. Les trois princes. Les trois petits cochons.

Dès lors, Stewart et Cohen se demandent ce que serait le conte de la société civilisée. Quelle est la prochaine étape dans nos narrations ? Je crois que c'est le conte auto-conscient. Celui qui te rappelle qu'il est une histoire. Qui te montre ses rouages et ses limites. Shakespeare, dans ses Peines d'Amour Perdues, fit dire à Biron (qui devait attendre un an avant de pouvoir ravir le cœur

Chapitre 3

d'une belle) : « [douze mois] Cela est trop long pour une pièce. » Le mec, sur scène, t'explique que l'unité de temps l'empêche — littéralement — de conclure.

Terry Pratchett qui t'explique que dans son monde rempli de *narrativium*, s'il y a une chance sur un million qu'une chose se produise, neuf fois sur dix elle se produira. Chuck Palanhiuk qui invente des romans à rebours (pagination incluse), qui écrit des biographies orales (où de multiples personnages narrent la vie du héros, chacune avec ses mensonges, chacun avec sa subjectivité). Marc Danielewsky qui construit la narration de sa Maison des Feuilles en poupées russes : un film raconté par un écrivain commenté par un motard... et qui déconstruit l'espace tant et si bien qu'on lit à l'envers, tourne son livre, attend la prochaine note de bas de page...

Ce roman n'est pas un blog. C'est un *log*, un journal de bord, qui cache un recueil de nouvelles, et qui les lie en un roman. Il peut se permettre d'abandonner l'adresse directe, l'omniprésence du présent, l'oralité à tout va. Pour la première fois, je m'autorise à mettre des « dit-elle » et des « murmura-t-il » dans mes lignes de dialogues. Pour la première fois, je peux changer les points de vue narratifs et faire du roman dans les nouvelles incluses dans ce log. Je peux faire du roman. Mais du roman sous rayons X, du conte qui se déshabille et pousse le *strip-tease* aux confins de l'autopsie.

Cette histoire a de moins en moins un auteur, au sens littéral comme littéraire. Ce roman a des aèdes, des griots, des chamanes, des kamishiba, des trouvères, des codeurs... des serviteurs qui jouent à faire vivre le roman. La seule autorité ici, c'est celle que tu lui accorderas.

Chapitre 4

Avant l'accomplissement

Dans le Yi-King, Avant l'accomplissement (64^e et dernier hexagramme) est représenté par le feu au-dessus de l'eau. Le feu s'élève, l'eau s'enfonce : ils sont sans relation. Tous les éléments sont là mais le temps de l'accomplissement n'est pas encore arrivé. Nous sommes dans ce chaos, cette confusion, ces divergences qu'il faut ramener vers l'ordre. Par extension, cet hexagramme évoque la vivacité du printemps, qui mène de la stagnation de l'hiver à la fécondité de l'été.

<incipit chapitre="4">

Aujourd'hui ma RAM est morte. C'est certainement l'alim. Il faut dire qu'à chaque révélation, à chaque nouvelle enquête dans les méandres de l'histoire, j'en profite pour peaufiner et recompiler mon log. Trouver les motifs dans mon journal. Comprendre les redondances dans le code de l'Histoire, pour voir comment les pitchounets pourraient finir de déjouer les lignées. Ça m'a l'air efficace, mais c'est gourmand en ressources : du coup je grille mon matos.

Si ma mémoire est encore vive, il y a déjà un schéma simple : Ghislain meurt. Ghislain, le NoéNaute #pénétrant de la maison

#Apolog

Verte. Celui qui agit avec #douceur. Pollen au Vent. Nehf le barbare. Bruine le scribe. Il meurt, toujours par la faute d'Enguerrand, le NoéNaute de la maison Noire, perdu dans son #angoisse, son #abîme. Carpe Effrayée. La princesse Alcyone. Serpent d'Eau.

Quand, comme moi, on a un tantinet de bouteille –voire du culot– on évite d'attribuer la première coïncidence qui passe au destin, ou à un des grands barbus célestes qui le représentent. Il y a parfois de simples questions d'équilibre, de gravité, de lois bêtement physiques. Mais qu'il s'agisse de *Newton* ou du Dieu-qui-attire-les-petits-objets-vers-les-objets-vachement-plus-gros, force est de constater que la pomme tombe. Il faut que je m'intéresse à ce qu'il advient des pépins. Et vite, encore, avant que la décision de demain n'intervienne.

</incipit>

<vécu époque="2014" lieu="ma chambre au manoir des Jaunes"
moment="milieu d'après-midi">

Il faut que je fasse réparer ma bécane, naine. Pour creuser plus profondément dans les modèles de l'Histoire. Je peux pas migrer sans cesse sur des postes de sauvegarde. J'ai fait appeler Florestan, qu'il jette un œil à tout cela pendant que les mâles en rut de la maisonnée en jetteront deux sur lui. S'il y en a un à qui je peux faire confiance, c'est bien mon petit réparateur libriste.

J'entends la porte sonner. C'est Nicolas qui lui ouvre, et l'accueille avec une chaleur ostensible. Florestan est tout rouge quand il rentre dans la chambre. Suivi de près par son admirateur. Je décide d'offrir à mon sauveteur informatique un temps de répit. Profitant du fait que je ne puisse pas travailler, j'annonce clairement que je vais m'offrir une petite sieste réparatrice pendant que le jeune barbu farfouillera mon unité centrale.

La sieste, c'est un peu l'arme suprême des personnes âgées. Notre *joker* à nous. Jouer cette carte, c'est obtenir instantanément un espace de calme qui sera respecté avec déférence, voire un peu de pitié. Misère, combien de fois je me suis retenue de m'esclaffer de rire devant Doctor Who parce qu'une soi-disant sieste m'avait

Chapitre 4

soustraite à la session de ménage hebdomadaire. Ou à la discussion de groupe.

Par ailleurs, une bonne vraie sieste est un joli moyen de se déconnecter et laisser reposer les informations. J'abats donc mon usuel atout, et obtiens une réaction interloquée sur le visage de Nicolas. Qu'importe : ça fonctionne.

Nicolas sort.

Florestan se met à l'œuvre.

Et moi, tranquillement, je m'endors.

```
</vécu>
```

```
<vécu époque="2014" lieu="ma chambre au manoir des Jaunes"  
moment="milieu d'après-midi plus une sieste">
```

Je me réveille aux doux sons du Bios qui bippe et des ventilateurs qui redémarrent. Nouvelle RAM, nouvelle alim, onduleur : Florestan est une perle. C'est d'ailleurs les premières choses que je vois : les perles de sueur sur son front, qui glissent sur son visage vers ses yeux affolés. Il semble protester faiblement, de manière agitée et désordonnée. Sa voix basse et ses regards perdus concordent vers un point près de sa ceinture. . .

— Nicolas ! Espèce de cagole ! Mais il a des cacarinettes dans la tête, celui-là ! Tu crois vraiment que j'ai que ça à faire, hé, mater votre porno amateur en *live* au réveil ? Fada !

J'avoue que j'y suis allé à pleine puissance. J'ai bien cru que mon pauvre Florestan, il en faisait une attaque cardiaque, naine. Blanc comme un linge amidonné, la bouche et les yeux grands ouverts, il cherche désespérément à prendre une goulée d'air, mimant à la perfection la truite en état de choc. En bas ses mains ont repris leur indépendance et farfouillent au niveau de sa taille, perdues. Elles essaient de refermer une ceinture qui n'a pas été ouverte. Une braguette qui n'a pas encore été dézippée. Mais qui est visiblement très mouillée.

Nicolas se relève précipitamment, comme s'il venait de s'asseoir sur un cactus. Je l'ai eu à son jeu. Qui trop #embrasse étreindra plus tard. Puis son visage coupable et furibond change du tout au tout.

#Apolog

Nicolas le fourbe sans morale laisse la place à un Fulbert confus, désabusé, limite désespéré. Nicolbert, l'homme de la #dualité. Ce n'est pas qu'il ait plusieurs personnalités : juste deux facettes de sa personne qui cohabitent. Il est deux fois plus lui-même que n'importe qui. Fulbert l'attentionné et Nicolas l'amoral. Un qui sait écouter et l'autre qui est incapable de te juger. Chacun #embrasse le monde, à sa manière propre.

<dialogue locution ="moi" interlocution="Fulbert" interventions

bégayées="Florestan">

— Florestan, y'a pas de mal ni de malaise. Je sais comment il peut être, l'autre zigue... Et je suis même plutôt contente si vous vous plaisez. Quant à toi mon Fulbert, tu diras à Nicolas que si je le croise, je lui photoshope la trougne que même sa mère elle le reconnaîtra plus !

— G... g-g-g... gimp. Ou p-p-pinta, qui... est plus simple.

— Florestan, mon pitchounet, je te remercie pour les réparations, je crois qu'il est temps que tu ailles te faire un thé dans la cuisine. J'ai des affaires à régler avec l'ostrogoth, là...

— Oui. Merci. Pardon. Ok. Et désolé. J-j-je... j'y vais.

— Bon, Fulbert, tu as vu ce qu'il s'est passé ?

— Oui Madame Marquet. Mais j'ai pas pu intervenir. Je peux plus. Nicolas ne me laisse quasiment jamais plus les commandes du corps. Sauf quand il fuit ses conneries, bien sûr. Depuis l'épisode où Orion a fusionné avec nous, tout a changé. On est devenus super doués pour se projeter dans les gens... mais j'ai complètement perdu mon ascendant.

— Et tu peux pas le reprendre de force, mon petiot ?

— Non. De nous deux, c'est lui qui a le plus de volonté. Certainement pour l'instant, même si ça me creuse un peu le ravioli. Je me demande si je vais pas juste finir par disparaître.

— C'est une question qui flotte dans l'air du temps, mon pitchoun, clairement.

Chapitre 4

— Ben... justement Madame Marquet. J'ai pas super envie de vous emmerder alors que vous devez en avoir gros sur le paletot, mais...

— Oh, un peu plus ou un peu moins... Tu peux y aller, naine !

— Comment dire... Il m'est arrivé un truc bizarre en Avignon. Je veux dire, je suis content d'avoir gagné ce séjour, la chambre d'hôtes était super, et ça m'a fait du bien ce *week-end* d'évasion, hein... Mais dès que je suis rentré dans le Palais des Papes, j—

— Ah ! J'en étais sûre ! Dis-moi mon pitchoun, est-ce que tu n'aurais pas eu une expérience de voyage dans le temps via le monde des idées... ?

— Mais—

— ... avec des personnages qui te rappellent tes amis, dont un qui meurt un peu comme Ghislain ?

— Comment diabl—

— Té ! Parce que tu n'es pas le premier à venir me voir, mon pitchounet ! C'était cousu de fil blanc, que le changement de papauté de Rome en Avignon, ce devait être un coup des NoéNautes ! (J'essaie de ne pas rire sous cape pendant que Fulbert avale ma couleuvre. Je leur ai pourtant bien dit d'arrêter de me prendre pour maître Yoda, mais ils doivent avoir la comprenette bouchée... S'ils veulent m'utiliser comme phare à fossettes, je vais pas me gêner pour me servir d'eux, naine !)

— Du coup vous la voulez mon histoire, ou ben vous savez déjà tout... ?

— Roh ne sois pas vexé, joli cœur, je suis toute ouïe.

</dialogue>

</vécu>

<récit époque="2014" flashback="1337-1342" lieu="Avignon, comté de provence" NoéVisite="Nicolbert">

Visiter le Palais des Papes en automne, c'est étrange : on s'attend à y claquer les dents de froid, comme dans toute église qui se respecte, mais non : il y fait doux. Presque chaud. La faute au

#Apolog

calcaire. C'est un guide, que j'ai croisé après, qui me l'a dit. Le calcaire emmagasine la température. Il y fait très chaud l'été, très froid l'hiver, comme si la pierre amplifiait les caprices de la météo. Par contre, au printemps et à l'automne les murs couleur coquille d'œuf se déchargent de leurs énergies : la température y est doucement accueillante.

Mais je m'avance. À ce moment de la visite, je n'ai pas encore rencontré de guide. Je suis flanqué d'un audio-guide et j'en ai un peu ma claque d'écouter les bandes sonores me dégoîser leurs textes pré-enregistrés. Je sors du consistoire et me rafraîchis un peu sur un banc, dans le cloître. Je regarde les pierres couleur sable passé, à la texture poudreuse. Sur la plupart d'entre elles, il y a comme une petite marque. Un dessin sommaire, une espèce de rune qui y serait gravée.

Je me lève et m'approche pour la toucher, y glisser mes doigts, comme un enfant suit de la pulpe des siens les rainures à portée de sa main. Là, je suis pris d'un grand vertige. J'essaie de respirer et m'appuyer sur le mur. Je fais ça quand je me suis levé trop vite et que j'ai la tête qui tourne. Mais ça ne s'arrête pas : ça empire. J'ai l'impression que le mur m'absorbe. J'ai des nuages devant les yeux, et d'un coup tout le décor autour de moi disparaît.

Je vois des pieds. Je suis à terre. Je suis tenu par les pieds d'un homme qui me burine. Je sens ses coups répétés qui me façonnent. Je vois les poils blancs de son menton en contre-plongée.

Je suis une pierre.

Un morceau de calcaire.

<fil-de-pensées trame="Palais des Papes" origine="pierres
du consistoire">

La roche se souvient. La roche garde mémoire dans ses cristaux. Les hommes. C'est ainsi qu'ils se nomment entre eux. La roche n'a pas de nom. C'est bien trop oppressant pour une roche, d'avoir un nom : cela pourrait l'obliger à se métamorphoser. La roche sans nom laisse les hommes la caresser, la morceler, l'effriter : ça les occupe, les hommes. Ils ont des stalactites mouvantes les hommes,

Chapitre 4

des stalactites qui ont percolé uniquement dans le but de tenir un burin. Pauvres stalactites épuisées : elles ont un but.

La roche se souvient des hommes qui l'ont morcelée. Non pas de tous. Les hommes ne sont pas si marquants, d'accoutumée. Les vies des hommes passent en moins de temps qu'il n'en faut à une montagne pour respirer, insignifiantes. Les hommes ne sédimentent pas, ou si peu. Les hommes ne s'érodent pas, ou trop vite. Mais ces hommes-là ont marqué la roche. Marqué la roche et de leur burin, et de leurs souvenirs.

La roche se souvient des hommes qui ne se parlaient pas, ou si peu. Pourtant la roche aime bien ces bruits des hommes. Les hommes font beaucoup de bruits. Des piailllements qui ondulent le vent jusqu'à ce que la roche les absorbe en délicieux frissons. Parfois la roche imagine que si les hommes font tant de bruit, c'est juste pour lui procurer ces voluptueux frôlements d'air. Des chatouilles d'ondes. Mais la roche aime aussi à croire que les animaux trépigment rien que pour son bon plaisir.

La roche se souvient de ces deux hommes qui l'ont gravée de souvenirs. La roche est gravée des souvenirs que s'échangeaient ces deux hommes. Involontairement, — la roche se sent bien trop paresseuse pour se prêter une volonté — la roche est devenue le dépositaire inopiné de moments de mémoire. Des moments aux formes de poussières. Des poussières aux couleurs de bijoux. Vents de poussières de bijoux qui passaient de l'un à l'autre homme, pour finir par se déposer sur la surface de la roche.

La roche se souvient des deux derniers hommes à pouvoir échanger les souvenirs. Ils ne se parlaient pas, quand ils taillaient la pierre, mais c'était pourtant bien ce qu'ils disaient, ces hommes. Qu'ils étaient les deux derniers. Les deux derniers NoéNautes, disaient-ils dans leurs éclats de pensées. Les deux derniers vivants à pouvoir faire voler les moments de mémoire. C'était ce que leurs vents de bijoux disaient, dans les poussières de souvenirs qu'ils charriaient.

La roche se souvient du nom des deux derniers NoéNautes à être hommes. Des deux derniers hommes à être NoéNautes vivants.

#Apolog

L'un au menton râpeux comme de la pyrite et parsemé de cristaux blancs comme le sel, se dénommait Léoncedelamaisonverte. Sec et osseux, ses coups de burin pleuvaient avec #véhémence, comme le tonnerre qui veut se faire #éveilleur. L'autre, aux joues rondes et vérolées de pierre ponce rougie par la rouille, s'intitulait Godefroydelamaisonjaune. Il donnait de petits coups emplis de #dualité : tantôt rapides, tantôt langoureux. . . Laissant l'impression d'un homme qui #embrasse la pierre quoi qu'il advienne.

La roche se souvient, et ce faisant se décharge de ses souvenirs. Comme une inspiration trop longtemps retenue craque enfin, en un grand séisme de soulagement. La roche déverse ces souvenirs accumulés dans un nouvel homme dont elle ne se souviendra pas. C'est si fatigant, de se souvenir. Un souvenir est bien trop pesant pour la légèreté des cristaux de son minéral. Ainsi la roche réminisce pour approcher la délivrance. Une foule de petits souvenirs insignifiants.

<souvenir source="léoncedelamaisonverte" datation="1292">

Le petit Léonce ne sait pas comment, mais il sait que c'est lui. Il appelle ça son côté #éveilleur : il peut faire en sorte que toute bête soit comme prise de folie. Le porc de ce charcutier napolitain vient d'en faire les frais : il a saccagé l'étal auprès duquel il ronflait tranquillement, avant de s'enfuir, poursuivi par le tenancier de l'échoppe.

Le petit Léonce s'en repart satisfait, mâchonnant un morceau de jambon.

</souvenir>

<souvenir source="godefroydelamaisonjaune" datation="1298">

Une tape sur la tête. Le dernier geste d'amour de son père qui ravale ses larmes à grands reniflements. « Ces gens t'ont élu pour étudier parmi eux. C'est un don du ciel inespéré, Godefroy, alors fais ton baluchon. »

Lesté de bien peu d'affaires, le jeune Godefroy rejoint les gens de cette « maison Jaune ». . . En prenant garde, dans sa coutumière #dualité, de taire les hallucinations colorées qui le possèdent depuis la dernière pleine lune.

Chapitre 4

</souvenir>

<souvenir source="léoncedelamaisonverte" datation="1301">

Le goût d'une sauce aux fraises nappant une tranche de daim à la table de l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got.

</souvenir>

<souvenir source="godefroydelamaisonjaune" datation="1303">

La magnificence et le faste des perles nacrées jetées dans la verte sauce à la menthe accompagnant le faisan servi par le sénateur Sciarra Colona.

</souvenir>

La roche se souvient d'un moment de mémoire qui bomba le torse du tâcheron qui l'a taillée, humain gonflé comme s'il lui poussait du marbre.

<souvenir source="léoncedelamaisonverte" datation="1305">

Léonce et Jeannette sont fiers. Grâce à eux, les Descendants de leur maison ont enfin leur victoire sur les Caetani. Les deux Noé-Nautes de la maison Verte ont enfin réussi à ce que les Descendants de la maison Noire perdent leur souverain pontife. Il a fallu intriguer avec les Colonna, de la maison Jaune, pour faire assassiner Boniface VIII. Il a fallu la #véhémence de Léonce pour que les cardinaux acceptent d'élire un pape hors de leur collège. Il a enfin fallu que Jeannette manœuvre les esprits avec #douceur, au conclave de Pérouse, pour que chacun se tourne vers Bertrand de Got.

Mais ce dernier, pion de la maison Verte, est enfin couronné pape.

En ce jour, Clément V monte sur le trône de Saint Pierre.

Le premier pape à quitter Rome.

</souvenir>

La roche se souvient d'un moment de mémoire triste comme les larmes perlant d'un tube de calcite.

<souvenir source="godefroydelamaisonjaune" datation="1316">

#Apolog

Godefroy est effaré, interdit. Malgré toutes leurs querelles, leurs guerres intestines... C'est la première fois qu'un NoéNaute se meurt. Alors que, sur le pont saint Bénézet, la foule d'Avignon est en liesse, ici le silence pèse. Nous ne fêterons pas l'évêque avignonnais devenu souverain pontife, le couronnement du pape Jean XXII. Nous pleurerons aux côtés de Léonce et de la maison Verte.

Godefroy serre près de lui sa consœur NoéNaute de la maison Jaune, qui pleure doucement contre sa poitrine. Il y a quelques minutes à peine, à la surprise de chacun, Gasbert —NoéNaute de la maison Noire— s'est agenouillé près de Jeannette, comme pour lui mander pardon. Il s'est relevé d'un trait, et d'un coup de dague lui a tranché la cuisse. En plein dans son artère, là où passent les humeurs.

Gasbert le fourbe s'est enfui alors que nous nous attroupons autour de la victime. Désormais, Léonce est à ses côtés, pressant un linge contre sa cuisse pour retarder l'inévitable. Sa comparse se vide de son sang. Les deux NoéNautes de la maison Verte s'aiment comme frère et sœur. Une fratrie tragique prise dans d'interminables adieux, lui faisant pression sur le linge ensanglanté histoire de gagner quelques secondes de plus ; elle pressant ses lèvres à son oreille pour lui délivrer quelque dernière parole en une litanie mortuaire emplie de #douceur.

</souvenir>

La roche se souvient d'un moment de mémoire empli d'un désarroi collant plus que l'argile de la rivière.

<souvenir source="léoncedelamaisonverte" datation="1335">

Cette victoire est une abdication. Une fois encore, Léonce a honoré les volontés des Descendants de la maison Verte. Mais désormais, ces honneurs lui font horreur. Il est trop vieux, ou trop usé pour faire semblant. Benoît XII, le pape ariégeois pourfendeur d'Albigeois, le souverain pontife mis en place par la maison Noire, menaçait de ramener le Saint-Siège à Rome, d'abandonner la proximité d'Avignon et du Comtat Venaissain.

Il a fallu semer la #véhémence dans la cité de Bologne, y faire naître une révolte. Il a fallu qu'aux mêmes temps Godefroy sème

Chapitre 4

le trouble auprès des cardinaux, afin qu'ils veuillent rester en Avignon. Bien entendu leur alliance a, une nouvelle fois, fonctionné. Les maisons Verte et Jaune dominent le reste des Descendants justement parce qu'elles s'appuient sur cette alliance.

Mais voilà trente ans qu'ils manigancent. Trente ans que Léonce aiguille les idées, manipule les pensées, fomenté des histoires et dirige des dramaturgies pour le compte de ses insatiables maîtres. Il y a trente ans, il croyait à la sainteté de sa mission. Il pensait sincèrement défendre des idéaux. Il s'est retrouvé à défendre des intérêts. À perdre ses compagnons comme ses ennemis, les uns après les autres.

Il a pourtant essayé. Il a pourtant entrevu un espace de liberté, un accomplissement qui aurait pu les libérer du joug des Descendants et leur permettre, si ce n'est de changer le monde, de s'améliorer chacun en soi. Mais les graines de la discorde étaient trop profondément semées. L'#éveilleur n'a pas pu les réveiller.

Sa victoire a un goût amer, un goût de sang. Il vient de lire dans l'esprit vexé du Descendant de la maison Noire que les jours de Gasbert sont comptés. Le voir passer à l'échafaud serait pour Léonce une grande perte, une immense tristesse. Il est des ennemis auxquels on s'attache, quand on a de quoi leur pardonner. Il est des alliés auxquels on tient, aussi. Godefroy de la maison Jaune et lui sont amis depuis plus de trente années.

Bientôt, bien trop tôt, ils seront les deux derniers.

</souvenir>

La roche finit de se soulager des souvenirs dont les hommes l'ont chargée. Les tâcherons qui l'ont burinée, façonnée, marquée de leur petit signe. Les deux derniers hommes à savoir échanger des souvenirs. Les deux derniers NoéNautés. Garder ces souvenirs fut terriblement fatigant. Avec un soupir millénaire, la roche frissonne d'aisance retrouvée : désormais, elle va pouvoir se taire.

Se taire n'est pas fatigant.

La roche se tait.

</fil-de-pensées>

#Apolog

Je sors de ces souvenirs comme on tombe hors d'un rêve. Cette impression de replonger dans mon corps, qu'il se réveille en prenant une grande goulée d'air désespérée. L'apnée n'a pas dû durer bien longtemps. Les touristes autour de moi sont les mêmes, juste quelques pas plus loin. De leur point de vue, je suis certainement le petit con, le jeune fêtard qui vient de se faire un micro-sommeil contre un mur dont il ignore la valeur. Je les emmerde. Non : c'est trop fatigant d'emmerder les gens.

Je tente de rejoindre le banc. Cela me demande la force dont on déplace les montagnes. L'impression que mes articulations sont les pierres d'une meule qui se frottent l'une contre l'autre. Tourner la tête me fait sentir chacune de mes vertèbres. Grinçantes. Poudreuses. Marcher demande à faire usage de mon bassin, mes genoux, mes chevilles. Millénaires. Sédimentés.

J'ai dans la bouche un goût de craie, de vieille poussière et d'applique en marbre. Je m'assieds dans un glissement de terrain. Mes reins. Àuprès de moi arrive un charmant monsieur, dont le badge porte le logo du Palais. Il me tend un verre d'eau dans des paroles réconfortantes. Enfin, sa façade me paraît réconfortante. Je n'arrive pas à distinguer les mots de ses paroles, qui sont frissons sur ma peau. Du fond de mes neurones calcifiés émerge un raisonnement : il va bien falloir lui répondre.

Un acte de gentillesse, il faut y répondre. C'est comme ça que l'on fait quand on est humain. Humain, voilà, c'est ça. Me rappeler comment on fait l'humain. Aller vers ces réflexes, retrouver les codes et *modus operandi* de ce corps, de mon règne animal. Il faut me départir de la glaise qui scelle ma bouche et lui parler, ne serait-ce que parce que c'est comme cela qu'un humain ferait. Je m'accroche à cette pensée, et craquelle mes lèvres pour lui articuler :

— mmmm— Merci. sss—chh—jjj— J'en avais besoin.

— Je vois ça. Prenez le temps de récupérer. Ce n'est pas grave, mais très prenant, ce genre de malaises. . .

— zzz—sss— Ça arrive souvent ?

Chapitre 4

— Plus qu'on ne le croirait. C'est impressionnant, ces vieilles pierres. Il y règne une ambiance particulière, très différente du vrai monde. Il y en a que ça perturbe. D'aucuns disent que ce sont parce que ces murs sont chargés d'Histoire... Mais vous savez ce que je crois ?

— nnn— Non...

— Je crois que ça vient de la température. Vous voyez le Palais est construit en calcaire. Ça crée des échanges thermiques... intéressants, inhabituels. L'été, les touristes viennent se rafraîchir au milieu de vieilles pierres... Mais ils sont bien déçus car en vérité ici c'est une fournaise. Roh, je me souviendrai toujours de notre petit guide stagiaire, lors de la canicule de 2003. Le 15 août –c'est une des journées les plus chargées ici– alors qu'en France on en était à dix mille vieux canés de chaleur et qu'ici on suait à grosse gouttes... Ben on lui a réfilé un groupe de retraités, au jeunot ! Terrorisé, qu'il était ! Sa visite d'une heure et quart il l'a faite en deux heures, en chouchoutant ses petits vieux « ici vous avez un banc, ici des points d'eau... » On a ri ! Vous me direz, il s'est fait un beau pourboire et un joli souvenir, ce jour-là, le gamin...

Le guide voit que j'ai récupéré mes esprits pendant qu'il me déversait ce qui passait par le sien. Je le trouverais plutôt mignon, avec sa barbe et ses tempes grisonnantes de jeune quadra. Mais à ce moment précis, il me laisse de marbre. Je suis encore trop perturbé pour qu'il érode ma curiosité. Il semble pourtant décidé à se charger de moi, et m'entraîne dans la suite de la visite.

Nous montons à l'étage au-dessus du consistoire, il me montre le grand tinel, et m'explique les banquets, les tranchoirs à pains pour deux qui sont à l'origine du mot « co-pain », les sauces dont les souvenirs m'ont assailli. Ses mains parlent aussi vite que ses mots, et tout cela me berce doucement. Je me prends à l'écouter avec intérêt et poursuis la visite en sa compagnie.

Nous arrivons dans les cuisines, une pièce carrée où l'on devait faire rôtir des montagnes de bœufs tant le toit en cône est haut. Une vingtaine de mètres, me précise mon guide. Une fois encore, sur la plupart des pierres des murs, on peut voir de petits signes. Cela

#Apolog

ressemble moins à des runes qu'aux étiquettes des porte-manteaux à la maternelle, quand on ne savait pas encore lire : « toi tu mettras ton manteau sous le carré, toi sous l'étoile ». Je questionne mon guide privé :

— Ce sont des runes ?

— Pas vraiment. Ce sont des marques de tâcherons. Il faut savoir qu'à l'époque les tailleurs de pierre étaient payés au nombre de pierres, et non à l'heure. Du coup, pour pas se faire voler leur boulot pendant la pause pipi, ils faisaient une petite marque. Un signe distinctif pour montrer que cette pierre-là devait leur être payée à eux. On a pu déterminer, en fouillant dans les comptes de la chambre apostolique, qu'en 1337 plus de huit cents ouvriers travaillaient sur le chantier, tous corps de métier confondus.

— C'est toujours les comptes qui caftent à travers l'Histoire. . .

— C'est souvent le cas, en effet. Je ne me souviens plus combien de tâcherons bossaient à la taille des pierres, mais ils étaient nombreux. C'était un travail ingrat, qu'ils accomplissaient avec soin. Regardez la finesse des marques qu'ils sculptaient.

Sans prévenir, mon guide s'empare de ma main. C'est vrai qu'il a du chien. Bien charpenté, velu, un *bear* au sourire rassurant. . . Tout à mon trouble de découvrir celui qui me porte tant d'intérêt depuis ces dernières minutes, je n'ai pas vu son intention. Il s'est saisi de ma main pour me faire toucher du doigt les marques de tâcherons du mur à côté de nous. Je n'ai pas le temps d'avoir un recul que le vertige me reprend.

Une fois encore ma vision se trouble et le bel homme qui me faisait du gringue disparaît de mon champ de vision.

Tout se poudre et se jaunit autour de moi, cristallisé dans la calcite.

Je suis roche, à nouveau.

Autre morceau de calcaire.

<fil-de-pensées trame="Palais des Papes" origine="pierres
de la cuisine">

Chapitre 4

La roche exulte. La roche a bien senti quand la roche autre s'est reposée de ses souvenirs. La roche sait que c'est à son tour. À son tour de retrouver un homme qui déplace les souvenirs. Un... un Néonaute. Un NoéNaute, oui. Ça y est, la roche se souvient. La roche sent qu'elle ne devrait pas se souvenir. Pas de ça. Que c'est trop fatigant, trop pesant en elle.

Alors la roche s'immobilise de joie. Elle s'empêse d'expectation, comme lors de l'arrivée d'une nouvelle ère glaciaire. C'est à son tour d'être déchargée. Enfin les souvenirs qu'un de ces nononautes a gravés en elle vont pouvoir sortir. Enfin la roche va pouvoir trouver un peu de repos.

Qu'on la mette en pièces, l'éparpille et la réassemble : passe encore. Ce sont des lubies qui arrivent à n'importe quel éclair. Ces jeux de craquements, elle les pratique depuis toute jeune montagne, lorsque ses sommets se sont mis à pointer. C'est souvent assez agréable... surprenant. Mais qu'on l'accable de mots, de noms, d'idées, ainsi que des histoires de ces êtres minuscules et si évanescents qui se disent « humains »... C'est parfaitement inacceptable.

L'insomnie n'a que trop duré. Oui : les souvenirs des hommes troublent son repos. La roche ne peut pas faire comme le rocher des Doms sous elle qui dort de cet éveil semi-assoupi bien connu de tous les minéraux honnêtement cristallisés. À chaque fois qu'elle tente de s'éveillassoupir, la roche sent le picotement des moments de mémoire qui la tirelle. Qui lui intiment d'avoir un nom, des envies, une vengeance, de la rancœur. La roche ne sait même pas comment on minéralise de la rancœur.

La roche a rassemblé ses forces. La force des milliards de petits animaux qui sont venus déposer leurs coquilles et squelettes pour la sédimenter. La force des pressions qui l'ont faite et l'ont métamorphosée, pulsant quelques veines de marbre en elle. La force du temps lui-même, compagnon silencieux et toujours présent, qui à chaque rencontre lui décompte un grain avec délicatesse et respect.

La roche a rassemblé ses forces pour se souvenir. C'est un de ces humains spéciaux qui l'a mise dans cet état, alors ce nouvel humain

#Apolog

spécial devra l'en délivrer. Voilà une respiration entière qu'elle attend cette chance. Enfin pouvoir chasser en elle le moindre recoin d'humanité, la moindre idée parcellaire. Enfin les faire fondre comme un glacier au dégel. La roche a rassemblé ces souvenirs avec force.

Ainsi, malheureusement pour l'homme, la roche se souvient.

<souvenir source="léoncedelamaisonverte" datation="1342">

Léonce est le dernier, le seul. Mais Léonce n'est pas seul, il est rempli de souvenirs. Les souvenirs des autres. Les manigances des Descendants. S'il a l'occasion d'un jour revenir dans l'histoire pour éteindre leur lignée, Léonce le fera. Trop de souffrances sont nées de leur cupidité. Leurs soifs insatiables l'ont mené jusqu'à l'absurde.

Léonce voit aujourd'hui ses erreurs. C'est souvent ainsi, avec les fautes : on les reconnaît quand elles sont assez accomplies pour venir hanter le présent. Quelle incompréhension, quand il y pense ! Quelles occasions manquées d'accomplir les destinées des Noé-Nautes. D'en rassembler les chemins.

Derrière lui le fouet du contre-mâitre claque : il faut qu'il taille plus de pierres, plus vite. Léonce sait qu'il va mourir ici. Il est trop maigre et trop désabusé pour faire quoi que ce soit d'autre, alors il accélère les coups de marteau sur son burin. Et, dans l'espoir d'être entendu par le futur, Léonce place son passé dans les pierres de ce Palais qui se veut éternel.

</souvenir>

Avec l'inéluctabilité d'un continent qui dérive, la roche se souvient.

<souvenir source="léoncedelamaisonverte" datation="1339">

Léonce est parvenu à aller dans la garrigue, récolter un peu de thym et de l'écorce de saule. Alors que bout la décoction dans son petit chaudron de cuir, il ne se fait pas d'illusion. Ce n'est pas cela qui sauvera son ami Godefroy. Il verse malgré tout le précieux liquide dans une timbale et va la porter à son vieil ami. Les Descendants ne les surveillent même plus. Peu importe qu'ils se parlent,

Chapitre 4

qu'ils soient unis : ils ne sont plus que deux. Et ne présentent plus aucune utilité pour les lignées.

Dans la tente d'ouvrier où ils résident désormais, Godefroy de la maison Jaune se meurt. Une fièvre est en train d'emporter son corps affaibli par les incessants travaux de taille de la pierre. Godefroy est un ami auquel il est impossible de mentir. Ces amitiés-là sont les plus fragiles au commencement, mais deviennent avec le temps aussi dures que du chêne trempé. En lui tendant la timbale brûlante, Léonce ne lui ment pas :

— J'espère que cela te soulagera quelque peu, pour le moins.

— Ta sollicitude est un baume en elle-même, l'ami.

— Tu fais pâle figure.

— Toi-même tu n'es pas bien reluisant, Léonce.

Les deux amis sourient en silence. Seul le bruit des frissons et des gorgées lentement sirotées vient troubler leur calme. Léonce borde son ami, qui d'une voix comateuse lui énonce ces vérités que l'on n'a plus le temps de couvrir d'un voile pudique.

— À l'aube je ne serai plus là.

— Ne dis pas cela, l'ami.

— Je sais que je vais mourir cette nuit. J'ignore l'origine de ce savoir mais vois comme je le sais. Maintenant, tais tes réprimandes. Léonce mon ami, cette nuit je m'en vais. Pourtant j'ai le sentiment que je ne te laisserai pas seul.

— Qu'est-ce que tu... ?

— Chut. S'il m'est douloureux de parler, je préfère cette souffrance à celle d'entendre tes billevesées, ironise Godefroy. Je suis le Noé-Naute de la #dualité, je sais la reconnaître quand un autre la pratique, la vit. Tu n'es pas seul, mon ami. Et même si c'est le cas : mens-moi. Pour la première fois de nos vieillesse, je te demande de me mentir. Dis-moi qu'elle est avec toi. Rassure un ami moribond : dis-moi que tu n'es pas seul.

Des larmes roulent sur le visage de Léonce, sans qu'il semble s'en apercevoir. Ces larmes ont bien senti l'importance du moment,

#Apolog

et essaient de se faire discrètes. Ne pas couler trop abruptement. Ne pas mouiller trop vite. Dans un sourire sincère, Léonce répond simplement :

— Elle t’embrasse.

— C’est bien, mon ami, c’est bien. Cela fait des années que je m’en doute. Mais je n’ai jamais voulu vous déranger... Godefroy respire bruyamment. Tu sais, j’en suis venu à croire que c’est cela la clé de voûte...

— ... nos destinées, la prophétie. Moi aussi c’est ce que je me suis dit, complète Léonce.

— Pourquoi n’as-tu pas essayé de l’accomplir ?

— Il était trop tard quand elle et moi avons compris. Léonce laisse un silence soupirer entre eux. Dis-moi, Godefroy... J’en ai parlé avec elle, tu sais, et nous serions tous deux d’accord si tu voulais—

— Non, rétorque le moribond dans un sourire tendre mais catégorique. C’est infiniment bon de votre part mais non. Je crois que cette fin-là me convient. J’en ai assez vu pour plusieurs vies, mon ami.

— Alors repose-toi dans la paix. Je... Nous allons te veiller.

— À tout à l’heure, dit Godefroy.

Léonce sourit à l’évocation de ce mot de passe. Depuis des années, plus qu’il ne peut s’en souvenir, c’est ainsi qu’ils se font leurs adieux. Quand, à chaque départ vers de nouvelles manigances, on ne sait si l’on va revenir les pieds devant... Quand on comprend que les Descendants, les maisons de la Noétie, leurs écoles et lignées ne sont pas là pour protéger mais bien pour exploiter les NoéNautes avant de les aider à périr. Quand chaque séparation peut simplement être la dernière... On trouve un moyen de conjurer le sort. On évite les effusions et les heurts d’un au revoir, et trouve un mot de passe pour les remplacer.

— À tout à l’heure, répond Léonce en guise d’adieu.

</souvenir>

Remontant le temps strate après strate, la roche se souvient.

Chapitre 4

<souvenir source="léoncedelamaisonverte" datation="1337">

Il sont les deux derniers. On les a placés là pour les laisser mourir. Le chantier du palais de Benoît XII. Quand Léonce pense que c'est par lui que ce pape est resté en Avignon : quelle ironie ! Après l'avoir cloué sur son trône, voilà qu'il faut tailler les pierres une par une pour entourer le Saint Siègne d'un nouveau Vatican.

Godefroy et lui sont les deux derniers NoéNautés à être en vie. Esclaves sous surveillance parmi les tâcherons du chantier. Les autres ouvriers ont bien compris qu'il ne fallait pas fraterniser avec eux. Les deux esclaves du contre-maître. Ses souffre-douleur. Leur donner un bout de galette, ce serait se faire refuser la moitié des pierres de la journée. Enfin... uniquement si le maître d'œuvre est d'humeur clémente. Les ouvriers ne sont pas libres : ils savent que la bourse a remplacé le fouet.

Les deux derniers NoéNautés n'ont même pas le droit de communiquer entre eux. Se parler serait faire résonner le fouet. Ils ont bien essayé d'influencer le contre-maître, d'altérer ses pensées. Mais les Descendants se sont rendu compte de la supercherie et ont remplacé le contre-maître ainsi adouci par un des chevaliers de leurs écoles. Les Noétiens. Immunisés contre leurs pouvoirs. Entraînés, éduqués. Ce nouveau maître d'œuvre est aigri d'être ainsi affecté à un tel poste... et n'hésite pas à se venger sur Léonce et Godefroy.

Les deux NoéNautés taillent des pierres. Marteau, burin. Faire des cubes dans le calcaire. Les porter, à la fin de la journée, devant l'œil blasé du contre-maître. Se faire passer les blocs de calcaire. Voilà leur seule interaction. Leur seul moment d'humanité. Un simple échange de regard, les lèvres scellées. Vivre sans avoir personne avec qui échanger n'est pas une vie. Godefroy dépérit, et boit de plus en plus. Souvent, il marmonne seul, dans sa barbe, se parlant à lui-même. Léonce, lui, n'ose pas.

Les deux tâcherons s'échangent des pierres. C'est de Léonce qu'est venue l'idée de charger une roche. Le premier souvenir qu'il y a placé est un souvenir d'enfance. Le porc qu'il a effrayé dans l'échoppe du charcutier. Le morceau de jambon chapardé. Lorsque

#Apolog

ce moment de mémoire est remonté en lui pour se figer dans le calcaire, Léonce a pu sentir le goût fumé de la délicieuse viande. La pépie provoquée par cette gourmande salaison.

Les deux tailleurs de pierre s'échangent des souvenirs. Lorsque Godefroy s'est saisi de cette première pierre, il l'a de suite lâchée dans un petit cri de surprise. Cela faisait quelques mois, déjà, qu'il n'avait eu d'autre interaction humaine que les réprimandes du contre-maître. Ne voulant pas attirer son attention, il s'est prestement emparé de ladite pierre pour faire comme si de rien n'était.

Plats en sauce. Raisins croquants de leur enfance. Millas de la tante gasconne. Tomates séchées en hiver. Galettes garnies de Napoléon. Chaque nouvelle pierre était une réjouissance, chaque nouveau souvenir une occasion de surprendre l'autre. Après les goûts ils échangèrent les peaux. Souvenirs charnels et charnus de corsets délassés, de braies dénouées. Deux quinquagénaires usés sculptant la pierre avec des érections de cerfs et des rires goguenards de damoiseaux.

Enfin les deux amis s'échangèrent des pierres lourdes de sens. Les stratagèmes pour contrecarrer le départ en Italie de Benoît XII. Les demandes incessantes des Descendants. Les influences pour que l'évêque d'Avignon devienne le pape Jean XXII. Les entourloupes, l'attentat et toutes les manigances pour donner aux maisons leur pouvoir et leur premier pape. La montée sur le trône de Clément V...

Et, bien entendu, la mort de Jeannette. L'autre NoéNaute de la maison Verte. La première à avoir péri. Seul Godefroy évoque le douloureux souvenir. Léonce n'ose pas. Malgré toute la confiance qu'il porte à son allié, son ami, son compagnon des vieux jours... Léonce n'ose pas évoquer ce moment qui changea tout. Cet instant qui aurait dû lui faire comprendre la clé de leurs pouvoirs et destinées. Un entendement qui ne lui est venu que trop tard. Léonce a trop protégé son secret, trop longtemps.

Alors il continue de le taire, comme par inertie.

</souvenir>

Chapitre 4

Du plus profond de ses crevasses, la roche éruptionne jusqu'au dernier moment de mémoire.

<souvenir source="léoncedelamaisonverte" datation="1316">

Sa main couverte d'un sang chaud commence à poisser. Son dos le blesse, chaque vertèbre crispée par tant de tristesse et de rage contenues. Ses genoux l'élancent, heurtés d'avoir été ainsi projetés contre le sol pour amortir la chute. Mais Léonce n'en a cure. Son corps pourra bien lui réclamer son dû plus tard. À ce moment précis, seule compte Jeannette.

Jeannette, sa sœur de Noétie, la NoéNaute à l'argumentaire #pénétrant. Jeannette, qui change le monde comme le cœur des hommes avec une indémodable #douceur. Jeannette, la seule à savoir canaliser sa #véhémence à lui. Jeannette, qui vient d'être victime d'un coup de dague du NoéNaute de la maison Noire, se vide de son sang. Son temps est compté, seul son temps compte.

Agenouillé à ses côtés, Léonce tente d'endiguer le flot de sang qui s'échappe d'entre ses cuisses. Aucune pudeur ne saurait l'arrêter : jamais Jeannette et lui ne se sont aimés autrement que d'un amour fraternel. Sa main droite passée sous les jupes et cotillons presse la blessure d'un linge déjà détrempé de sang. Son bras gauche soutient le dos de Jeannette, pour mieux l'aider à parler au creux de son oreille. Léonce est sans voix et cela convient : Jeannette a tant à dire.

— Tu peux pleurer mon tendre ami, et tu peux rire : pour la première fois depuis tant d'années, je te laisse glisser ta main entre mes cuisses... et cela me laissera froide. Tu diras à ma mie combien je l'aime.

— Mais tu...

— Il suffit. Cela n'était pas une requête. Tu le lui diras, je le sais. Ce moment est juste, mon ami, il vient en son temps. Il me semble avoir compris. Il me semble le voir dans toutes les idées qui se mettent en place en face de moi. Vois-tu la danse de ces lucioles venues du monde des pensées ? Regarde, mon ami, regarde leurs

#Apolog

couleurs se mélanger. Regarde l'accord qu'elles forment, l'harmonie qui les construit en un brillant tunnel... Vois ce qu'elles disent, mon ami : lis le monde des idées.

— Crois-tu... ?

— Oui. Je sais que cela est juste. Mais je ne le ferai pas sans toi. Pas sans ton consentement. Acceptes-tu de mêler à ce point nos destinées ?

— J'y consens.

— Léonce, mon cher Léonce, me protégeras-tu de ton secret ?

— Comme ma vie, répond Léonce dans un sourire de complicité.

— ... bien... Alors, laisse-moi, de mon dernier souffle...

Jeannette inspire.

— ...laisse-moi te raconter une histoire.

Et, en expirant, Jeannette perd vingt-et-un grammes.

</souvenir>

La roche se sent libérée. Libérée de ces histoires, la roche va enfin pouvoir d'éveillassoupir et laisser le calcaire de ses murs fricoter en rêve avec les schistes du rocher des Doms. La roche n'est pas curieuse, c'est trop fatigant d'être curieuse, et elle ne veut pas savoir comment font les hommes pour être si... hommesques. Normal qu'ils soient si éphémères, évanescents : il est plus consumant d'être un homme que de retourner à la lave.

La roche sait qu'elle ne veut plus de ces pensées des hommes. Que cet homme qui l'a délestée est aussi capable de lui graver d'autres souvenirs. Or cela serait... déplacé. Alors dans un effort surminéral, la roche rassemble un semblant de volonté. Comme une veine de minerai magnétique, la roche se polarise à l'opposé de cet homme. Il ne doit plus la toucher. La roche ne peut pas grand-chose : c'est fatigant de trouver de la volonté. Alors elle fait ce qu'elle peut, et, du plus petit de sa force, comme dans un frémissement, elle tente de repousser le NoéNaute.

</fil-de-pensées>

Chapitre 4

Je suis projeté dans mon corps, mon corps est projeté dans la salle. Je sens ma main échapper avec violence aux mains de mon guide charmeur qui voulait me faire toucher les murs. De son point de vue, ce moment a dû se compter en dixièmes de secondes. Il prend ma main, me fait toucher le mur, voit mon trouble, et me voit expulsé au milieu de la cuisine, comme si je venais de recevoir un *uppercut*.

Je suis sonné, mais moins poussiéreux que tout à l'heure. Mes pensées sont encore un peu minérales, ma langue semble tapissée de Smecta, mais j'ai l'impression que mon corps a pris le coup pour retrouver ses marques. Je me relève, lourd comme du granit ; et parviens à parler malgré les galets qui pavent ma bouche.

— sssschhhjjj— Je... je dois faire une réaction allerchjg— allergique au calcaire.

Mon guide tente de trouver les mots, lève un sourcil, puis décide d'éclater de rire. S'avançant vers moi, il me prend de force dans ses bras, telle une jeune mariée à qui on fait passer le seuil du nouveau foyer. Avec un sourire ravageur et une voix grave, il m'assène le coup de grâce :

— Tout ce que tu veux tant que ça me donne une excuse pour t'emmener à l'infirmerie.

</récit>

<vécu époque="2014" lieu="ma chambre au manoir des Jaunes" moment="milieu d'après-midi plus une sieste et une histoire">

<dialogue locution="moi" interlocution="Fulbert">

— Ah, non ! C'est un peu court, jeune homme...

— Roh ne me dites pas que dans votre état vous avez envie d'entendre ce genre d'histoires-là, madame Mar... Oh, pardon.

— Tu serais étonné, mon pitchoun, étonné à quel point toutes les histoires se ressemblent. Combien toutes ont exactement le même intérêt.

— Vous allez faire quoi, demain ?

#Apolog

— Comme de coutume, tu sais : je n'en ai pas le moindre début d'idée. Demain me semble bien loin vu ce que l'on peut apprendre en une journée. Or celle-ci est loin d'être terminée.

— Mais vous croyez vraiment qu'ils ont existé ? Je veux dire... Léonce, Godefroy, Jeannette et tous les autres... Comment vous pouvez croire en eux ?

— C'est là mon super-pouvoir, mon pitchounet. J'ai l'esprit assez ouvert pour y accueillir n'importe quel courant d'air. Je n'ai pas envie de remettre en question ta réalité. La question est : comment peux-tu ne pas croire en ces gens, toi qui as vécu leurs mémoires ?

— J'y crois, j'y crois... J'ai juste du mal à me dire que... que Godefroy c'est moi. C'était moi. Un autre moi, quoi...

— Rah, naine, ta petite escapade avignonnaise pose beaucoup de questions, mon pitchounet, c'est certain. Mais je ne suis pas sûre que tu saisisse la plus importante d'entre elles...

— Quoi... ? Vous croyez que c'est pas un hasard si j'ai gagné ce séjour dans la cité pontificale ? Genre c'est un coup monté ?

— Nan, ça, c'est juste un coup de bol. Ça arrive aussi, parfois, tu sais...

— Alors c'est quoi la question la plus importante ?

— Est-ce que tu vas le revoir, ton beau guide ?

— ...je sais pas.

— Hé bé en attendant de savoir, y'a Florestan qui patiente dans la cuisine. Allez file le retrouver, mon pitchounet. On se revoit tout à l'heure.

</dialogue>

Bon, il est une chose qui ne me plaît guère dans cette affaire, ce sont ces histoires de destinée. Quel lien Léonce a-t-il pu faire entre la mort de Jeannette et la prophétie du Grimoire écrit par Bruine ? Est-ce que Ghislain a fait le même lien ? Il n'est pas encore temps d'aller confronter celui qui devrait être mort... aurait dû être mort. Celui qui a été mort. Mais je sens que ce moment approche, et je

Chapitre 4

veux être sûre d'y arriver avec toutes les informations bien sauvegardées dans le disque dur qui me sert de mémoire.

</vécu>

Addenda au chapitre 4 – Madame Marquet, c’est moi !

(Pouhiou)

Pardon, Flaubert, pardon Gustave, pardon mon gugusse, mon tative, d’ainsi t’emprunter et remixer cette phrase que tu n’as jamais écrite. Et pourtant, elle a dû te titiller, celle-là, hein ? Non, je ne te connais pas, tu n’es à vrai dire qu’un outil de ma rhétorique, mais je me mets (d’autant plus) facilement à ta place... Qu’est-ce qu’on a dû te faire chier, à te demander qui de tel ou tel personnage te correspondait... À savoir où exactement, entre quelles espaces, autour de quelle virgule se trouvait ta personnalité...

Quand j’explique, comme je le fais dans les addenda de #MonOrchide, qu’il n’y a pas d’auteur car il n’y a pas de « Pouhiou », que je ne suis qu’une autre histoire, un autre narratif, une autre personnage auquel ton esprit donne voix... Je vois les pensées de mes interlocuteurices buter sur le même mur, et se cogner en boucle : « mais ce roman, c’est bien toi qui l’a écrit, hein ? Il vient bien de toi ? Tu y es pas dans ce roman ??? »

Bien entendu que j’y suis ! J’y suis de partout, étalé en filigrane entre les lignes, mon vécu se retrouve dans le moindre souffle, la plus petite inspiration... J’en suis un personnage, même... Sauf dans ce volume. On ne retrouve pas le personnage « Pouhiou » dans #Apolog.

Quoique... quoiqu’il y ait ce guide, ce jeune stagiaire au Palais des Papes, celui qui en 2003 guida un groupe de retraités au travers de l’étouffante chaleur de cet été caniculaire. Ce guide stagiaire qui a choisi le tourisme pour bifurquer ses études de japonais jusqu’à la sortie de route, car il a avait fait le tour des contes qui l’y amusaient. Certes, le *Nihon Shiki* était à ses yeux une mine de drôleries, et le prince Shōtoku une espèce de *superman* avant l’heure. Certes son étude de l’Extrême-Orient et ses envies de croire en des oracles l’avaient poussé à tâter du Yi-King... Mais le théâtre l’appelait plus fort, ce guide. Du théâtre médiéval, avec ses papes, ses

Chapitre 4

saint Georges et ses dragons. Alors le jeune guide choisit Avignon, son Festival et son Palais pour conclure ses années estudiantines. . .

Oui, je suis partout dans ce roman. Je suis dans chacun des chapitres. Quand j'écris dans l'urgence, quand je dois trouver des époques, quand l'inspiration exige son dû. . . je puise dans mes réserves. Le Yi-King, les légendes médiévales, le Japon, mon Palais adoré. Celui que j'ai arpenté et montré pendant trois mois.

Je suis partout dans ce roman. Entre les méditations contemplatives du scribe et les phrases aux points finaux du calligraphe. Dans le sang, le sexe, la sueur et l'injustice. . . dans le doux blasphème du baiser liant saint Georges à son Dragon. J'erre dans la résistance toute japonaise de mes servantes. Cette défiance qui s'excuse d'exister et n'en pense pas moins, comme je l'ai fait avant que d'ébouriffer mes plumes pour parler haut et fort. Je suis dans cette idée insensée de prendre du calcaire comme narrateur, d'adopter son point de vue millénaire et stratifié, juste pour voir, pour explorer.

Ce n'est pas que je sois Madame Marquet. Non : Madame Marquet, c'est moi ! Pour faire vivre sa voix, je suis obligé de lui laisser la place. Je dois commencer par me taire. Laisser les pensées retomber, se taire. Écouter. WWMMS ? *What Would Miss Marquet Say* ? Je dois la laisser parler, jusqu'à ce que son tonitruant accent provençal sonne juste, sonne comme elle. Je ne me laisse pas emprunter comme une possession mystique de fantôme revanchard, non. . . Je suis plus le gamin devant son miroir qui s'entraîne à imiter, qui fait la moue et dodeline de la tête, jusqu'à ce que, satisfait, il puisse retourner à ses jouets et leur attribuer cette voix.

Et c'est ainsi pour chacun des personnages. Lorsque ça sonne trop docte, lorsque tu n'as pas un personnage qui vit mais une exposition d'idées et de mots. . . c'est que j'y suis pas parvenu. Ça arrive, aussi. Parce qu'ils sont écrits au présent, ces romans sont imparfaits. Qu'importe. Je suis aussi dans ces erreurs, ces imperfections assumées.

Si j'y suis partout, pourquoi aurais-je envie de signer ce roman ? Quel besoin, quelle fonction remplir par ce fait ? Si ma présence

#Apolog

et mon empreinte se tracent dans les moindres mots, dans chaque accord harmonique des idées qui résonnent, où est-ce que je suis vraiment ? Quel est mon rôle, quelle est ma place ?

Je dis « mon » roman comme je dis « mon » Palais. Le Palais des Papes. J'ai eu le bonheur de le faire visiter trois mois durant. Chaque visite, je parlais sans cesse. J'expliquais où regarder. D'un détail, je tirais le fil de la connaissance pour tresser un narratif et tenter de faire revivre la trame de l'Histoire. Je me projetais partout, dans ce Palais. Ma voix, mes choix de mise en valeur, les données que j'apportais... La façon dont je liais tout cela, dont je jouais avec l'attention de mes visiteuses, dont je les plaçais, dont je leur répondais... Durant leur visite, j'étais partout, orchestrant regards, positions et pensées de mes mots. J'étais partout pour mieux me fondre dans les murs et faire apparaître le Palais non pas tel qu'il est, mais tel qu'il saurait se dévoiler.

Je ne suis pas auteur de ce roman, pas une autorité. Je suis un simple guide, qui hante les murs d'une histoire le temps de ta visite. Un guide stagiaire.

Chapitre 5

L'humilité

Dans le Yi-King, l'Humilité (15^e hexagramme) est représentée par la montagne sous la terre. La noble montagne est dans une position humble, et partage ses bienfaits. La terre, pourtant modeste, est placée en haut, et connaît l'humilité dans son élévation. L'idée est que la roue tourne, le vide se remplit alors que ce qui est plein perd sa substance. Voilà pourquoi celui qui réussit son œuvre ne doit ni s'en glorifier ni s'attacher à cette réussite.

<incipit chapitre="5">

Aujourd'hui mon instinct maternel est mort. Ou peut-être n'a-t-il jamais vécu. Je sais bien que je les appelle tous mes pitchouns. Que toutes sont mes pitchounettes. Mais le premier apprenti *Sigmund* qui me sort une pseudo-compensation transitionnelle, je la lui enfonce si profondément dans les narines qu'il en éternuera des psys pour le reste de ses misérables jours.

Non, je n'ai jamais voulu d'enfant. Jamais eu l'appétit pour. Pour une gamine née après-guerre, une fille qui a connu sa sexualité en mai 68, pour la femme qui s'est mariée dans les années 70 à feu le Colonel... On ne peut pas dire que ce fut facile, ça non ! De

#Apolog

longue, on m'a regardée comme une bête étrange. La femme qui ne sert à rien. Les autres mères m'ont jugée, et jugée coupable, naine ! Le ventre volontairement resté sec. On a préféré me croire incapable, me dire malade. Celle qui ne veut pas s'avouer stérile.

J'ai longtemps été fertile, contrairement à ce que ma belle-mère clamait à qui voulait l'entendre. Je n'ai pas été carriériste, au grand dam des *working girls* qui se cherchaient un modèle. Je ne suis pas l'égo-excentrique que les collègues de feu mon époux décrivaient. Aucun spécialiste du cabestou n'a réussi à me trouver le plus petit traumatisme, je les ai presque rendus chèvres, les pauvrets... Je suis simplement une femme qui n'a jamais voulu d'enfant.

Ce qui est formidable, c'est que vraiment dégénéré, pas une de ces bonnes âmes n'ait réussi à envisager que je puisse simplement... exister. Que, parmi la foultitude d'humains qui peuvent s'imaginer eux-mêmes, parmi la foule de comportements et la multiplicité de choix de vie... il y ait une femme qui puisse simplement ne pas avoir envie de procréer, d'élever, d'être mère.

Alors j'ai fini par jouer les matriarches d'opérette. J'ai emprunté les traits d'une bonne mère pour vivre mes amitiés. Elle est rigolote, la vieille geekette à l'accent provençal, hé ? Elle n'est plus si étrange, la veuve restée vieille fille, quand elle lance ses peuchères, naine ! Elle, elle peut se faire des copines, des amis, cette drôlesse. Même si son costume se retourne contre elle pour lui mordre le charnu.

Même si, pour avoir des relations, elle doit les appeler « pit-chouns » et « pitchounettes ».

</incipit>

<vécu époque="2014" lieu="la chambre d'Orchide au manoir des Jaunes" moment="fin d'après-midi">

Je lui ai laissé le temps d'arriver. Je sais comment ça se passe, j'ai vu tant d'amies le faire. Vérand'a a probablement déchargé le coffre de la voiture de tout le barda. Poussette, baignoire en plastique, peluches, couches, matelas à langer, berceau, ainsi que le gros sac de biberons, tétines, chauffe-biberons, couvertures, grenouillères, chaussures, vêtements, slips, *t-shirts* ornés d'animaux

Chapitre 5

touffus et mignons jusqu'au bord de la glauquitude et l'overdose d'insuline. . . Tout au fond du coffre, un pauvre sac de voyage rabougri est dédié aux maigres affaires des jeunes mamans.

Cassandre a dû sortir cernée, les seins lourds, tenant au creux de ses bras sa bombe à retardement. Cette petite tyrannesse aux joues roses qui lui a dicté les dix-sept derniers mois de sa vie, de jour comme de nuit. Ce centre du monde qui s'est déplacé de son nombril féministe vers un autre, affamé, demandeur ; qui la *shoote* aux ocytocines afin d'en faire son esclave consentante. La petite Orchide.

J'ai senti mes disques durs trembler quand Enguerrand a dévalé les escaliers et martelé le plancher afin d'aller accueillir sa fille. Il ne l'a vue qu'en photos, ne lui a parlé qu'à travers sa *webcam*. Mais il est impliqué. Aussi impliqué que tout jeune homme ayant une sacrée revanche à prendre sur la parentalité. Cassandre et Vérand'a ont su le comprendre, et lui faire une place dans la vie de la petite.

Enguerrand, Cassandre et Vérand'a. C'est la première fois qu'ils se voient depuis l'immeuble de la Défense. Si on ne compte pas les menaces et manigances. . . puis les tractations, accords et conventions qu'ils ont conclus à distance. Mais nous y sommes : la distance a été abolie. Pour la première fois, leurs visages doivent se mettre au diapason de leurs belles promesses.

Le moment n'a pas dû être étrange bien longtemps. Les nourrissons ont ce super pouvoir de savoir apaiser les querelles en faisant naître des risettes sur les lèvres. Ou peut-être bien que Cassandre, ivre de fatigue, a été grandement soulagée de pouvoir déposer sa bombe tyrannique dans les bras d'une nouvelle victime, qu'elle emboucanait un nouveau serviteur. Les quatre sont certainement entrés dans le *hall*.

Tous les autres NoéNauts devaient être rassemblés pour les accueillir. Les trois exilées qui rentrent au bercail. Le retour des filles prodigues. Et de leur infante. J'ai œuvré à la grande réconciliation. Une fois de plus. J'ai nuancé des remarques blessantes, arrondi des reproches bien anguleux, fait adopter des points de vue étrangers afin d'émuler l'empathie. . .

#Apolog

Bref, je leur ai remué le ciboulot, à mes pitchounets, jusqu'à ce qu'ils comprennent les ascenseurs piégés. Jusqu'à ce qu'elles excusent les chasses aux trésors et médecins manipulés. Jusqu'à ce que chacune et tous admettent les bienfaits et le bien-fondé de cet éloignement éphémère. Je les ai travaillés au corps et à cœur afin que tous puissent se rassembler sans s'en vouloir plus que de raison. Je suis suffisamment intervenue, me suis assez mouillée pour ne pas avoir à leur tenir la jambe durant les retrouvailles. J'ai attendu. J'imagine déjà comment ils ont fait.

Ils se sont retrouvés en silence, comme souvent quand une sourde est dans la salle.

Aglaé a probablement embrassé les mères en premier, leur proposant de rentrer, ainsi qu'une boisson chaude. Nicolbert a dû les serrer chacune dans ses bras : Vérand'a, sa traîtresse d'ancienne collègue Noétienne et Cassandre, celle qui comme lui a survécu à Enguerrand. Orion leur a certainement offert un cadeau parfaitement inapproprié pour la petite. Une grenouillère avec deux pokémon lesbiennes ou des petits poneys en pleine partouze. Indra a semblablement lancé –à pleine voix et en langue des signes– une de ces répliques intensément aveyronnaises dont elle a le secret pour dédramatiser la scène. Et Ghislain... Ghislain... passons sur lui.

Quoi qu'il en soit, j'ai laissé à Cassandre le temps d'arriver. De désamorcer les malaises, se rafraîchir du voyage et se poser un peu. Je lui ai laissé le temps avant que d'apparaître dans le visiophone qui lui servira à surveiller bébé. Elle est seule dans la chambre. Orchide se trouve certainement au centre des attentions des Noé-Nautes, au creux des maigres bras de son père. Sous le regard vigilant de Vérand'a. Cassandre est seule. Cette #observatrice née ne sursaute même pas quand j'apparais dans son *baby-visio-phone* spécial mamans sourdes. Tu me diras, si elle a les yeux fermés, ça peut se comprendre... .

Être mère et sourde demande des aménagements. Heureusement le manoir Jaune a été adapté à la spécificité de Cassandre. Il y a de la domotique de partout et l'on peut par exemple contrôler à distance chaque lumière de chaque pièce. Car pour appeler une

Chapitre 5

sourde de loin, soit on fait vibrer le sol, soit on joue avec la lumière. Étant par nature fainéants et technophiles, les NoéNauts et moi-même avons opté pour la deuxième solution.

Je lui fais donc clignoter le plafonnier. Cette fois-ci Cassandra sursaute. Regarde autour d'elle avec une attention dont peu d'entendants sont capables. Elle prend #conscience du monde autour d'elle, comme une flamme qui lécherait chaque matériau qui l'entoure. Elle finit par voir mes mots sur l'écran de son *baby-visio-phone*, hacké pour l'occasion : « Bienvenue ma Pitchounette. On peut se parler quelques minutes ? »

Cassandra sourit, et d'un index me fait signe de patienter. Elle s'empare d'un guéridon, le place face au fauteuil où elle se reposait et y dépose le *babyphone* afin de pouvoir lire l'écran avec aisance tout en étant bien cadrée dans le champ de la petite caméra.

```
<dialogue baby-phone-hacké="moi"
```

```
signes-devant-la-caméra="Cassandra">
```

— Je suis toute ouïe, Madame Marquet.

— ^^ . Tout s'est bien passé, ma mignonne ?

— Comme vous l'aviez envisagé. Le blouson *pédobear* offert par Orion est vraiment atroce.

— Promis sur ce coup je n'y suis pour rien. Vous avez fait bon voyage ?

— Oui. Orchide a fait une crise dans l'avion, du coup elle a eu une dizaine d'adultes à ses petits soins durant tout le vol. Ça nous a reposées, Vérand'a et moi. Vous avez des nouvelles d'Aspic ?

— Il se remet. La convalescence lui a pris du temps, mais il paraît qu'il écrit, maintenant. Ça ne m'étonnerait pas que sa limousine soit dans les parages demain.

— ... on ne va pas parler de ce qui saute aux yeux, c'est ça ?

— Pas pour l'instant, ma pitchounette, pas pour l'instant... À moins que tu ne veuilles qu'on enchaîne les platitudes convenues et autres cagades pseudo-dramatiques...

#Apolog

— Ça n'est pas notre fort, ça... On est plutôt du genre pragmatique, vous et moi, non ?

— Tu m'étonnes. C'est bien pour ça que je nous apprécie autant. On passe pas notre temps à se lécher la bourmelle, si tu me passes l'expression XD.

— Je ne rebondirai même pas. Je ferai comme si je n'avais rien entendu.

— Bien. Venons-en à nos affaires. Tu sais d'où t'est venu ce fameux papier à lettres ?

— Non : j'ai tout testé : l'enveloppe, le cachet, j'ai regardé si tout cela n'avait aucune trace de pensées... Je suis même allée jusqu'à sonder le facteur : rien. Pas moyen de savoir pourquoi quelqu'un m'aurait envoyé une liasse de papier à lettres vierge et ancien sous pli discret.

— C'est un papier marqué du sceau royal ?

— De la couronne d'Angleterre, oui. Plus exactement de la maison de Hanovre. Il date du siècle dernier. Et... alors croyez-moi si vous le voulez —

— Il renfermerait pas des pensées uniquement lisibles pour une NoéNaute, par hasard ? Oh pardon je t'ai interrompue. C'est juste que je commence à reconnaître la loi des séries quand j'en vois une, naine !

— D'accord... OK. Faudra que vous m'en touchiez deux mots, plus tard... Enfin, avant demain. Et oui : ce papier à lettres fourmille d'idées. Si vous saviez comme les souvenirs qu'il contient sont précis. C'est même assez effrayant, Madame Marquet.

— Parce que ce sont les souvenirs d'un NoéNaute qui te correspond ? Hé ?

— Mais comment vous... OK, j'ai compris : encore la loi des séries, c'est ça ? Donc non. Enfin si : ce sont clairement les notes d'une de mes ancêtres d'incarnation. Mais non, ce n'est pas ça qui fait peur. <pause /> Quand je l'ai touché, je me suis mise à dessiner. À dessiner des mots, des phrases. Mais dans une écriture qui n'est pas la mienne, avec des pleins et des déliés qui ne sont

Chapitre 5

pas de moi. J'ai dessiné une correspondance entière, qui voulait s'écrire aussi bien en vieil anglais qu'en langue des signes ou en français. J'ai focalisé sur le français, histoire de pouvoir partager ces lettres... <pause /> C'était vraiment pas agréable, Madame Marquet. Plus que de l'écriture automatique, j'avais l'impression d'être l'imprimante qui obéit à un au-delà... Attendez je vous envoie les fichiers, vous allez comprendre.

</dialogue>

Cassandra va chercher sa tablette dans son sac et se rassoit pour en tapoter tranquillement la surface. J'attends son *email* en craignant de savoir ce qu'il va me faire découvrir. Allons bon : le papier à lettres qui se souvient des pensées couchées sur lui... *sian poulit*, nous voilà belles ! S'agissant d'un papier à lettres victorien, mieux vaut se méfier de ce qu'il va pouvoir conter. Ceci n'est pas la vraie Histoire, juste celle dont les pitchouns se rappellent. Celle à laquelle ils ont accès.

Nouvel *email* dans la boîte de réception. Ouverture des pièces jointes.

Nom d'un royal lycanthrope...

Oh my Doc.

</vécu>

<récit époque="1837-1842" lieu="Royaume-Uni"

NoéVisite="Cassandra">

C'est troublant. On jurerait que ces lettres ont été imprimées au stylo bic. La magnifique écriture offre des courbes et empattements qu'on ne peut obtenir sans une plume d'oie. Là, ces traits de plume ont été recopiés par des gribouillis de stylo-bille. Le *scan* est de bonne qualité, et je peux voir le sceau de la maison de Hanovre griffonné en une myriade de petits traits bleus. Cassandra devait avoir #conscience de la valeur du papier à lettres : elle a préféré en utiliser un basique pour <au-choix="écrire, dessiner, imprimer" /> ces lettres nées de la Noétie.

<fil-de-pensées trame="Crise de la chambre à coucher"

origine="papier à lettres">

#Apolog

<lettre ordre="1" expéditeur="Carolyn" destinataire="Ignacius">

<en-tête>

Juillet, le second, 1837. Palais de l'héritière.

Mon très cher ami,

</en-tête>

<corps-de-texte>

Je tiens par la présente à vous féliciter, de tout cœur, pour votre nomination au poste d'assistant du conseiller. La passion et la #véhémence avec laquelle vous défendez nos idéaux ainsi que les ordres imposés par les maisons sont exemplaires, et sauront trouver un écho solide au poste où vous voici affecté.

Votre tendre Hermione et moi-même venons de prendre nos fonctions de femmes de chambres auprès de l'héritière. Par sa #douceur et son rang, votre amante s'est déjà attiré les bonnes grâces de la jeune reine. Il nous faut veiller, à chaque seconde, à ne pas choquer sa morale à la rigidité prussienne. Fort heureusement, Hermione, de son regard #pénétrant, sait lire sa royale morale afin de nous indiquer les comportements à adopter.

C'est Hermione qui me pousse à vous écrire, à ce que l'on reste en contact. Elle-même est trop peinée par votre séparation pour communiquer directement avec vous. Elle me demande simplement de vous assurer que son époux ne vient la visiter que fort peu. Elle fait de son mieux pour se refuser à lui, et songe d'ailleurs à lui insuffler des goûts d'inverti, par rebuffade.

Pourvu que vos dirigeants de la maison Verte ne s'aperçoivent de rien... Cela causerait sa perte. Je suis assez #observatrice pour voir comme elle ne perd son sang-froid qu'à votre propos. Sa raison ne défaille que lorsqu'il s'agit de votre amour. Je trouve son entreprise dangereuse. Les Descendants ont fait de nous des femmes de ministres, et de vous leurs assistants. Le moindre changement indésirable en ces hommes pourrait nous être fatal. Sauriez-vous comment nous pourrions la raisonner ?

Prenez bien garde si vous me répondez : les Noétiens nous surveillent. Les Descendants des maisons semblent vouloir nous tenir

Chapitre 5

séparés en petits groupes antagonistes. Ils ne doivent pas savoir nos ententes. Je vous fais passer ce pli par des dames de cuisine, qui ont des amies parmi les blanchisseuses de votre cabinet. Je m'en suis fait des alliées en leur tirant les cartes. Je leur annonçais le futur que leurs pensées se permettent de rêver. . . c'est vous dire si elles m'apprécient. Elles sont prêtes à me transmettre votre réponse, si le cœur vous en dit.

</corps-de-texte>

<signature>

Votre bonne amie dans la Noosphère comme ici-bas,

Carolyn de la maison Rouge.

</signature>

</lettre>

<lettre ordre="2" expéditeur="Carolyn" destinataire="Ignacius">

<en-tête>

Février, le onzième, 1837. Palais de l'héritière.

Mon pauvre ami,

</en-tête>

<corps-de-texte>

Veuillez trouver entre ces mots toute ma compassion et le réconfort dans le partage de votre tristesse, dans notre peine commune. Le geste de *Kenneth* confine à l'indicible, et nulle parole ne saurait l'excuser. Au-delà des inimitiés générées par les Descendants et leurs Lignées, j'ai toujours ressenti envers ce représentant de la maison Noire une colère, voire un dégoût certain.

Comment ce rustre a-t-il pu obéir avec un tel aveuglement ? Par quelle manigance les Lignées l'ont-elles persuadé d'ainsi tuer notre si douce amie ? Quel homme s'emparerait d'un chaton, le ferait passer de mains en mains dans l'hospice le plus mal famé de la ville, puis offrirait la bête au pelage contagieux à la plus sensible d'entre nous pour une mortelle après-midi de jeux ? Je n'ai jamais accordé aucun intérêt aux félidés, mais se servir d'eux pour transmettre une fièvre foudroyante, c'est si vil. . .

#Apolog

Évidemment, je sais bien ne pas avoir à vous convaincre de l'horreur de son geste. Ce n'est pas moi qui ai brisé la quarantaine. Ce n'est pas moi qui ai passé cette dernière nuitée à écouter les râles de ma bien-aimée agonisante, de ma moribonde sœur de Noétie. Je ne peux seulement commencer à envisager les souffrances qui vous hantent, ces mots qui se sont gravés à jamais au creux de votre âme... Votre courage cette nuit-là fut exemplaire et je suis heureuse que nulle fièvre n'ait atteint vos organes.

Il m'est bon d'avoir l'occasion de vous faire part de tout cela. Ne rien pouvoir vous dire lors de l'enterrement d'Hermione fut pour moi une réelle torture. La constante surveillance des Noétiens à la botte des Descendants m'était insupportable. Nous n'avons pas pu ne serait-ce qu'échanger la moindre idée. J'en avais bien #conscience : le plus petit geste de compassion de ma part eût trahi notre secret et révélé notre amitié à leurs yeux.

Néanmoins, ce fut grandement ardu de ne pas céder à la tentation de vous prendre dans mes bras. Je m'attendais à vous voir dévasté, mais j'ose aujourd'hui vous dire que la vision de votre chagrin m'a réellement inquiétée. Vous sembliez aussi proche de la colère furieuse que du rire incontrôlé au moment de la mise en bière, comme si vous étiez partagé entre deux visages.

Quand ce fourbe de *Kenneth* osa jeter une poignée de terre sur le cercueil de notre amie, je vous ai vu à la fois meurtrier et... hilare. Vous parveniez assez bien à vous contenir, rassurez-vous mon ami. Mais mon sens de l'observation décelait sans peine vos sentiments duels... Je suis inquiète. Grandement préoccupée. Peu me chaut que vous n'ayez jamais répondu à mes précédentes missives : prenez, je vous en prie, la peine d'accuser réception de celle-ci. Ne serait-ce que pour vous délester de la bile qui vous habite auprès d'une amie qui comprend votre douleur.

Parmi les dames de chevet de la reine, l'absence d'Hermione se fait sentir avec une cruauté quotidienne. La jeune reine elle-même eut la délicate attention de me faire part de sa tristesse, entre deux conversations sur le bel apparat de son cousin Albert. Nous avons bien œuvré : c'est lui, et non Alexandre des Pays-Bas, qu'elle finira par épouser. J'ai été heureuse de voir que, dans son jeune et

Chapitre 5

royal esprit déjà tant manipulé — voire dressé — par son entourage comme par nos soins, l'idée de prier pour l'âme de notre chère Hermione lui soit venue toute seule.

</corps-de-texte>

<signature>

À mon tour je prie pour que vous partagiez ce qui alourdit votre âme.

Celle à jamais fidèle à vous, en souvenir de feu notre amie,
Carolyn de la maison Rouge.

</signature>

</lettre>

<lettre ordre="3" expéditeur="Carolyn" destinataire="Ignacius">

<en-tête>

Avril, le dix-septième, 1837. Palais de l'héritière.

Mon étrange ami,

</en-tête>

<corps-de-texte>

Moi qui désirais avec tant d'ardeur de vos nouvelles, me voilà bien embarrassée au jour où je dois y répondre. J'ai mis un temps certain à prendre la plume, je l'avoue. Mais convenez que les révélations dont vous me fîtes part dans votre dernier pli puissent — pour le moins — demander un temps de réflexion. La première chose sur laquelle je veux insister est que vous avez toute ma confiance. Je sais que vos mots ne se veulent pas trompeurs, et que vous croyez honnêtement en ce que vous m'écrivez. . .

J'ai scrupuleusement relu votre missive. Les éléments de vie dont vous me faites part ne pouvaient en effet n'être connus que d'Hermione et de moi. Je doute qu'avec le peu de temps que vous aviez pour vous voir, vous n'ayez eu l'occasion de parler de détails aussi triviaux. Notre aversion commune pour Flora ne pouvait vous être connue, à moins qu'Hermione ne vous en ait fait part sur son lit de mort, ce qui me semble grandement improbable.

#Apolog

Je l'admets donc, l'on jurerait que vous avez récemment parlé à Hermione. Mais de là à croire en une telle résurrection ! Cette façon de... de la faire revenir parmi les vivants ; ou de tromper la mort comme vous me le dites, me questionne grandement. Je sais que la demande va vous paraître incongrue, d'autant plus au su de la situation mais... vous êtes-vous regardé l'esprit, récemment ?

C'est un exercice que je m'impose régulièrement. Depuis ~~la mort~~ le sang-chaud que *Kenneth* a donné à Hermione ; je m'impose en cet examen de #conscience. Il s'agit de s'installer devant une coiffeuse, et de disposer les miroirs afin que vous puissiez voir la plus grande partie de votre tête. Puis vous vous abaissez et regardez par vos yeux de NoéNaute.

Chaque mois, j'examine méticuleusement mon esprit à la recherche de traces d'une éventuelle manipulation induite par un autre NoéNaute. Un assistant de ministre tout comme *Kenneth* ou vous-même, ou une autre des femmes de chambre de la Reine... Je fouille ce magma d'idées, cette sphère de fumées denses et colorées qu'est ma psyché afin de m'assurer que les Noétiens n'auraient pas à nouveau réussi à nous monter les uns contre les autres. Je vous conjure de pratiquer cet exercice, aussi désagréable soit-il.

J'espère vous revoir bientôt dans des circonstances propices à l'échange. Certainement le couronnement nous offrira une telle opportunité. Ici les préparatifs vont bon train, la jeune reine est très dévouée à ses devoirs et surveille tout d'un œil inquisiteur. Elle nous demande régulièrement conseil, et note avec ferveur sur son journal les diverses étapes et les apprentissages la menant au trône.

Lord Melbourne, le Descendant de votre maison, semble partout à la fois, conseillant la reine et l'entourant comme s'il s'agissait de sa propre fille. S'il en vient à oublier ses devoirs de Premier ministre, peut-être perdra-t-il de vue ses façons de Descendant, et laissera-t-il assez de mou sur nos brides pour que nous discussions plus avant d'Hermione et de cette impensable seconde vie.

Quoi qu'il en soit cher ami, je vous demande de l'embrasser pour moi. Elle m'a été comme une sœur et je n'ai qu'une envie : celle de

Chapitre 5

croire en vos dires... car cela pourrait me permettre de la retrouver. Prenez soin de vous, mon ami et prenez soin l'un de l'autre. Je me réjouis de la savoir à vos côtés : cette union qu'est la vôtre mériterait d'être rapprochée par un tel secret.

</corps-de-texte>

<signature>

L'amie qui veut croire en vous, et vous embrasse affectueusement,

Carolyn de la maison Rouge.

</signature>

</lettre>

</fil-de-pensées>

Bon. On a notre Cassandre de l'Angleterre victorienne, à la plume bien pendue. On a aussi Indra qui reçoit ces missives et Ghislain, avec sa fâcheuse habitude de mourir. Ainsi que l'Enguerand victorien. *Kenneth*. Le mec de la maison Noire qui n'a définitivement aucune chance dans les prénoms que ses préincarnations se tapent. Celui qui, à chaque fois, tue la Ghislain-Hermione de l'époque sous les yeux de le Indra-Ignacius.

Fatche, jusqu'ici l'Histoire se répète avec une alarmante régularité ! Mais même si je suis bien contente d'apprendre que la reine la plus influente des Royaumes-Unis, celle dont la main de fer a forcé l'Amérique à devenir indépendante, était en réalité le joujou des NoéNautés et des lignées... Voilà que je m'intéresse plus à l'histoire des pitchouns.

Ce sont les *scans* suivants qui me paraissent croustillants. Les *jpeg* de Cassandre sont intercalés avec des feuillets annotés de sa main –ou du moins de son écriture– et résumant ses propres pensées. Ses sentiments, sensations et intuitions lors de ses séances d'écriture automatique, de dessin conditionné, d'impression-stylo-bille de lettres du siècle dernier.

La première des notes m'interpelle particulièrement. Cette liasse de papier à lettres est formidable : il se souvient même de lettres qui jamais n'ont été envoyées, naine !

#Apolog

Le papier des lettres orphelines. . . ce serait presque poétique, si ce qu'il racontait n'était pas aussi salace.

```
<fil-de-pensées trame="Crise de la chambre à coucher"
```

```
origine="papier à lettres">
```

```
<note origine="Cassandre">
```

Les trois lettres suivantes sont en réalité la même, commencée plusieurs fois. La quatrième est la lettre finale qui a été envoyée. Clairement, *Carolyn* a dû entamer plusieurs brouillons avant que de se décider à raconter son histoire à Ignacius.

Il semblerait que le papier à lettres soit seul à décider de ce qu'il me révèle et de l'ordre dans lequel les différentes missives arrivent. Je suis parvenue, en m'aidant des dates et du propos, à remettre dans l'ordre chronologique cette correspondance.

Néanmoins je suis persuadée qu'il manque un brouillon de lettre dans cette série. J'ai donc inséré un feuillet blanc là où ça me semblait logique, là où mon intuition me l'insufflait.

```
</note>
```

```
<lettre ordre="4.1" expéditeur="Carolyn"
```

```
destinataire="Ignacius et Hermione">
```

```
<en-tête>
```

Septembre, le vingt-deuxième, 1838. Palais de *Buckingham*.

Mes amis,

```
</en-tête>
```

```
<corps-de-texte>
```

C'est la plume tremblante que je vous écris. Ma frayeur quant à votre réaction ne parvenant pas à égaler cet impérieux besoin de me confier à une oreille attentive, je la brave en faisant fi de la vergogne.

Je vous crois. Il faut que je vous dise tout d'abord combien je vous crois. Je n'ai plus de doutes sur le fait qu'Hermione soit vivante. Je sais désormais que c'est bel et bien une vie. Je le sais car, en quelque sorte et à mon humble niveau, j'ai entrevu ce que

Chapitre 5

vous vouliez tous deux me dire. C'est là une expérience plus que troublante.

Et, même si mon esprit est encore perturbé par ce qu'il vient de découvrir, je le pense assez droit pour savoir comme votre terrible théorie est juste. Ce que vous m'avez dit tous deux lors du couronnement vibre désormais en moi avec la grave résonance du glas. Nous nous sommes réellement fourvoyés quant à la prophétie du Grimoire.

J'ai enfin compris cela quand hier, <barré> à ma grande surprise </barré> , <ratures> j'ai couché avec *Kenneth*. </ratures>

Je...

<traits-violents />

<taches-d'encre />

</corps-de-texte>

</lettre>

<lettre ordre="4.2" expéditeur="Carolyn" destinataire="Ignacius">

<en-tête>

Septembre, le vingt-deuxième, 1838. Palais de *Buckingham*.

Mon ami et confident,

</en-tête>

<corps-de-texte>

Je dois vous avouer une chose que la pudeur et la décence tairaient. Une chose si terrible que si la jeune reine l'apprenait, elle me ferait sur le champ tomber en disgrâce. Je ne sais comment tourner l'affaire sans que vous ne la voyiez comme la trahison qu'elle est. Envers vous comme envers ma très chère Hermione. Je souhaite que vous trouviez en votre cœur la force de supporter ces faits car *in fine* ce sont leurs implications qui importent.

Hier, j'ai <barré> succombé aux charmes de </barré> <doublement-barré> ouvert mon intimité à </doublement-barré> eu une relation sexuelle avec *Kenneth* <ratures> entre autres </ratures> . Je me rendais dans la chambre

d'Opale pour lui porter quelques gourmandises et des ragots. Opale est bien la NoéNaute de la maison Jaune, celle qui, quel que soit le trouble, inspire la #solidité du roc. Celle-là même qui fut si servile et présente lors de l'enterrement d'Hermione.

Au moment de passer la porte je vois plusieurs ombres projetées par les bougies. Je m'arrête et regarde par l'entrebâillement. Le spectacle est des plus particuliers. Opale est en chemisier et cotillons, lascivement étendue sur son lit, et supplie *Frederich* de la rejoindre. Son compère de la maison Jaune, le torse puissant aussi nu que couvert de sueur, s'empresse de venir l'embrasser avec fougue.

Là où le trouble s'installe c'est que les voiles du baldaquin ont été remplacés par des miroirs. Tous les pans les reflètent, à l'exception de ceux au pied du lit. Les deux amants s'enlacent donc au milieu de leurs images, qui se font face et se répètent dans un infini enivrant. J'avoue sentir en moi la chaleur du désir qu'ils irradient, brillants de stupre à la flamme de leurs bougies.

Opale repousse le jeune homme vers la tête du couchage, et libère le membre de son amant des chausses où il était fourré. Sa turgescence lui saute au visage. Je sens, surprise, que mes doigts ont alors rejoint mon sexe, lui procurant du plaisir par leur volonté propre. La jeune femme ne reste #immobile qu'une seconde, observant les pulsations du sang s'engorgeant dans la verge de *Frederich*. Elle ouvre grand la mâchoire pour emboucher son amant, qui pousse un râle d'aisance.

« Pas si vite. Retire ce vit de ta bouche et commence par l'attiser. Que ta langue découvre les pleins de sa tête, les déliés de sa corolle. Trace le chemin de ses veines du bout de la langue. Souffle dessus avec un sourire narquois, donne de minuscules baisers épars et hasardeux. . . Ce n'est qu'à la fin, quand le souffle de ton amant se fait court, quand les joies prodiguées confinent à la torture, quand tu le sens au bord de l'abandon. . . Ce n'est que là que tu l'emboucheras à pleine mâchoire. »

Le conseil vient du fond de la chambre. Dans un coin sombre de la pièce, *Kenneth* dirige les événements. Il ne peut y avoir de doute,

Chapitre 5

cette voix est bien la sienne. Ma surprise est telle que je lâche un petit cri, ainsi que le panier de *scones* que j'avais apporté à Opale. L'un d'eux roule avec lenteur et détermination jusqu'au pied du lit.

Les deux amants s'interrompent, pris sur le fait, et se tournent vers moi. Leurs têtes répétées à l'infini dans le coffre de miroirs me surprennent en train de me caresser sous mes jupons. Nous restons là, tous trois interdits, tous trois coupés dans nos élans lubriques. Je prie pour que la reine n'apprenne jamais une telle chose. Elle nous bannirait sur le champ, elle qui rêve d'épouser son cousin avant toute intimité charnelle. Je prie pour que cela s'arrête, même si je souhaite l'inverse. La voix de *Kenneth* poursuit, imperturbable.

« Cela fait quelques longues minutes que *Carolyn* nous épie. Sa présence était aussi visible qu'une tour, depuis la Noétie ; son excitation aussi lumineuse qu'un phare. Entre, *Carolyn*. Le spectacle te plaît, et j'en suis le dramaturge. *Frederich*, mon amant, n'avait jamais connu de femme. Opale s'est toujours contentée des délices que vous lui offrez, vous autres femmes de la chambre à coucher. Nous avons décidé que cette nuitée serait celle des découvertes. Entre et vient donc explorer avec nous. »

En prononçant ces derniers mots, *Kenneth* s'est levé du coin sombre où son fauteuil était posé. Il est entièrement nu. Sa musculature forte mais gracile semble dessinée par un de ces sculpteurs invertis. La toison brune qui recouvre la plupart de ses formes semble douce, et luit suavement à la flamme des bougies. Il s'avance vers moi, chaque muscle jouant sous sa peau avec une indolence presque indécente.

<raturé> Je sens l'eau de l'excitation couler le long de mes cuisses </raturé>

<furieusement-biffé> Éperdue, je – </furieusement-biffé>

Il m'invite à rejoindre la couche. Je m'avance et je <rature /> <rature />

<traits jetés sur le papier avec frustration />

</corps-de-texte>

</lettre>

#Apolog

<note origine="Cassandra">

Ici manque le 3^e brouillon de lettre.

Celui qui doit raconter la torride nuit de *Carolyn*.

Je ne désespère pas qu'une inspiration soudaine me le fasse écrire.

</note>

<lettre ordre="4.4FINAL" expéditeur="Carolyn"
destinataire="Ignacius et Hermione">

<en-tête>

Septembre, le vingt-troisième, 1838. Palais de *Buckingham*.

Mon ami, mon amie,

</en-tête>

<corps-de-texte>

Serait-il possible ? Se peut-il que nous ayons si mal compris la prophétie des grimoires ? « Le fonctionnaire donne la séparation aux chevaucheurs de pensées. Il connaîtra fortune, l'abondance et les richesses. L'homme noble leur donne la mort et la pornographie. Qu'un seul d'entre eux en soit résulté et le monde lui sera offert. »

Hermione a fait, à vos côtés mon cher Ignacius, l'expérience de la mort. Nous savons fort bien ce qu'il en résulte. J'ai moi-même goûté avant-hier au soir, à la pornographie entre NoéNautes. L'événement est trop important pour que ma honte le fasse taire : j'ai couché avec *Kenneth* le fourbe, avant-hier au soir, aux côtés de *Frederich* et d'Opale de la maison Jaune. Je sais que je me suis fourvoyée auprès de celui qui te tua, Hermione, de la pire des façons. Je n'ai nulle autre excuse que la déraison de mon corps.

Les circonstances de notre volupté étaient particulières. Des miroirs encadraient la couche, nous renvoyant une infinité de reflets mimant nos gestes avec un battement de cil de retard. Cela donnait une impression hypnotique, comme si chacun de nos actes s'étirait en un souffle d'éternité. Alors que je succombais à d'indicibles

Chapitre 5

délices de la bouche d'Opale ; j'ai vu *Kenneth, Frederich* et elle-même prenant plaisir à s'observer dans les courtoisies, admirant la caravane des jouissances qu'ils représentaient.

Sans crier gare, une lumière nous aveugle. Une lumière prodigieuse provenant de leur improbable couple. Je fuis la couche, brisant un miroir emporté dans mon évasion. L'instant d'après, Opale s'effondre, comme catatonique. *Frederich*, lui, est agité. Il semble en pleine crise de #dualité. Son visage est un masque sans cesse changeant, rappelant tour à tour lui-même puis sa commère de la maison Jaune.

Kenneth leur hurle de recommencer leur action. Je le vois fermer les yeux et les manipuler tels des pantins, afin de les remettre dans la position qu'ils avaient juste avant que... Je clos également les paupières et pousse un petit cri quand je vois la lumière naître à nouveau dans la couche. Je marche sur mon panier, piétinant mes *scones* sur le tapis de la chambre d'Opale.

Bien vite, le vacarme causé par notre frayeur a alerté d'autres membres du palais. J'ai dû fuir à la hâte, afin que nul ne puisse me dénoncer auprès de la jeune reine à la morale si rigide. Je crains bien que Flora ne m'ait surprise malgré tout.

Oui, chère Hermione : « *Hastings le pudding* » comme tu l'as si bien surnommée est toujours une des dames de la chambre à coucher, et ne cesse d'être aussi... incommode... mais passons. Reste cette troublante révélation. Ce moment où j'ai aperçu, du fond de mon âme, Opale et *Frederich* unis en un seul et même être...

« Le fonctionnaire donne la séparation aux chevaucheurs de pensées. Il connaîtra fortune, l'abondance et les richesses. » Voilà la phrase qui guida les Descendants sur des lignées et des lignées. Qui alimenta leur soif de l'or. Qui leur conféra tant de pouvoirs et d'emprise sur le monde. C'est la suivante qui me trouble. « L'homme noble leur donne la mort et la pornographie. Qu'un seul d'entre eux en soit résulté et le monde lui sera offert. »

Aujourd'hui, entre votre expérience et la mienne, je crois que je sais ce que signifie cet adage. Combien de fois ai-je entendu

#Apolog

Lord Melbourne se justifier par cette phrase ? Me rappelant qu'il ne pouvait laisser cette part de la prophétie advenir de peur qu'un NoéNaute ne devienne maître du monde. . . Je suis désormais certaine que c'est faux : cette seconde phrase ne les lave pas de leur cupidité.

Comme nous sommes sots ! Nous sommes tellement embrigadés par les manigances des lignées que nous ne pensons qu'en termes de pouvoir. . . De luttes de et pour le pouvoir. Alors que la conséquence ultime peut être tout autre. C'est à la fois aussi effrayant qu'excitant.

```
</corps-de-texte>
```

```
<signature>
```

Votre complice pénitente qui en une erreur comprit tant et tant,
Carolyn de la maison Rouge.

```
</signature>
```

```
</lettre>
```

```
<note origine="Cassandre">
```

La lettre suivante est troublante. Je suis persuadée que *Carolyn* n'en est pas l'auteure, même si c'est visiblement de sa main qu'elle fut écrite.

J'en ai déduit que *Carolyn* a recopié sur son papier à lettre une réponse de Hermione. Il ne s'agirait que d'un extrait d'une lettre complète de la NoéNaute défunte, préincarnation de Ghislain. Je n'ai donc que quelques paragraphes écrits à la volée, sans mention de dates ni de nom.

Néanmoins, vu les allusions à Flora *Hastings* et au scandale de son ventre rond, j'estime qu'elle a dû être recopiée entre décembre 1838 et janvier 1839.

```
</note>
```

```
<lettre ordre="5" expéditeur="Hermione"
```

```
destinataire="Carolyn">
```

```
<corps-de-texte>
```

Chapitre 5

Il faut faire part de cela aux autres. Nous devons leur partager ce que l'on sait, ce que l'on en pense. Je crois désormais que chacun d'entre nous a sa place. Des rôles semblent se dessiner pour chaque NoéNaute. Moi, je suis celle qui meurt en premier. Celle qui montre que c'est possible. Mon talent est, en vérité, de mourir. Tout comme celui de *Kenneth* est de me tuer, ou celui de *Fredereich* de nous montrer que l'on peut #embrasser sans crainte nos #dualités, nos multiplicités.

Mon rôle est de mourir et je l'ai rempli. Je n'en veux pas à *Kenneth*. Pas plus que je ne peux te tenir rigueur de la nuit que tu as passée contre son corps. *Kenneth* a simplement été intuitif et profond, comme il l'est souvent. Son action t'a simplement permis de comprendre l'exemple que je pouvais être. Ma chère amie, je crois bien que tu as raison. Il nous faut nous emparer de la prophétie, explorer sa seconde partie pour mieux nous libérer du joug des Descendants.

Mais tout d'abord, il te faut te charger de Flora. *Hastings* le *pudding* doit absolument être discrédité aux yeux de la jeune reine. Si ses paroles ont un écho auprès de Victoria, c'en est fini de nous. Tu sais combien la monarque exècre l'amant de sa matrone, celui qui lui a fait subir tant de rigueur dans son éducation... Si *Hastings* pouvait être vue avec lui, les rumeurs gagneraient facilement l'esprit de la reine... dès lors, il ne resterait plus à *Kenneth* que d'assaisonner notre affreuse *pudding* avec la préparation que je lui indiquerais par pli discret. Cette décoction gonflera suffisamment son abdomen pour lui donner le ventre rond de la honte.

Si nous agissons avec rapidité et simplicité, nous aurons l'avantage de gagner la confiance totale de la jeune reine. Dès lors, mon amie, nous pourrions desserrer la bride des lignées juste assez pour agir sur la prophétie et tenter de briser le cercle dans lequel elles nous enferment. Voilà ce qu'il faut dire aux autres.

</corps-de-texte>

</lettre>

<note origine="Cassandra">

#Apolog

Les trois dernières lettres sont de plus en plus fiévreuses. Lorsque je les ai... à défaut d'autre mot je dirais « dessinées », le stylo a tracé les plis et déliés de la plume avec une ferveur peu commune.

J'ai senti que *Carolyn* écrivait ces mots à la volée, avec l'excitation de celle qui sait qu'elle peut se faire surprendre. Une tension l'habitait à chaque fois. J'ose croire que, étant de plus en plus proche de leur but d'émancipation des Descendants, la surveillance imposée par ces derniers a dû se resserrer. J'imagine les Noétiens scruter aux portes de sa chambre du Palais de *Buckingham*, épiant ses moindres mouvements de plume pour savoir ce qu'elle communique.

</note>

<lettre ordre="6" expéditeur="Carolyn"
destinataire="Hermione">

<en-tête>

Mars, le huitième, 1839. Palais de *Buckingham*.

Ma complice,

</en-tête>

<corps-de-texte>

Si tu savais combien ton plan va au-delà de nos espérances... *Hastings le pudding* a vu son ventre gonfler et s'arrondir autant que grossissaient les rumeurs de sa liaison avec John *Conroy*, l'amant de la mère de la reine. Cette dernière a commencé à jeter la dis-grâce sur « cette odieuse Dame Flora », comme elle se plaît à l'appeler. Victoria n'hésite pas à se moquer publiquement de sa vertu et à mettre en doute la moindre de ses paroles.

Savais-tu que la famille des *Hastings* est en opposition avec le parti politique de Melbourne ? Nous sommes en train de causer du chaos dans la vie bien tranquille de nos chers Descendants. Je crois même qu'ils se méfient. Quoi qu'il en soit, les parents de Flora en ont fait une affaire personnelle et ont fini par convaincre leur fille de faire examiner sa vertu. Le verdict est tombé : malgré son ventre ballonné à l'excès, Flora est encore vierge.

Chapitre 5

La famille *Hastings* va tenir une conférence de presse où ils vont nommer Victoria « Mme Melbourne ». Il faut dire que jamais un Premier ministre n'eut autant d'influence sur une monarchie. Il se peut, j'écris bien « il se peut », que la reine doive enfin se séparer de Lord Melbourne. Si le Premier ministre et son gouvernement change, tu sais ce que cela signifie. . .

Imagine que nos maris et patrons se retrouvent enfin sans cabinet. . . Ainsi, nous n'aurions plus à être les dames de la chambre à coucher de la reine, et ces messieurs NoéNautes n'auraient plus à jouer les assistants de ministres. Le temps que les maisons nous trouvent une nouvelle utilité, je suis certaine que nous pourrions enfin avoir l'opportunité de nous réunir pour mettre en pratique nos théories sur la prophétie.

Ce serait inespéré, n'est-ce pas ? Néanmoins restons vigilantes, mon amie. Lord Melbourne doit se douter de quelque chose, car la surveillance à notre égard est de plus en plus stricte. Je ne pourrai plus t'écrire aussi souvent qu'avant. Je promets néanmoins de te tenir au fait des avancées et coups de théâtre au Palais.

</corps-de-texte>

<signature>

Prends soin de toi comme d'Ignacius,
Carolyn de la maison Rouge.

</signature>

</lettre>

<lettre ordre="7" expéditeur="Carolyn"

destinataire="Hermione">

<en-tête>

Mai, le dix-neuvième, 1838. Palais de *Buckingham*.

Ma chère Hermione,

</en-tête>

<corps-de-texte>

#Apolog

Ah le roublard ! Le fieffé renard que voilà... J'ai vraiment cru que c'en serait fini de Lord Melbourne et de nos royales affaires. La reine était au plus bas, sifflée et conspuée à chaque apparition, suspectée de n'être que le pantin du Premier ministre. Mais cet homme a joué son va-tout et va probablement s'en tirer avec les honneurs.

Tu sais que Lord Melbourne a pris le parti des planteurs négriers de Jamaïque qui se battent contre la constitution y abolissant l'esclavage. Qu'il a perdu le vote et présenté sa démission au Parlement. J'ai cru qu'un coup de tête de sa part nous soustrairait enfin à toutes ces royales intrigues et à la vie de Palais.

Hier même, j'étais en train de plier bagage dans ma chambre du palais quand Opale entre, essoufflée. Sans mot dire, elle me prend par la main et nous fait déambuler dans le palais. Je dois avouer que j'ai fermé les yeux quand nous avons traversé la salle des miroirs. Je sais qu'elle renouvelle régulièrement ses expériences avec *Frederich*, sur tes conseils. Mais ma pudibonderie m'empêche de vouloir en apprendre plus.

Avec discrétion, Opale me glisse dans le petit passage secret qu'elle a découvert : tu sais, celui qui mène à l'intérieur des murs du petit salon de la reine. Là, à travers les trous de la peinture, nous la devinons en pleine discussion avec Lord Melbourne. J'ai du mal à croire la conversation que mes oreilles perçoivent :

— Votre majesté, je comprends que vous soyez attachée à *Carolyn*. C'est une jeune femme formidable, toujours de bon conseil. C'est elle qui vous a convaincu de revoir votre cousin Albert, non ?

— Elle insiste même pour que je lui fasse ma demande en mariage. Mais il est encore bien tôt. Néanmoins j'apprécie sa compagnie.

— Et si vous refusiez de vous séparer de vos dames de chambres... ? Vous êtes jeune, assez pour vous permettre ce caprice.

— Vous voilà bien hardi, Lord Melbourne...

— J'y vois là un intérêt commun. Si vous gardez auprès de vous les épouses de mes ministres, le nouveau gouvernement sera bien

Chapitre 5

trop affaibli. Mon adversaire Robert *Peel* serait contraint de démissionner avant même que d'avoir gouverné, et me rendrait ainsi mon poste, auréolé d'une légitimité renouvelée.

— Battrer une nouvelle fois ces affreux tories... Voilà qui est tentant.

Voilà, ma chère Hermione. Il va parvenir à ses fins. Utiliser mon lien avec la reine Victoria pour que lui soit renouvelée la confiance du Parlement. La crise de la chambre à coucher, comme l'appellent déjà les journaux, n'est qu'une mascarade organisée pour rassembler le pouvoir de nos maîtres.

</corps-de-texte>

<signature>

Celle qui désespère de sortir de la prison qu'est devenu ce palais, *Carolyn* de la maison Rouge.

</signature>

</lettre>

<lettre ordre="8" expéditeur="Carolyn"

destinataire="Hermione et Ignacius">

<en-tête>

Octobre, le onzième, 1839. Palais de *Buckingham*.

Mon frère et ma sœur de Noétie,

</en-tête>

<corps-de-texte>

C'est le cœur lourd que je prends la plume. Je n'ai que peu de temps, les Noétiens sont partout et veillent à ce que nous ne parlions surtout pas. À ce qu'aucun écrit ne sorte de ces murs. Qu'aucun échange n'advienne entre nous. Vous faire passer ce message me coûtera mon peigne de nacre, celui que j'aimais tant. Peu me chaut : tantôt je n'en aurai plus besoin.

Malgré les circonstances j'ai fait mon devoir. Car la mort d'Opale était bel et bien une leçon. Opale a été tuée et moi j'étais auprès de la reine pour qu'elle me parle de l'arrivée de son cher

#Apolog

Albert. Opale s'est fait renverser par une charrette et j'insufflais à la reine des envies de mariage. Opale agonisa seule dans la rue alors que je devisais avec Victoria de la manière dont elle pourrait faire sa demande. Opale est morte. Et aucun d'entre nous n'était à ses côtés. C'en est donc fini.

Nos espoirs réduits à néant par ce que les Descendants ont dû considérer comme un simple avertissement. Ils ont orchestré la mort d'Opale pour nous rappeler leur ascendant sur nos âmes. J'ai bien lu les pensées de Lord Melbourne lorsqu'il est venu m'annoncer la nouvelle. Il n'a rien fait pour les cacher, bien au contraire. Ils ont tué Opale juste pour nous démontrer qu'ils le pouvaient. Ils ne se doutaient même pas qu'ils ont ainsi anéanti toute chance pour nous de réaliser la seconde partie de la prophétie.

Mes tendres complices, je me sens lasse. Dans quelques jours, j'aurai mené à bien la mission qui m'a été confiée de faire en sorte que la reine se décide enfin à épouser son cousin Albert. J'espère avoir un peu de temps avec le promis ; histoire de lui insuffler une ou deux idées subversives... mais *in fine* peu importe.

La semaine prochaine, je revois *Kenneth*. Dans la chambre aux miroirs. Tout compte fait, cela me semble une façon amusante de quitter *Buckingham*.

</corps-de-texte>

<signature>

L'amie que vous ne verrez jamais plus du même œil,

Carolyn de la maison Rouge.

</signature>

</lettre>

<note origine="Cassandre">

J'ai pris le temps de corroborer ce qui est écrit dans ces lettres avec l'Histoire telle qu'elle a été consignée. Je n'ai pas trouvé d'erreur. Seulement une absence des personnages de NoéNautés dans les écrits. Lord Melbourne, Flora *Hastings*, John *Conroy* et le prince Albert figurent évidemment dans les manuels d'histoire comme dans le journal de la reine Victoria.

Chapitre 5

En revanche, les femmes de chambres *Carolyn*, *Hermione* et *Opale* ne sont pas mentionnées. Il y a des vides dans le journal de la reine, comme si des informations manquaient à sa mémoire. Cachés derrière une certaine pudeur, il y a dans son journal intime les creux et espaces où la place des NoéNautes serait possible. Comme s'ils s'étaient effacés de son esprit.

Impossible, au final, de savoir si ceci est la vraie Histoire.

</note>

</fil-de-pensées>

Je finis de consulter les *jpeg* de *Cassandra* avec un étrange sentiment de... Non. Sans aucun sentiment, à vrai dire. Fatche. Me voilà comme rassurée. C'est assez réconfortant de voir de vieilles craintes se réaliser, enfin prendre vie. Je pensais le retour de *Ghislain*... rah comment le décrire, naine... Il y avait juste quelque chose de sale, de pas naturel dans sa façon de tromper la mort.

Je me rends compte aujourd'hui que j'étais biaisée. Bon, hé, j'avais mes raisons d'être biaisée, peuchère... Il se peut que mourir soit, en effet, son talent, au pitchoun. En ce cas le dessein derrière une telle répartition des rôles est... té, j'ose : gargantuesque.

Beaucoup de choses dont je me doutais semblent se confirmer dans les traits qu'un papier à lettres a inspiré à *Cassandra*.

Ne me reste qu'une chose sur laquelle je souhaite avoir le cœur net.

</récit>

<vécu époque="2014" lieu="la chambre d'Orchide au manoir des Jaunes" moment="fin d'après-midi">

— *Cassandra*, tu n'as vraiment aucune idée de qui t'a envoyé ce papier à lettres ?

J'affiche la phrase sur l'écran de son *baby-phone* sans même prendre le temps de regarder par la caméra. L'appareil de surveillance parentale a été replacé sur la petite commode de l'entrée. La chambre est remplie de gens, immobiles, silencieux. *Cassandra*, assise sur son fauteuil, donne la tétée à *Orchide*. Elles sont

#Apolog

au centre des attentions. Personne ne voit mon message s'effacer sur l'écran du *baby-phone* esseulé.

Autour d'elles, les NoéNautes assistent à ce spectacle. Aglaé a lâché l'étude de son grimoire. Enguerrand a remis sa lance antique. Orion ne rêve pas des rouleaux du Japon ancien. Nicolbert ne songe même plus au Palais des Papes. Cassandre n'a que faire de la provenance du papier à lettres. Seul compte à leurs yeux cet instant de grâce où la bouche définit le sein, où l'enfant crée la mère.

J'observe. Je vois ce que je ne veux pas être. Je ne veux pas être leur mère. La pourvoyeuse d'un lait qu'ils gèberaient aveuglément. L'abnégation qui sacrifie son tour de poitrine sur l'autel de leurs estomacs. Je ne deviendrai cela ni pour eux ni pour personne. Je peux être bien plus cruelle, bien plus aimante, et surtout bien plus inconditionnelle qu'une parente : je peux être là. Comme je l'ai toujours fait. Présente dans le silence qui résonne entre deux pointes d'accent.

Le visage de Vérand'a envahit soudainement le champ de la caméra du *baby-phone*. D'un clin d'œil, elle pose un doigt sur sa bouche qui souffle un doux « chuuut ».

Puis d'un seul geste, elle éteint l'appareil.

Fin de la transmission.

</vécu>

Addenda au chapitre 5 – J’irai écrire chez vous

(Pouhiou)

C’est marrant. C’est au moment même où je cherche comment introduire ces addenda que je prends conscience d’ une chose. J’ai voulu écrire un roman sur l’autorité en me faisant subir les conditions les plus autoritaristes qu’il soit. Je savais que ce roman serait un *log* et non un blog. Que je pourrais sortir, pour une fois, du rythme d’écriture d’un épisode par jour, quatre jours par semaine pendant quatre mois.

Alors, voyant que Ploum et d’autres amis se lançaient, j’ai décidé de me faire un Nano. Participer au NaNoWriMo de novembre 2013. Ce défi insensé où, entre le 1^{er} et le 30 novembre, des internautes s’imposent d’écrire un roman. 50 000 mots d’une fiction en trente jours. Cela fait 1667 mots par jour, soient trois à quatre pages sur un traitement de texte. Pour moi, c’est quatre à six heures d’écriture... chaque jour, sans exception.

Et comme ce n’était pas assez simple, j’ai décidé de le faire en sac à dos. Je sortais d’une tournée des Villes en Biens Communs et je n’avais qu’une envie, retourner à la rencontre des gens. Des lectrices. Alors j’ai lancé un appel : qui hébergera un auteur ? Trois jours de wifi, gîte et couvert, pour que j’écrive mon roman depuis votre canapé. Dix fois trois jours pour remplir novembre, un tour de France de dix villes, dix foyers, autant d’étapes, de rencontres et de voyages.

Je lance mon appel le 25 octobre, soient cinq jours avant le début de cette folle aventure. Je me dis que ça prendra pas, que c’est un poil dingue. Le 28 octobre, j’ai déjà plus d’une trentaine d’invitations dont des personnes qui me proposent de venir à Barcelone ou à Berlin. Je suis positivement ruiné à l’époque, je sous-loue ma chambre de coloc, et pars en ne sachant pas comment je paierai les trains et co-voiturages. Je n’ai pas eu à m’en inquiéter. En plus des personnes qui m’ont hébergé, j’ai récolté sur cette période plus de 400 euros de dons... couvrant peu ou prou mes frais de transports.

#Apolog

Deux jours posé chez vous, un jour de voyage. Ne jamais savoir où se trouve le sel. Ne jamais sentir le même savon sur ma peau. Découvrir, lors d'un novembre rigoureux, que chacun-e vit à sa propre température et que je suis frileux. Passer son temps à rencontrer des gens, à parler... bon sang ce que j'ai pu parler ! Un mois pour découvrir des hôtes et hôtesse formidables, des personnes aux rêves emplis d'une tendre folie, une folie qui résonne avec celle d'être un auteur qui fait son Nano en sac à dos.

J'ai fait le mien sans aucun repère. En tailleur sur un canapé bres-tois ou dans une chambre d'enfant parisienne. Toujours entre deux trains, deux thés, deux tribulations. J'ai écrit sur ma tablette, avec un clavier *bluetooth* qui martyrisait les accents et une application qui me rendait la vie impossible. J'ai écrit au long de mes kilomètres. Les 50 451 mots de mon Nano, gagné sur le fil à 23h30 au soir du trente novembre. Écrire en plus la douzaine d'articles blog (de mille mots chacun) annonçant et contant mes pérégrinations, mes doutes, mes blocages et avancées.

Faire un Nano, c'est se prouver qu'on peut écrire, qu'on peut imaginer au kilomètre, et peu importe si c'est pas bon, peu importe s'il faut tout reprendre après coup. C'est choisir le faire et non le parfait. Faire alors qu'on n'a plus aucun repère, c'est à la fois une difficulté et une source d'inspiration. Faire avec la tablette aux applications parfaitement inadaptées et le clavier qui annonce, ça enseigne le calme. Faire en plus le rapport de ces rencontres bouleversantes et de ses avancées chaotiques, c'est en rajouter un peu...

Sauf que je n'ai pas choisi le « faire ». J'ai voulu parfaire sans avoir rien préparé. Je savais que ce roman s'inventerait un code littéraire, mais j'ai dû prendre le temps d'en imaginer les clés. Je savais que ce roman jouerait à saute-moutons dans l'Histoire, mais j'ignorais tout des périodes qui se décideraient. Choisir, avant d'entamer ce chapitre, que celui-ci se passerait dans l'Angleterre victorienne, m'a pris un jour. Mille six-cent soixante-six mots de retard à rattraper les jours suivants. Des heures passées sur Wikipédia pour comprendre une période dont je ne savais rien, dont je devais imaginer l'ambiance.

Chapitre 5

Je n'ai pas écrit des phrases en me disant que « tant pis, j'affinerai plus tard ». Si ça ne sonnait pas juste, je m'y attardais. Si je n'étais pas sûr d'un détail historique, je prenais le temps de la recherche. Bien entendu, il y a eu des relectures... bien entendu nombre de formulations ont été retravaillées, de détails ajoutés ou rectifiés. Et bien sûr que les erreurs dues à ma fougue ou à cet inénarrable clavier ont dûment été repérées par les yeux de lynx de l'équipe d'édition...

Mais ce que tu lis là est en gros ce qui s'est écrit dans ce mois d'écriture sous des contraintes insensées. Quatre à six heures par jour. Sans préparation, sans repères ni confort d'écriture ni domicile fixe. Ne pas céder à la facilité, même à celle de remettre à plus tard, pour se mettre sous l'autorité de la vie... et sous celle du roman.

Et l'on vient me dire que j'aurais une autorité sur ces écrits... ? Moi, esclave des circonstances, qui s'est laissé aller à jongler avec les mots et les moments un mois durant ?

Et du mot « auteur » on me hisserait sur le piédestal de celui dont les pouvoirs confinent à ceux des dieux... ?

Allez, soyons sérieux : c'est risible, non ?

Chapitre 6

La commissure des lèvres

Dans le Yi-King, la Commissure des Lèvres, ou « l'administration de la nourriture » (27^e hexagramme) est représentée par une bouche grande ouverte. Une bouche qui demande les nourritures du corps comme de l'esprit. Choisir des aliments (culturels comme matériels) consistants, s'en nourrir dans une mesure juste, user de ceux qui dispensent les bienfaits qu'ils reçoivent... équivaut à jardiner son être. Cet hexagramme s'interprète aussi comme planter une graine de tonnerre sous la montagne : la divinité intérieure pourra éclore au printemps prochain...

<incipit chapitre="6">

Aujourd'hui mon intérimaire est mort. Ou peut-être était-ce demain ? Quoi qu'il en soit son contrat s'achève dans la plus imparfaite concordance des temps. Demain, les autres NoéNautés découvriront certainement que je me suis fait aider. En même temps, comment pourrait-il en être autrement, Naine ?

Quand on s'occupe— Non. la formulation n'est pas juste. Quand on... voui : c'est du *occupy* Miss Marquet ! Quand on se fait occuper par une rock-star qui a fondu les plombs, par une tripotée de

#Apolog

télépathes passant leur temps à s'entre-tuer et se faire des enfants dans le dos, ainsi que par un complot millénaire dont les deux derniers représentants ont filé sous le radar. . . on finit par avoir besoin d'assistance.

Son aide m'a été d'une efficacité redoutable. Peu d'employés seraient capables d'avoir autant d'allant pour faire des recherches pointues, pour gérer discrètement des opérations sensibles ou bien pour supporter les élucubrations ruminatives de sa patronne en jouant avec elle sur son serveur Minecraft. . . Lui y parvient avec brio et sans se départir de son sourire de chérubin.

Ces derniers jours, je n'ai pu revenir vers lui. Disons que j'ai été bien. . . occupée. Alors pendant que la cène se rejoue –résurrecté inclus– dans la salle à manger du manoir, je profite de ce répit pour revenir jouer au bilan avec celui qui m'a fourni autant de complicité que d'écoute. Quoi qu'il arrive, une très grosse prime de fin de mission est déjà en route vers son compte. Il faut bien soutenir la jeunesse, naine !

</incipit>

<vécu époque="2014" lieu="Salon de Stanislas dans son appartement parisien" moment="dîner">

C'est vrai qu'on y voit bien, avec ces nouvelles kinect. La kinect, c'est de la *webcam* améliorée pour consoles de jeux, qui permet d'utiliser ton corps comme manette. Le nouveau gadget qui fait fureur chez ceux qui utilisent les <barré> ordinateurs bridés </barré> consoles de salon ; ainsi que chez les scientifiques trop fauchés pour se payer un scanner à mouvements.

Sauf que chez Microsoft, à l'occasion de leur nouvelle mouture, ils ont amélioré la bête. Et de belle façon, je dois dire. Je ne loupe rien de son petit chez lui, à Stanislas. Pour la première fois, ce sont nos consoles qui vont pouvoir nous observer, et les hackeuses comme moi qui vont se rincer l'œil. Bon : je dois avouer que se frayer un chemin parmi tous les scripts de surveillance déjà en place sur la console, c'est velu.

Est-ce que je dois lui dire, au pitchounet, que son joujou scanne la marque de ses chips et envoie l'info dans son dossier chez *Bill*

Chapitre 6

Gates ? Non : il ne veut pas savoir que sa logeuse et employeuse n'est pas la personne qui envahit le plus sa vie... Laissons-le, peu chère, qu'il ne se prive de rien. Microsoft et moi l'observons donc en train de se gratter les couilles sur son sofa.

<description portrait="Stanislas">

Stanislas fait penser à un crayon, avec des cheveux au bout. Une magnifique toison frisée, crépue, châtain clair, lui auréole son visage encore infantile. Cette mousse de cheveux forme une afro à faire pâlir d'envie Angela Davis, le genre de chevelure que tout le monde veut lui toucher, comme par réflexe. Cela n'est pourtant pas évident, car Stanislas est grand.

Pas uniquement grandi par les dix centimètres de masse capillaire dépassant de son crâne, non : Stanislas se courbe devant chaque chambranle. Il est de ces post-adolescents dont les habits, soit trop larges soit trop moulants (quand ils ne défont pas les lois de la physique en étant les deux à la fois), les font paraître maigrelet. Un stoquefiche, comme on dit par chez moi. Quelqu'un construit avec un surplus de coudes et de genoux, option « il y a un peu plus de côtes, je vous les mets quand même ? »

Il a encore le lait qui lui sort des narines, le pitchounet. Sa peau est lisse, vierge désormais de toute acné juvénile, certainement éliminée chimiquement. Il ne doit pas avoir à se raser bien souvent. Son nez retroussé et ses grands yeux marrons accentuent le côté infantile de ses traits. La pâleur de sa peau est certainement due à la lumière, provenant exclusivement de son téléviseur 42 pouces... Car je sais qu'un léger hâle dore sa carnation. Stanislas est de ces jeunes gens qui ont sans cesse la bougeotte et prennent régulièrement le soleil lors de week-end sportifs.

Si je devais le braquer dans la rue, je me méfierais de son allure de mante religieuse nonchalante. Dans cette silhouette dégingandée se cache la musculature de celui qui a eu à se battre pour avoir droit à son dessert. De celui pour qui courir vite et longtemps relève plus de la survie quotidienne que du sport. Au fond de ces yeux, cela se voit : il revient de loin, le pitchoun.

</description>

#Apolog

Sa série se termine alors qu'il a toujours une main sur ses roustons. Je sais bien que pour les messieurs, cela équivaut à sucer son pouce. Ou à ronronner. Le geste rassurant : tout est bien en place. Une façon presque méditative de se relier en boucle de l'extérieur vers l'intérieur. Le mode « je suis avec moi ».

Il n'empêche que ça m'espante toujours autant. Je n'ai jamais eu l'idée de me tenir la vulve, moi. M'enfin, c'est certainement pas aujourd'hui que je pourrai commencer à m'y mettre, naine !

Je me décide donc à interrompre son introspection burnée en apparaissant sur son téléviseur.

<écriture taille="XXXL">

BOUH!

</écriture>

Roh la frayeur ! Roh le sursaut ! Si j'étais encore équipée pour, j'en culpabiliserais, tiens ! Rassembler ses coudes et genoux dans un ordre logique et un temps acceptable lui demande un talent admirable. Il retrouve néanmoins posture normale et contenance pour me lancer un « tiens, une revenante » narquois du meilleur aloi. Roh l'adorable petit saligaud.

Avant que de prononcer le moindre mot, j'allume à distance sa console et fais démarrer notre jeu des grands soirs : Dance Dance Revolution. Voyant mon manège, il sourit et sort de sous son canapé le tapis de jeu *ad hoc*. Nous nous affrontons régulièrement, à distance, sur ce jeu où il faut piétiner en rythme les flèches haut, bas, gauche, droite, tout en ayant la grâce du *dance-clubber* aviné. Faire ressortir la Cathy Guetta qui sommeille en moi est un de mes plaisirs coupables. J'enclenche la discussion en même temps que la première partie.

<dialogue locution ="moi" interlocution="Stanislas" remix="Torn,

Nathalie Imbruglia, syntax 2k13 oldschoool mix">

— Alors qu'est-ce que vous devenez, Madame Marquet ? Non parce que ces derniers jours, vous avez carrément fait la morte, hein ?

Chapitre 6

— Si tu savais, mon pitchoun, si tu savais. . . Mais le plus simple c'est que tu viennes me voir. Tu dois avoir reçu un billet d'avion dans tes *emails*, demain tu vas directement de Blagnac au manoir.

— Je croyais que ça finissait aujourd'hui, cette mission.

— Ah, oui, c'est juste. Vois ça comme une sorte de prime de départ. Un petit voyage aux frais de la princess. . . de la concierge. Tu veux bien faire ça pour moi, mon grand ?

— Et me taper tous les autres avec leurs délires nombrilocalisés. . . ? Je serai obligé de les voir ?

— Pas de leur parler. À vrai dire, il risque même d'y avoir beaucoup de silences.

— Bah. . . Qu'est-ce que je ne ferais pas pour vous, Miss M. . . Oh, au fait : j'espère qu'ils savent pas ce pour quoi vous m'avez employé, ces derniers jours. Pas envie que ça crée des bails.

— Cassandra n'a pas réussi à trouver qui lui a envoyé le papier à lettres, sois tranquille. Tu as fait du beau boulot sur ce coup.

— Et Enguerrand, il a eu des doutes sur la lance ?

— Il est tellement faible qu'il a gobé mon explication sur Ascalon sans mot dire, le pauvre. . . Le seul qui a flairé le coup fumeux, c'est Fulbert.

— Faut dire que lui faire croire qu'il a été tiré au sort et gagné un WE en Avignon, c'était hyper-capillotracté, Miss M. . . <pause /> <souffle /> Vous sentez que ça monte, là ? Vous sentez qu'on va en chier ? Yoloouooooo !

<dancedancerevolution refrain="Nathalie Imbruglia">

That's what's going on,

Nothing's fine, i'm torn

</dancedancerevolution>

— Voilà comment on enchaîne les *perfacts*, jeune homme !

— Tiens, c'est la première fois que vous ne me traitez pas de « pitchounet ».

#Apolog

— Quand on dit « yolo » et « xd » à voix haute, on peut supporter mes petits sobriquets, Stanislas. . .

— Surtout si on est bien payé. . .

<dancedancerevolution refrain="Nathalie Imbruglia">

I'm all out of faith

This is how I feel.

I'm cold and I am shamed

Lying naked on the floor.

</dancedancerevolution>

— Au fait, Miss M, les autres, ils y ont cru à vos demandes au pif ? Ils ont avalé le coup de la mamie qui leur fait bosser chacun sur un truc au hasard, toi tu relis le grimoire, toi tu étudies le Japon ancien ; et pof, coup de bol, ça tombe juste à chaque fois ?

— J'espère bien que non, mon pitchoun, j'espère. . . S'ils ont deux sous de jugeote, ils ont pris le temps de se parler.

<dancedancerevolution refrain="Nathalie Imbruglia">

Illusion nerver changed

Into something real.

I'm wide awake and i can see

The perfect sky is torn.

</dancedancerevolution>

— D'autant que je te rappelle qu'ils le savent, Stanislas, que j'ai étudié le livre de comptes de la maison Jaune. . . Plus de deux semaines que j'y ai passé, le nez dans leur Histoire. . . Ils doivent s'en douter, que j'ai récupéré des informations dans mon cabestou et que je peux les diriger dans leurs enquêtes. Le tout est de savoir s'ils ont parlé entre eux, té. . .

<dancedancerevolution refrain="Nathalie Imbruglia">

I'm all out of faith

This is how I feel,

I'm cold and I'm ashamed

Chapitre 6

Bound and broken on the floor.

</dancedancerevolution>

- Mouais. Ils se sont juste fait parasiter leur race quoi. . .
- Seulement s'ils ont été assez stupides pour me faire confiance, naine !

<dancedancerevolution refrain="Nathalie Imbruglia">

You're a little late,

I'm already torn. . . Torn. . .

</dancedancerevolution>

- Putain vous me fragguez le slip, là ! Vous êtes sûre que vous jouez au tapis chez vous ?
- Avec les flèches du clavier, mon pitchounet. Haut, bas, gauche, droite : à l'ancienne.
- Et moi qui me casse le cul à m'essouffler sur mon tapis. . .
- Bé té, je vais pas t'enlever ce plaisir, que tu adores ça !
- On s'en remet une tite ?
- D'accord. . . Mais je veux bien voir ton bilan d'abord, mon grand.
- Vraiment ? <regard-d'enfant-suppliant /> Bon, OK. . . Bougez pas, je vous mets mon diapo sur l'ordi en face.

</dialogue>

</vécu>

<récit époque="1920's" lieu="New-York" NoéVisite="Stanislas">

Stanislas file chercher son ordinateur portable et commence à l'installer sur la table basse de son salon, poussant les canettes éventrées de boissons énergisantes et les boîtes de *junk-food*. En plus de m'aider sur les détails me permettant de guider les Noé-Nautes dans leurs recherches, j'avais donné à Stanislas sa charge de devoirs. Ce soir, je compte bien qu'il me fasse son rapport en bonne et due forme.

#Apolog

« J'espère que vous aimez les *powerpoint* » me lance-t-il avec malice. Ouh le saloupiard. Il sait que j'ai une aversion quasi-épidermique pour tout ce qui est des *slides* et autres diaporamas. J'ai connu les âges des internets où ma boîte mail regorgeait de présentations moches. Aux musiques sucrées qui donnent des envies d'écouter du Black Sabbath. Aux images d'une mièvrerie qui pousserait n'importe quelle *girl-scout* à éventrer des chatons à l'aide de son précieux couteau suisse. Aux proverbes si niaisex qu'en comparaison les paroles de *Forrest Gump* ressemblent à une conférence sur la dialectique aristotélicienne.

Je n'aime pas les *powerpoint*. Même s'ils sont réalisés sous Libre Office. Même si tu as, en fait, fait un joli diaporama en html ou en javascript. J'exècre ces informerciaux au rabais, ces *wannabe* vidéos, ces réalisations de gens qui sont persuadés que le temps passé à galérer devant un écran d'ordinateur équivaut au talent, au bon goût ou à une quelconque efficacité dans la communication.

Une fois son Windows allumé, mon petit provocateur lance Microsoft Powerpoint. Il me nargue jusqu'au bout. Je me retiens de ne pas hacker son PC portable pour lui coller un bon petit virus rédempteur ou une surchauffe de derrière les fagots. Rien qu'un *Blue Screen of Death* me soulagerait un peu et lui casserait les pieds. Mais je sais qu'il fait cela pour taquiner mes restes de morale, alors je subis ses galéjades dans le silence ronronnant de ventilateurs refroidissant les processeurs.

Les livres de comptes des maisons sont clairs : de tout temps, les Descendants ont mis les pouvoirs des NoéNautes à leur profit. Bien entendu, les renseignements datant du temps du prince Shôtoku sont à la fois rares et à prendre avec des pincettes. Voir avec une loupe pour certains idéogrammes. Mais il est une époque pour laquelle je n'ai eu nul besoin qu'un NoéNaute aille investiguer dans les pensées du passé.

Une époque où les archives, les données et toutes les correspondances sont à la fois assez fraîches et nombreuses pour qu'un enquêteur avisé puisse s'y fier et y retrouver ses petits (pourvu qu'il sache un peu ce qu'il y cherche). Cette époque, c'est la la plus récente, celle qui nous précède. Les années 1920 – 1930. Les

Chapitre 6

NoéNautes se sont alors éveillés à *New-York*. Dans les lignes de comptes, un nom revenait sans cesse. Celui de James Mc Jeey. Un homme qui a su se tenir éloigné des livres d'Histoire.

Peu importe : Stanislas a su le retrouver. Ceci n'est pas la vraie Histoire, juste celle qu'il a pu reconstituer. Mon jeune assistant s'éclaircit la gorge et commence à se lancer dans sa présentation. « Vous êtes prête ? Alors voici l'histoire de *James Mc Jeey* », dit-il en me dévoilant son portrait. Oh, bonne mère : j'ai l'étrange pressentiment que je vais encore me prendre une taloche mentale derrière le crâne, moi.

```
<présentation titre="James Mc Jeey, constructeur délétaire."
```

```
auteur="Stanislas" logiciel="Microsoft PowerPoint 2014">
```

```
<slide ordre ="0" type="couverture">
```

La page de garde du diaporama se sépare en deux. D'un côté, le titre, dont la grosseur de l'oxymore le dispute à la laideur de la typographie putassière. D'un autre côté, un portrait. La photographie expose ce grain typique des vieux clichés aux bords dentelés. Un jeune homme brun d'une vingtaine d'années, visiblement fier de sa moustache, prend cette pose académique si prisée à l'époque. De trois quarts par rapport au photographe, il regarde au loin comme s'il cherchait un horizon à conquérir.

Sous ce visage, son nom et la date me plongent dans de profonds calculs. « *James Mc Jeey*, 1924 (22 ans) ». Ses traits me sont terriblement familiers, mais j'essaie de ne pas le laisser paraître dans mes réactions. Il reste encore la possibilité que cela soit une vaste blague. La carabistouille cosmique. Et puis je ne veux pas interrompre le pitchoun dans son exposé avant même qu'il ne l'ait commencé. Mais quand même.

```
<commentaire>
```

— Tu l'as trouvée où, cette photographie, mon grand ?

— J'ai fait jouer mes contacts de quand j'ai bossé chez Mathias. Du coup, j'ai eu accès aux archives de la maison Blanche. Ils ont des dossiers très détaillés sur chaque NoéNaute. Leurs caractéristiques, leurs faiblesses, leurs relations et leurs familles... Je n'ai plus eu

#Apolog

qu'à recoller les morceaux. D'ailleurs je dois en avoir une repro, de cette photo. Vous voulez que je vous l'amène, demain ?

— Tu m'enverras un *scan* par *email*, mon grand, c'est bien plus simple comme ça.

— C'est vous la boss, Miss M... Bon, par contre, c'est fini les interruptions ? Je peux commencer ?

— Va, va, pas la peine de me faire tes gros n'yeux, hé !

</commentaire>

</slide>

<slide ordre="1" type="plan">

La première diapositive n'est faite que d'écritures douloureusement plaquées sur le fond de diaporama choisi par Stanislas. Pour mon confort personnel, je passe la captation visuelle de la Kinect en noir et blanc : mon tortionnaire visuel n'y verra que du feu et moi j'y gagne au change. Je lui avais dit de ne pas me laisser pirater sa nouvelle console !

Les textes sont explicites. Il s'agit d'un titre (« une enfance difficile à retracer ») et d'une liste relatant point à point les premières années dudit *James* : « Né de parents inconnus, en 1903. | Adopté à 5 ans par l'armateur irlandais *Arthur Mc Jeey*. | Élevé en mer jusqu'en 1914 (11 ans) | Confié à la fondation Sachs durant la guerre. | Garçon de courses pour les banques jusqu'à son éveil (14-19 ans). »

<commentaire>

— Alors en fait on n'arrive pas à savoir réellement qui furent ses par-

— Oui je te remercie mon pitchoun, mais j'ai pas besoin qu'on me fasse la lecture. Je suis vieille, pas débile, hé ?

— Mais-euh Miss M ! Pourquoi vous me laissez pas faire comme je veux ? En plus vous lisez genre trop vite, quoi.

— Je trouve que je te laisse déjà beaucoup faire, moi. Allez, passe à la suivante !

</commentaire>

Chapitre 6

</slide>

<slide ordre="2" type="photographie">

J'ai bien fait de passer la caméra qui me permet de suivre Stanislas en mode noir et blanc. La diapositive suivante présente une photo pleine page à faire saigner les yeux de n'importe quel daltonien. Une espèce d'illustration *new-age* où une silhouette blanche aperçoit un monde dans lequel l'aurore boréale est le summum de la sobriété. Même en niveau de gris mal pixelisés, je sens la débauche de couleurs chatoyantes, chamarrées et cryptochamaniques. Dans les années quatre-vingt-dix, cela eût fait une belle couverture pour la compilation « *Just Trance* volume 3,14 ».

<commentaire>

— Donc *James* connaît son éveil à la Noétie à l'âge de 19 ans.

— Tu es certain de pas confondre avec sa période fauve, option hindouisme sauvage ?

— Non mais si vous n'arrêtez pas de m'interrompre, Miss M, je remets Dance Dance Revolution. . . me dit cet adorable chieur avec le sourire ravi de celui qui a réussi son coup.

— Baste, baste, tu as raison. J'arrête. Donc, son éveil. . .

— C'est un vrai choc pour lui. Vous savez comment ça marche : tout plein de couleurs qui se surimposent à ce qu'il voit du monde, les pensées qui lui crient au visage. Son entourage croit qu'il devient fou. On l'emmène à un hospice de vétérans où d'autres malheureux sont comme lui pris de « fièvres délirantes ». Coup de bol, son compagnon de chambrée, David Lebowitz, est lui aussi un NoéNaute qui vient de s'éveiller. Il avait dû arriver genre quelques mois plus tôt. . .

— Noooon. . .

— Si. Faut dire qu'il n'y avait pas beaucoup d'hospices gratuits où l'on pouvait caser de jeunes orphelins pris d'hallucinations. . . Suffit qu'ils les aient traités avec quelques bons vieux psychotropes, et là on est sûrs que leur état n'a pas pu s'améliorer pendant des semaines. Du coup ça me paraît jouable, qu'ils s'y retrouvent, non ?

#Apolog

En tous cas, avantage pratique, ça ne fit faire qu'un seul voyage à...

</commentaire>

</slide>

<slide ordre="3" type="image">

Sur l'écran de l'ordinateur portable apparaît la figure capitaliste par excellence : monsieur Monopoly. Le dessin à la bouille ronde inspiré du banquier qui possédait le Titanic sans avoir profité du voyage inaugural : JP Morgan. Le visage rond, moustachu et orné d'un monocle salue de son chapeau haut de forme plusieurs maisons qui se construisent Rue de la Paix. Le sous-titre annonce la couleur : « Quand les maisons occupent *Wall Street*. »

<commentaire>

— ... nos très chers Descendants ! Ben oui, *James* et David se sont tous deux faits récupérer en même temps par leurs Noétiens-garde-chiourmes respectifs. *James* était de la maison Blanche. D'après ce que j'ai compris il fut le dernier de cette promo de NoéNautés à s'éveiller. David était de la maison Verte, lui. Mais bien qu'ils soient censés devenir des ennemis à ce moment-là, ils sont en fait restés très proches.

— Et tu m'expliques le lien avec ton illustration, là ?

— Oh ben c'est simple : à cette époque en fait, les Descendants ont infiltré les consortiums bancaires. Très vite les NoéNautés sont mis au pli et commencent à défendre les intérêts des banques. *James* ayant pas mal traîné ses guêtres de coursier dans le milieu, il a une très bonne compréhension des peurs et des motifs des courtiers... Et donc de la manière de faire main basse sur la création monétaire.

</commentaire>

</slide>

<slide ordre="4" type="capture de film">

Ouh je connais cette image ! Une chambre capitonnée, un homme échevelé, de dos, vêtu d'une camisole de force. Stanislas me lance un regard interrogatif, le sourcil levé. Je lui intime

Chapitre 6

de ne rien me dire. Je sais que j'ai vu ce film, je peux retrouver le titre. Même sans la connaissance encyclopédique d'Enguerrand pour le cinéma. Je peux y arriver sans tricher avec une recherche d'images, j'en suis sûre. J'y parviendrai rien qu'en faisant appel à ce bon vieux NAS rempli de disques durs qui me sert de cerveau. . .

<commentaire>

— Rah ce n'est pas Vol au-dessus d'un nid de coucou, j'en suis sûre.

— Yep : chuis pas *Captain Obvious*.

— Ouh je sais : L'Éveil ! Avec Robin Williams et je sais plus qui dedans.

— Bien vu Miss M. ! Et vous avez gagné. . . la suite de l'histoire !
<sourire-satisfait /> *James*, David et les autres se font bien laver le cerveau par les Noétiens et donc en vérité par les Descendants. . . Ça, ça change pas. Jusqu'au moment où, pris dans leurs batailles intestines, David se fait tuer par un autre NoéNaute.

— Laisse-moi deviner : le meurtrier, c'est celui de la maison Noire, avec le chandelier dans la bibliothèque !

— *And she's on fire tonight, ladies and gentlemen !* Putain là c'était chaud à deviner, quand même. . . C'était bien LA NoéNaute de la maison Noire, c'était bien dans une bibliothèque, mais c'était. . . avec une bibliothèque. L'autre *bitch* lui a renversé une rangée d'étagères sur le coin du pif, et David a mis des heures à agoniser dans les bras d'Arthur, son pote de la maison Verte. Après, les notes que j'ai récupérées ne disent pas où se trouvait le chandelier, mais avec une imagination fertile, on peut facilement le caser quelque part. . .

— Qu'est-ce qui est arrivé à Arthur, ensuite ?

— Ben à partir de là il est un peu parti en couille. Voire même il a carrément pétié une durite. Du coup les Descendants l'ont casé à l'hospice Sainte-Anne de Manhattan, pour les déséquilibrés. *James* est devenu super glauque après le meurtre. Du genre boulot, boulot, boulot. Le seul truc cool qu'il faisait dans sa vie, c'était écrire des lettres à Arthur. Et là j'ai envie de dire : grosse teuf.

#Apolog

</commentaire>

</slide>

<slide ordre="5" type="scans">

De vieilles lettres au papier jauni apparaissent sur l'écran. Des lettres écrites en anglais, à la plume de fer, sur des feuillets aux entêtes des grandes banques de l'époque. C'est très étrange de voir à quel point cela devient réel. Personnel. Même la photographie de *James*, en couverture du diaporama, n'avait pas cette dimension si... intime. Ceci n'est pas la vraie Histoire, non, mais elle fait de plus en plus partie de mon histoire vraie. La signature de *James* me provoque une espèce de *freeze*, je bloque dessus. J'ai du mal à croire, à réaliser que je l'ai déjà vue.

<commentaire>

— Ce sont les vraies, mon grand ?

— Oui. Je les ai toutes lues. Je crois que j'en ai pas compris grand-chose. Mais j'en ai saisi pas mal. Pour moi ce sont deux amis qui badtrippent. Genre quand on s'entraîne l'un l'autre dans des délires qui finissent par nous submerger. *James* écrit souvent à Arthur. Mais très vite, il se met à l'appeler « David », comme leur pote décédé. Tous les deux ils jouent à faire revivre David dans leurs lettres. Je pense que les Descendants les ont laissés communiquer ensemble quand ils ont vu qu'ils y avaient clairement intérêt.

— Comment ça ?

— Ben ils parlent pas que de la pluie et du beau temps, dans ces lettres. Au contraire, ils continuent de parler boutique. Comment manipuler les marchés. Comment donner plus de pouvoir aux Descendants, quels chocs secoueraient suffisamment les politiques pour qu'ils laissent le pouvoir décisionnaire aux banques privées... ce genre de trucs, quoi... Et le meilleur pour ce genre de conseils, c'est David, justement. Enfin c'est Arthur, mais qui répond en signant David. Enfin le résultat est le même : il explique bien à *James* ce qu'il doit faire, lui qui est à l'extérieur.

— Et *James* il suit les conseils d'un fou ?

Chapitre 6

— Ah, mais carrément ! Je crois qu'il est un peu comme moi, le gars : #inconséquent, foutraque, #joyeux et enthousiaste. Pour lui, déjà, à la base, tout est une bonne blague. Mais à partir du moment où David est mort, et encore plus une fois qu'il commence à correspondre avec Arthur : ça devient la fête du slip dans ses neurones. Il en a juste plus rien à foutre et il y va à fond, le gars. Son seul vrai pote est crevé, alors il a plus trop rien à perdre, en fait.

</commentaire>

</slide>

<slide ordre="6" type="graphique" catégorie="économie">

Le graphique se veut sérieux. C'est un graphique qui fait très... graphique. S'il voulait être plus grave, il faudrait que sa courbe devienne un électrocardiogramme. Rien que son titre en impose : « Échanges spéculatifs boursiers entre 1920 et 1930 ». La courbe est clairement ascendante, montrant la bulle spéculative qui mena à la Grande Dépression. Sur la décennie représentée, seule l'année 1926 est marquée et pour cause : dès lors la courbe connaît une ascension vertigineuse jusqu'au krach de 1929.

<commentaire>

— Rah si tu me fais un cours d'économie on va pas être copines, naine !

— Mais arrêtez de râler, Miss M., et laissez-vous faire cinq minutes. Juste cinq minutes, c'est pas la mort, hein ?

— C'est bon, c'est bon... Té je ne dis plus rien ! Là !

— Donc voilà. Depuis qu'ils se sont fait choper par les banques, les NoéNautes bossent pour elles sur la façon d'influencer *Wall Street*. Ils s'amuse avec les courtiers, voyagent à *Washington* pour détourner du politique... Bref la routine : ils mangent du confit d'initiés à toutes les sauces.

— Roh elle est jolie, celle-là... Non pardon, pardon : je me tais !

— Mouais... La vraie idée de génie, c'est en 1926 qu'elle arrive. C'est Arthur, dans une des premières lettres qu'il signe « David » qui la file à *James*. Il faut que les banques puissent proposer

#Apolog

d'acheter des actions à crédit. Genre si on veut acheter pour 100 \$ de Smith & Wesson, on paye juste 10 \$ à la banque, elle nous met l'action dans le portefeuille, et elle se rembourse le reste plus de jolis intérêts quand on revend l'action quelques jours plus tard.

— Et ça, c'est... c'est bien ?

— Ah ben si vous voulez que tout le monde achète de plus en plus d'actions en perdant complètement de vue ce qu'elles représentent et en jouant à la loterie sans se rendre compte que si jamais l'action baisse ils vont devoir vous donner jusqu'au slip de leur grand-mère... Ouais, c'est plutôt pas mal.

— Donc c'est mal, donc... Stanislas ne voit même pas mon ironie. J'aime le voir tout pris dans ses pensées, au pitchoun. Je peux toujours l'y taquiner sans qu'il s'en aperçoive.

— Mais bien sûr que c'est mal ! Quand on crée une telle baudruche, comment voulez-vous qu'elle ne vous explose pas à la figure ? Sauf que le James *Mc Jeey* et les Descendants, ils savaient exactement ce qu'ils faisaient... Car la condition de ce prêt, c'est que la banque peut en exiger le remboursement en vingt-quatre heures. Donc elle peut vous forcer à vendre vos actions du jour au lendemain. Donc elle contrôle le marché, quoi. Ils savaient carrément ce qu'ils faisaient, en fait ! Contrairement à Arthur, d'ailleurs.

</commentaire>

</slide>

<slide ordre="7" type="gif animé" catégorie="cinéma">

Plusieurs images du film *Shining* s'enchaînent. Les cubes d'enfant qui écrivent « *Redrum* ». *Jack Nicholson*. La caméra accrochée à la roue de tricycle dans le couloir de l'hôtel qui tombe sur les deux jumelles flippantes. Le sourire de *Jack Nicholson*. L'ascenseur qui s'ouvre sur le couloir à l'étage et déverse une marée de sang rouge vif. Le sourire de *Jack Nicholson* en encore plus gros plan. Et ça tourne en boucle.

Le sous-titre sous ce gif pleine page est lui aussi tiré du film : « All work and no play makes James a dull boy ». Toujours travailler et ne jamais jouer font de *James* un garçon tristoune. L'effet

Chapitre 6

dramatique est réussi, on sent que Stanislas a bien calculé son discours et son diaporama pour m'en mettre plein la vue. Je crains donc le pire. À vrai dire, au point où j'en suis, le pire serait juste d'être déçue.

<commentaire>

— Parce qu'au delà des magouilles financières, il y a les lettres entre *James* et Arthur-slash-David-slash-Je-suis-le-grand-malade-qui-veut-t'entraîner-dans-sa-folie. Celui qui dit être David parle souvent de convertir les autres. De les « nourrir de notre savoir, les abreuver à la source de notre expérience. » Alors moi, qu'il se la pète en mode gourou-coucou j'ai tout compris, j'ai envie de dire : *why not* ?

— Tiens, tu ne laulles donc pas ?

— Pas vraiment. Au départ c'est juste un côté rebelle option « *apple* c'est caca et *google* pue du cul ». Du genre il faut que les NoéNautes se libèrent de leur dépendance aux maisons ; c'est indigne de ne pas être son propre maître même si ça nous apporte tout le confort du monde, etc. Puis ils se créent des bails, partent en un trip hédoniste exigeant, comme quoi il faut chercher les « vraies » nourritures de l'âme ; que les jeux de pouvoirs et les victoires dans des guéguerres des maisons c'est hyper-insatisfaisant, ce genre de trucs. . .

— Tu vois, mon grand, je vois pas trop où est le mal, là. . . Les NoéNautes d'aujourd'hui ils sont arrivés à la même conclusion, naine.

— Parce que là où ça devient franchement XD, c'est quand ils cherchent comment répandre leur putain de bonne parole. Ils tentent de trouver de nouveaux alliés chez les autres NoéNautes. Ensemble, ils se mettent à planifier des meurtres, des espèces de suicides imposés. Ils délirent tous sur une prophétie liée aux NoéNautes qui leur commanderait de tuer. Ou bien de violer. Au choix. Pour mieux se rassembler. David incite *James* à agresser les autres NoéNautes, mais bien sûr c'est pour leur bien, hein. C'est pour qu'ils fassent l'expérience de la mort. Ou de la pornographie. En fait, vu de leur côté, c'est presque choupi.

#Apolog

— Ah ! C'est pour ça que ça te fait frissonner l'échine. S'ils tuaient en étant méchants, ça te rassurerait un tantinet, non ?

— Ben. . . ouais. Carrément. Si vous aviez lu leurs lettres. . . C'est complètement anodin pour eux. C'est *creepy*, ils parlent de ça comme s'ils échangeaient une recette de *pancakes*. . . Sérieux, vous trouvez pas ça glauque, vous ?

— Ah mon pitchoun. . . En ce moment j'ai l'impression que toutes ces règles morales me tarabustent de moins en moins. Comme si la rebelle en moi tournait encore sur sa lancée, mais sans plus y croire vraiment. Non, franchement, aujourd'hui, je ne suis pas celle qu'on doit prendre en exemple. . .

— Vous êtes sûre que ça va, Miss M. ?

— Enchaîne, Stanislas. . . enchaîne, va.

</commentaire>

</slide>

<slide ordre="8" type="vidéo" catégorie="lolcat">

La diapo suivante relève un peu l'humeur ambiante. Cette vidéo de chat est une des plus connues des internetz, mais elle fait toujours son petit effet. Il s'agit du matou qui marche gracieusement sur le muret d'un balcon, prend son appui pour sauter vers l'immeuble d'en face, s'élanche avec grâce, reste un instant suspendu dans les airs les quatre pattes écartées et. . . finit par disparaître entre les deux immeubles, tombant lamentablement à plat alors qu'il était à mi-chemin de la terrasse d'en face.

En dessous de la vidéo, le titre annonce : « Krach de 1929 : quand les complotistes sont en fait des pisse-froid. » D'un coup me reviennent toutes ces images de *traders* se jetant par les fenêtres lors du Lundi Noir. À l'instar du chaton qui se jette par le balcon et s'affale tel une vieille chaussette. Stanislas a beau avoir la morale haut placée, il garde son humour noir et acéré.

<commentaire>

— En attendant de faire de *James* un bon petit *serial-killer* modèle, les plans économiques de David/Arthur fonctionnent à merveille.

Chapitre 6

L'achat à crédit d'action tourne à plein régime, les gens s'endettent à mort sans s'en rendre compte juste pour boursicoter ; et la bulle spéculative gonfle plus vite que le ventre d'un enfant souffrant de famine.

— Attends mon pitchoun : tu veux dire que tu m'as collé un *lolcat* juste pour pouvoir me faire avaler une nouvelle dose d'économie ? Vraiment ? Tu es un monstre !

— Pire, Miss M. : là, on a carrément une leçon de politique. Car le but n'est pas de créer une crise économique. C'est limite trop facile : vu que c'est eux qui ont prêté l'argent pour que les gens achètent des actions, il suffit qu'ils exigent le remboursement de ces prêts et hop : ils obligent tout boursicoteur à vendre son portefeuille. . . Non, arriver à la grande dépression, ça, c'est juste un moyen. . . L'idée de toutes les manigances de *James* et les Noé-Nautes, c'est de foutre un tel bordel dans la vie des gens, une telle panique sur les places des marchés, que les banques privées vont devenir les sauveurs du monde civilisé et qu'on va accepter leurs conditions. . .

— Comment ça ?

— Ben par exemple, lors du Jeudi Noir, ils se sont tous réunis au siège de JP Morgan, —

— Monsieur Monopoly ?

— Oui. . . enfin il était plus aux manettes, à l'époque. . . trop vieux. Là c'était plutôt les gens qui tenaient la boutique pour lui, donc en gros les Descendants. Bref ils se sont réunis pour décider de jouer les super-héros de la bourse. L'après-midi ils arrivent, ils achètent plein d'actions à perte, redonnent confiance aux gens et relèvent le marché. Résultat les banquiers sont passés pour les fils cachés de la partouze entre *Superman* et les Bisounours.

— Ouh arrête avec ces images horribles que j'ai pas coupé la visualisation, moi ! Si j'ai bien saisi, mon pitchoun, l'idée c'est que les groupes bancaires essaient de se rendre indispensables ?

— Plutôt d'induire dans la tête des gens qu'ils sont la solution aux problèmes. Sans penser à dire que c'est eux qui les ont créés. Le

#Apolog

lundi suivant, c'est le lundi noir, où cette fois-ci ça se pète vraiment la gueule et où ils font rien pour intervenir. C'est là que le plan de l'autre dingue enfermé à Sainte-Anne est redoutable. Les groupes bancaires vont attendre que l'économie crashe complètement, que les politiques soient aux abois, que les gens crèvent la dalle... afin de leur faire avaler LA solution.

</commentaire>

</slide>

<slide ordre="9" type="image" catégorie="jeu des sept différences">

Deux billets d'un dollar me sautent aux yeux, envahissant l'écran du pitchoun. Placés l'un au-dessus de l'autre, je suis censée les comparer. Mais j'ai bien compris que j'étais dans le diaporama d'un post-adolescent qui découvre que le monde est injuste puisque que les mecs d'avant se sont servis sans lui demander son avis. Sa présentation sent l'indignation à plein nez, le genre de rébellion qui se veut prosélyte et virale.

<commentaire>

— Oh les jolis billets.

— Je ne les ai pas mis là pour rien, Madame Marquet.

— Je vois bien que tu veux me faire comprendre quelque chose, Stanislas. Alors j'attends. Je vais pas me fouler la rate alors que tu as certainement dû me mâcher le travail histoire de tout m'enfoncer dans la comprenette...

</commentaire>

J'ai fait sourire mon grand gaillard chevelu. Il clique sur son ordinateur : des ronds rouges apparaissent sur les images. Le premier montre le logo de la Banque Fédérale des États-Unis, qui est le même sur les deux billets.

<commentaire>

— La FED. C'est l'instrument que les Descendants ont pris d'assaut. Un truc qui a été mis en place en 1913, afin de retirer petit à petit le contrôle monétaire aux Américains et à leurs représentants.

Chapitre 6

— Bé ça devait pas être facile, ça. Non parce que les bougres, ils ont quand même conçu leur pays dans la méfiance de celui qui gagnerait trop de pouvoir...

— Oh ils se sont galéré le cul, vous inquiétez pas. Il a fallu créer une mini-crise en 1907, faire passer une loi alors que tout le Parlement est en vacances de Noël... ce genre de truc, quoi. Du coup ils ont testé leur joujou lors de la crise de 1920 : ça fonctionne. Le problème, c'est qu'ils devaient inclure des politiques dans les décisions monétaires. Or ils voulaient pas avoir ce garde-fou-là.

— Hé ça se comprend, naine ! Moins il y a de monde derrière les vitres et plus c'est transparent, pardi !

— Joli !

— C'est pas de moi, mon pitchoun. Mais comme le disait un bel enfoiré, les blagues appartiennent à celles qui les servent.

— Sûrement. Là, la blague, c'est qu'assez vite avec la crise ils ont eu le droit de réformer le conseil d'administration de la FED. En donnant un max de pouvoir à un nouvel organe, créé pour l'occasion : le *Federal Open Market Committee*.

— Ouh le bel organe !

— OK : j'enchaîne.

</commentaire>

Les deux ronds rouges suivants surlignent la date d'émission des billets d'un dollar. Le premier fut imprimé en 1928 et l'autre en 1981. À côté des billets s'inscrit « avant 1933 » et « après 1933 ».

<commentaire>

— Alors... ?

— Ben alors mon grand, j'imagine qu'il s'est passé quelque chose d'important en 1933... Je veux dire à part les milliers de pauvres qui crèvent de faim, qui se gèlent les ovaires en campant en plein Central Park, et font de la main-d'œuvre pas chère sur le chantier de l'*Empire State Building*. Oh je sais pourquoi c'est une date importante ! 1933, c'est l'année où le Docteur est venu à New-York pour battre les Daleks, naine !

#Apolog

— Miss M. . . Soyez sérieuse, s’il vous plaît.

— Ah certainement pas aujourd’hui, mon pitchoun. D’ailleurs, ça te ferait pas de mal d’être un peu plus fofou et #joyeux, toi aussi. De toutes façons, j’imagine que la révélation finale intervient avec les deux derniers ronds. . .

— OK : je vous montre.

</commentaire>

Gagné : deux ronds rouges apparaissent pour montrer des inscriptions loquaces : en haut il est écrit qu’on peut échanger ce morceau de papier contre sa valeur en or, en bas juste qu’il vaut un dollar parce que c’est comme ça. Ah. Nous y voilà.

<commentaire>

— Le but, c’était d’abolir l’étalon or. Tant que les banques devaient pouvoir échanger des billets contre de l’or, elles pouvaient pas faire ce qu’elles voulaient avec l’argent. Du coup, première étape, récupérer le métal. Y’a eu une grande rafle d’or en 1933 dans tous les États-Unis. Un vol légal, organisé par l’état. On était obligé d’aller confier ses bijoux, ses dents et ses lingots au Trésor sous peine de taule. Et ensuite, ils ont aboli l’indexation du dollar sur l’or.

— Mais ils ont pu ? Comme ça ?

— Je dis pas que ça a pas été velu. *James* raconte dans ses lettres le nombre de politiciens qu’il a fallu inceptionner. Ils en ont même fait tuer un ou deux, ceux qui étaient immunisés contre leurs pouvoirs. Le problème c’est que ça avait carrément été verrouillé par les Pères Fondateurs. Les mecs dès le XVIII^e siècle ils ont écrit : « les seules monnaies pouvant exister seront l’or et l’argent, car ils ne peuvent être imprimés. » Le truc que David/Arthur leur conseillait d’utiliser, c’est ce qu’il appelle « l’aiguillage des idées. »

— Ah voui ils m’en ont déjà parlé, de ça, les pitchounets ! C’est quand ils se collent en résonance tous ensemble, chacun avec un Noétien, pour manipuler directement la Noosphère. Y paraît qu’ils peuvent influencer l’opinion publique, comme ça.

Chapitre 6

— Faut croire que ça a marché. . . Le problème, c'est que du coup les Descendants de *Wall Street* ils ont été hyper-occupés par leur nouveau joujou. . . Donc ils ont un peu relâché la surveillance sur les NoéNautés. . .

</commentaire>

</slide>

<slide ordre="10" type="gif" catégorie="illusion d'optique">

L'image animée suivante est une sorte de spirale d'hypnotiseur. Le tourbillon noir et blanc qui tournicote vers son centre. On dirait qu'il y a quelque chose au milieu, comme une icône, mais je ne parviens pas bien à la distinguer. Je zoome à l'aide de la Kinect de Stanislas, pour agrandir l'image présentée par l'écran de son ordinateur pendant que mon intérimaire continue son rapport.

<commentaire>

— . . . du coup David/Arthur le psychopathe commence à vraiment retourner la tête de notre cher *James*. Celui-ci essaie bien de se défendre, faisant appel au bon sens qu'il a acquis lors de son éducation en mer, ou plus tard dans la rue. . . Dans une lettre, il dit carrément à son ami que son influence lui confère une certaine responsabilité, qu'il devrait faire attention à ce qu'ils se disent. . . Mais l'autre n'en tient pas compte.

— Et *James* ne finit pas par s'éloigner de cette relation ?

— Il a vraiment l'impression d'avoir une grande œuvre à réaliser, vous savez. Ils se disent pris dans quelque chose qui les dépasse, qu'ils doivent réaliser la prophétie. Ils sont persuadés que c'est pas seulement leur libération qui est en jeu, mais une espèce de bonheur général, un truc secret, central, comme ce qu'il y a au creux de la spirale.

</commentaire>

Je zoome encore plus, jouant de la focale pour mieux faire le point sur le centre de cette fichue illusion d'optique. Toute mon attention est concentrée sur ce point, mais je vois malgré tout dans ma vision périphérique les lèvres de Stanislas qui comptent silencieusement les secondes. À rebours. Trop tard.

<screamer>

VISAGE EN NÉGATIF QUI FAIT PEUR.

GRIMACE TENDUE DE SOUFFRANCE INFERNALE.

ORBITES VIDES, MÂCHOIRE OUVERTE ET DENTS ACÉRÉES.

CRI SURAIGU DE TRUIE QUE L'ON ÉGORGE LENTEMENT, AVEC SADISME.

</screamer>

<commentaire>

— Salopiaud ! Petit foutriquet ! Bougre d'âne ! Banaste ! Alors comme ça on vient faire des grimaces à une vieille guenon, vraiment, hé ?

— Force est de croire que ça fonctionne. . .

— Bien entendu que ça fonctionne : c'est fait pour. Et bien fait, encore. Bon, tu m'expliques pourquoi tu as tenté de m'affoler le palpitant ?

— Pour dire qu'en 1936, *James Mc Jeey* a juste péti un câble. David/Arthur lui avait fait une série de lettres qui l'incitaient de plus en plus fort à réaliser leurs plans de meurtres et de viols. Ils parlaient souvent en code, et j'avais du mal à tout comprendre, mais l'autre dingue lui a carrément mis la pression dans les dernières lettres. Le problème c'est qu'ensuite, dans le dossier que j'ai récupéré de la maison Blanche, y'a plus grand-chose. Quelques coupures de presse sur un massacre dans une villa de *Jekyll Island*, là où JP Morgan a une résidence personnelle. Trois personnes y sont mortes et deux ont été retrouvées dans le coma, complètement neurasthéniques. Certaines des victimes présentaient des traces de viols. Mais c'était étrange pour la police : comme si les personnes s'étaient agressées mutuellement, les unes après les autres. Arthur a été mis peu après dans un asile de haute sécurité. Les Descendants ont fait mener quelques enquêtes à des détectives privés, visiblement pour tenter de retrouver *James*.

— Donc il aurait survécu au massacre ?

Chapitre 6

— Ah, mais je crois carrément qu'il l'a organisé, oui ! C'est pour ça qu'il y aurait réchappé. Juste il a pas eu le temps de libérer son complice de l'hospice, mais sinon, je reste persuadé que c'est lui qui tenait le rasoir. . .

— Et tu as vérifié tes sources sur la question ?

</commentaire>

</slide>

<slide ordre="Final" type="texte fourni" catégorie="Crédits">

Le titrage, toujours aussi putassier, affiche en gras un « Merci de votre attention » du meilleur aloi. Centré en dessous, un portrait de Stanislas qui montre son visage des deux pouces, ses dents dessinant un sourire colgate tandis qu'il cligne de l'œil. Tout autour de cette inénarrable photo des listes à puces détaillent les sources ayant servi à cette présentation. Un rapide coup d'œil me permet de constater que derrière le Comic Sans se cache une nomenclature bibliographique de qualité universitaire.

<commentaire>

— Hé bé quand tu fais le fada, tu le fais bien, mon grand !

— Qu'est-ce que vous croyez, Madame Marquet. . . Faire les choses dans les règles de l'art, mais les présenter de la pire manière, c'est trop la classe !

— Ah là j'avoue que tu as excellé, mon grand, bravo !

</commentaire>

</slide>

À moi de lancer ma petite vengeance taquine. Je grimpe le son de sa console à plein tube, et hacke même au passage le *firmware* de sa télé histoire de faire péter les basses. Puis je lance les félicitations du jury. Je sais ce qui lui ferait plaisir. Un bon vieux Bob Marley. Un coucou des Ogres de Barback. Une ode de la Rue Kétanou. Té, même un petit We Are The Champions de *Queen*, ça le satisferait. Du coup je lance ma jolie vidéo YouTube que je fais tourner en boucle.

#Apolog

<youtube clip="Lady Gaga" chanson="applause">

I live for the applause, applause, applause

I live for the applause-plause, live for the applause-plause

Live for the way that you cheer and scream for me

The applause, applause, applause

<interruption cris="Stanislas">

— AAAAAH ! Non mais là non, quoi ! Xbox ta gueule !

</interruption>

I live for the applause, applause, applause

I live for the applause-plause, live for the applause-plause

<interruption cris="Stanislas">

— Xbox arrête. Xbox, va mourir. Xbox coupe le son, bordel !

</interruption>

Live for the way that you cheer and scream for me

The applause, applause, applause

<interruption cris="Stanislas" répliques-narquoises="moi">

— Non mais sérieux arrêtez Miss M ! Pardon ! Je suis désolé pour le *screamer* !

— Et pour le Comic Sans, mon pitchounet ?

— Oui, oui, tout ce que vous voulez ! C'est bon !

</interruption>

</youtube>

Je cesse la torture Gaga-esque. Il éclate de rire. Nous avons de petites complicités comme ça, avec mon intérimaire. Il croit qu'il m'a rendu service avec ce cours d'économie et de manipulations politiques. Mais les informations qui m'ont réellement torturé le ravioli étaient entre ses lignes, dans l'histoire de *James* et de *David*. Comment ils ont envisagé leur place dans le monde, et toute cette prophétie. Mes sentiments sont confortés.

Chapitre 6

J'ai passé des semaines entières à lancer les NoéNautas sur des pistes. À leur faire faire des recherches histoire d'en apprendre plus, et de les mener à se poser quelques questions. Moi j'ai mes réponses. Avec un peu de chance, cette fois-ci, ils ne m'ont pas accordé une confiance aveugle et se sont parlés entre eux. Mais ils ne sont pas les seuls avec qui je me suis amusée.

Ce dont Stanislas ne se rend pas compte, c'est que toute cette recherche peut aussi bien lui servir qu'à moi. Ce pitchoun est tellement doué pour reconstituer les histoires. . .

Toutes sauf la sienne. La première fois que je m'en suis rendu compte, c'était quand il nous a montré, en quelques photos, comment Enguerrand s'était fait enlever par les sbires de son père pour le compte de sa mère. Stanislas est doué. Doué d'un talent que je n'ai pas vu chez beaucoup de personnes. Bien entendu je peux me tromper, mais d'habitude j'ai le nez creux. . .

Lorsqu'on manipule quelqu'un, on ne voit jamais si l'autre en face nous manipule aussi. Pas plus quand on l'observe ni quand on lui offre simplement notre attention présente. . . Tout ce galimatias c'est du pareil au même. Parfois on s'occupe tellement de son prochain qu'on voit même pas ce qu'il nous fait. Bref, alors que je jouais avec Stanislas, il jouait avec moi. Et je ne m'en suis rendu compte qu'à la fin. Que lorsque, d'une manière presque nonchalante, il lance une ultime diapositive.

```
<slide ordre="bonus" type="photos"
```

```
catégorie="découverte personnelle">
```

Deux photos apparaissent. À gauche, celle déjà vue en couverture, de *James Mc Jeey* âgé d'une vingtaine d'années. Juste à côté, une photo que je ne connais que trop bien. Les deux visages sont similaires. Redoutablement similaires. Indubitablement similaires. La même mâchoire volontaire. Le même nez grec, régulièrement droit. Les mêmes cheveux bruns légèrement raides typiques d'un profil méditerranéen. Seule différence : la photographie de droite semble plus vieillotte.

#Apolog

Sous les photos, les noms sont irréfutables. *James Mc Jeey*, 1924. Adrien Marquet, 1905. Mon arrière grand-père. À droite du portrait craché de mon grand-père.

Non d'une *Mary Poppins* Gallifréenne. Stanislas sait.

<commentaire>

— Comment est-ce que tu as su ?

— Par hasard. J'ai juste fait une recherche d'images avec la photo de *James*, histoire de voir si google en savait plus sur lui. Et là j'ai trouvé votre bisaïeul. Je me suis dit que...

— Tu crois vraiment qu'ils... que nous sommes de la même famille, mon pitchoun ?

— Ben tout colle. L'armateur qui a recueilli *James*, ce petit garçon « de parents inconnus », l'a trouvé alors qu'il mouillait sur le port de Bordeaux. Là où vivait votre arrière-grand-père. C'est pas à cette époque que monsieur Marquet a eu votre grand-père ?

— Si.

— Je me suis demandé si je vous en parlais ou pas. Je me suis dit que je verrais sur le moment. Voilà. Vous m'en voulez pas trop, Miss M. ? Après tout, au pire, vous venez juste de vous découvrir un nouveau grand-oncle qui fut NoéNaute et *borderline serial-killer*... Vu comme ça, c'est mortel, non ?

— Probablement, mon pitchoun, probablement. Bien ! Il se fait tard pour mes vieux os. Je peux compter sur toi pour prendre l'avion et te joindre à nous demain ?

— Il le faut vraiment, Miss M. ?

— Est-ce que je te l'aurais demandé, autrement ?

— ... d'accord. Je serai là. À demain.

— À demain, mon grand.

</commentaire>

</slide>

</présentation>

Chapitre 6

Je n'ai pas voulu lui dire. Pourquoi est-ce que j'embarrasserais ce charmant garçon de mes réminiscences... ? De ce souvenir d'enfance qui m'a assailli au moment où j'ai vu *James Mc Jeey* apparaître sur son écran. Ça remonte à loin : j'étais pas bien grande. Mon père était dans cet état où, pour une fois, il se permettait de me prendre dans ses bras, le soir. J'ai compris plus tard qu'il était quelqu'un de froid, et que ces soirs-là, il devait être un peu saoul. Peu importe.

Ce soir-là, mon père m'avoua que pépère Marquet, le fils du ministre, n'était pas mon grand-père. Mon père me conta, le rose aux joues, une histoire à laquelle je ne comprenais pas grand-chose. Comme quoi son grand-père, Adrien Marquet, le ministre, avait eu des jumeaux. Deux garçons : un calme, le fameux pépère, et un turbulent. Comme quoi l'arrière-grand-père avait abandonné un de ses enfants à un capitaine de marine, afin d'avoir l'énergie pour se lancer dans une carrière politique.

Cet enfant l'a retrouvé, à la veille de la seconde grande guerre. *James Mc Jeey* a retrouvé son père, mon arrière-grand-père, et lui a confié à son tour un enfant. *James* non plus ne pouvait pas s'occuper d'un mouffet. Il considéra cela comme un juste retour des choses : tu m'as lâché petiot dans la nature, je te rends un moutard. Cet enfant, c'est mon père. Mon père qui fut élevé comme le fils de pépère.

Mais je ne suis pas la petite fille de pépère. Je suis la petite fille de son frère jumeau. Et aujourd'hui, j'apprends son nom : *James Mc Jeey*. Je suis la petite fille d'un NoéNaute qui a massacré et violé ses comparses. Et qui a survécu à cela suffisamment pour engendrer mon propre père. Je suis dedans jusqu'au cou. Comme on dit dans les caves bordelaises : quand le vin est tiré... .

Il faut le vendre.

</récit>

Addenda au chapitre 6 – Essayer d’écrire juste pour expérimenter l’écriture

(Pouhiou)

Ces romans sont pour moi l’occasion d’expérimenter. Lorsque j’ai écrit mes pièces de théâtre, je les voulais... universelles. Il y avait cette volonté que Tocante ou Androgame puissent se raconter peu importe l’époque, qu’elles puissent s’adapter dans les cultures et les âges. J’ai essayé d’y mettre très peu de marques de leur temps, et qu’à chaque fois elles y soient interchangeables. C’est super présomptueux, en fait... cette envie d’une histoire si profonde, si parfaite, qu’elle trouvera sa place dans la postérité. J’étais dans la croyance que les écrits restent, qu’ils prennent de l’attention, et qu’il faut donc les polir comme des joyaux.

Mais quand je mets les mains dans le cambouis du texte, c’est une autre paire de clics. Peu à peu, cette vertu de l’excellence (et l’exigence qui l’accompagne) se confronte à ce qui vient, ce qui s’écrit. On le fouille, on le bidouille, on le coupe-colle et le corbeille... Mais ce qui est là est là, impassible sur l’écran. J’ai un matériau premier de texte, j’ai des évidences qui m’aident à décider de comment le nettoyer, le façonner, le polir et le raffiner... cela ne change rien : je ne décide pas du minerai qui a été extrait dans les cavernes de ma Noétie.

Lors, l’excellence cesse de croire en elle-même, et laisse la place à la curiosité, l’expérimentation. J’expérimente dans la façon de me positionner par rapport à toi, qui lit. En te demandant une résidence d’écrivain, par exemple. Ou en faisant un crowdfunding pour la sortie de #MonOrchide. C’était amusant : te demander « veux-tu m’acheter mon livre directement, et qu’on utilise tout l’argent qui aurait dû aller aux intermédiaires pour financer les livres gratuits que je distribuerai en ton nom lors de rencontres, signatures et conférences ? »

Tu as répondu présent. C’était beau à voir. Il y a même trois d’entre toi qui ont choisi une récompense folle, celle du palier à 150 € : avoir un personnage à leur nom dans le livre III. Bien

Chapitre 6

entendu, c'était du mécénat. Mais c'était aussi un jeu d'écriture. J'ai contacté chacun de ces mécènes pour leur demander de me lancer des pistes sur qui seraient ces persos.

Tristan ne m'a quasiment rien dit. Tout juste a-t-il évoqué un nom romanisé : Tristus. Tristus Effrus m'a permis de trouver une époque dans la Rome antique. C'était amusant de créer un personnage monomane, manipulateur, mauvais... à partir d'une personne que je sais à la limite du débonnaire.

Florestan m'a donné plus d'indices. Son personnage se devait d'être plutôt chez les gentils, et s'incrusterait dans le cycle. Et devrait toujours citer une alternative libre lorsqu'on mentionne un logiciel propriétaire. Ah. Merde. Moi qui voulais mettre ces persos-défis dans les histoires du passé, il me fallait en inclure un dans le présent de mes NoéNauts. Or c'est Madame Marquet la narratrice. Ma hackeuse programmeuse aux cheveux blancs. Très vite, l'idée d'un complice qui lui tripatouille le *hardware* s'est imposée, de pair avec la timidité malade et le corps à faire baver mes NoéNauts les plus obsédés. J'étais loin de me douter de l'importance capitale qu'allait prendre ce nouveau venu.

Et puis il y a eu un nom : *James Mc Jeey*. Un personnage que l'on m'a écrit comme *mi-yin, mi-yang*. Méchant, trouillard et poil au nez. Qui n'est pas que ce qu'il paraît être... Grâce à lui, le *New-York* des grandes crises financières s'est invité dans l'Histoire qui n'est pas la vraie. Je me souviens qu'avant d'écrire ce chapitre, je voulais donner à *James* une résonance dans le présent. Il a fallu qu'un ami m'*emaile*, en plein durant le Nano, la fiche Wikipédia d'Adrien Marquet pour que je comprenne : *James* sera le grand-père de Madame Marquet. Il est le ciment du destin qui la condamne dans cette histoire et a décidé de la conclusion de ce roman.

J'aime bien ces jeux d'écriture, parce qu'ils me mènent plus loin que ce que je n'aurai osé imaginer. Ils me permettent d'expérimenter jusque dans la forme du texte. Un *web*-rédactionnel cinématographique gavé de *hashtags* et de mots d'auteur lorsqu'Enguerrand narre #Smartarded. Un conte sourd où chaque scène est pensée dans une autre langue et donc où le langage de Cassandra s'épicène

#Apolog

pour #MonOrchide. Ici, dans ce florilège d'archives récoltées et encodées par Miss Marquet, j'ai pu batifoler dans les styles. Fable spirituelle chinoise, épopée biblique, réminiscence japonaise...

J'ai pu aller jusqu'à écrire le point de vue du calcaire composant le Palais des Papes. Imaginer une relation épistolaire victorienne dans le moindre de ses brouillons. M'amuser à mettre en mot la plus moche forme de narration que l'informatique ait rendu possible : la présentation en *slides*. Le *fucking* diaporama. Je sais pas ce que ça donne à lire, mais à écrire, c'est purement jouissif et... ça m'a été un sacré exutoire.

Ces romans sont pour moi l'occasion d'expérimenter. Je ne grave pas dans le papier des écrits pour une postérité aux épaules déjà surchargées. Je tape sur mon clavier au présent, en espérant que mes bidouillages n'amuseront pas que moi. Ne plus vouloir être auteur, juste essayer d'écrire. Ne plus viser une espèce de perfection me donne une grande liberté : celle de, simplement, écrire.

Oui, ces romans sont loin d'être parfaits. Je crois néanmoins que j'ai fait de mon mieux. Et comme on est ensemble dans ces mots-là, si tu vois comment les porter plus loin : fais-le. Ces histoires appartiennent à qui les vit au présent.

Chapitre 7

La puissance du grand

Dans le Yi-King, la Puissance du Grand (34^e hexagramme) est représentée par le tonnerre haut placé dans le ciel. La force créatrice du ciel est mise en mouvement par le tonnerre. Le temps est propice mais ne fait pas tout, il ne faut pas se reposer simplement sur sa force, pas plus que se mettre en mouvement à la hâte. Veiller à vivre en harmonie avec le mouvement du ciel, bénéficier de sa force sans qu'elle ne dégénère en violence, voilà la leçon de la puissance du grand.

<incipit chapitre="7">

Aujourd'hui mes chimères sont mortes. Ou peut-être que ça ne date pas d'hier, je ne sais pas. Baste, il y a quelque chose de... de reposant à lâcher l'affaire. C'est quand on arrête de se battre qu'on se rend compte combien on s'épuisait. Non, non : je retire. « On » est une conne. Quand moi, Madame Marquet, a arrêté de combattre le monde, de lui crier dessus « vilain monde, vilain ! » en le menaçant d'un doigt d'institutrice sévère. Quand je a cessé d'exiger de lui qu'il soit différent avant même de le considérer pour ce qu'il est... Ben il y a eu un moment de calme. Puis je a dû recommencer à se battre, comme « on » le fait souvent.

#Apolog

Je ne sait pas s'il est besoin de croire au destin. Lui a clairement décidé de croire en moi. Je veut bien des coïncidences. Des faisceaux de présomptions qui se resserrent sans que je n'ait besoin d'en tirer une conclusion. Je rencontre Enguerrand et Fulnicolas dans les réunions d'anonymes émotifs. Ils s'entichent de moi, me font découvrir le monde des NoéNautes, me demandent de l'aide plusieurs fois sur Toulouse.

Je a commencé à m'impliquer auprès de ces pitchouns. Y'a eu un peu de ma volonté, un peu de leurs demandes, et beaucoup de l'air du temps dans tout ça. Je reste à leurs côtés lors de leur combat contre les Noétiens, je les soutient lors de l'accident et à la mort de Ghislain. Je essaie de les faire se rabibocher quand ils décident de s'attaquer aux Descendants et à leurs lignées.

Plus on se connaît et plus je s'enfonce dans des relations avec eux. Je apprend qu'un de mes anciens locataires couche avec Orion. Je présente Aspic à Aglaé et aux autres. Je découvre qu'un des pitchounets logeant dans mon immeuble parisien est en vérité un de ces Descendants. Passée la surprise et le « que le monde est petit ! » de rigueur ; je se sert de mes relations avec lui pour jouer une mascarade aux pitchouns. Mes vieux jours se remplissent de complots NoéNautesques, et je s'y amuse follement.

Je les calme quand ils se déchirent la propriété d'un ventre. Je répond et je assume quand Enguerrand me met sur la sellette. Je est présente quand il se fait enlever. Je tente de les rabibocher quand Cassandre et Vérant'a s'enfuient. . .

Puis je enquête, et je réalise que je est la petite-fille d'un NoéNaute.

Tout le long de ce charivari, il ne me vient pas à l'idée de voir le point commun de chacune de ces actions. L'illusion, l'arnaque qui se cache au creux de ces phrases. Cela tient en un petit mot, en une syllabe, en deux lettres : JE.

Je est la croyance tenace que tout du long, j'ai eu le choix. Que mon libre arbitre a existé. Que cette situation dépend de moi. Que, si je le veux, demain j'arrête.

Je est ma chimère.

Chapitre 7

</incipit>

<vécu époque="2014" lieu="ma chambre au manoir des NoéNautes"

moment="après dîner">

Émotifs, Alcooliques, Accros au sexe et Pornophiles, Joueurs, Drogés et addicts en tout genre, je connais les réunions des Anonymes. Je ne sais que trop leurs méthodes. La première étape est de reconnaître qu'on a un problème. Bonjour, je m'appelle Madame Marquet et je suis une NoéNautomane anonyme. La deuxième étape est de s'avouer impuissante.

Hors de question que j'aille jusqu'à confier mon libre arbitre à une quelconque divinité supérieure. Comment ça serait possible alors qu'il n'existe pas, naine ? Quand tu réalises que ceux qui remplissent ta vie sont la réincarnation de ton grand-père et de ses victimes, tu te dis que si tu en chasses un par la porte il reviendra par la fenêtre. Que le choix n'a jamais été une option.

Quand Indra frappe à ta porte juste au moment où tout se met en place pour toi, où la confrontation finale ne demande qu'à éclore, où toutes les données s'imbriquent en un parfait Tétris... Il n'y a pas grand-chose à faire. Son « Madame Marquet... ? C'est moi. Je crois qu'il est temps qu'on parle. » peut-être accueilli d'un « non ». D'un « Stop. Pouce. Silence. La Marquet que vous demandez est indisponible actuellement, veuillez renouveler votre appel ultérieurement. »

Je peux lui répondre d'un silence boudeur. Mais vu comment la vie a décidé de me défoncer les barricades avec un *timing* de chorégraphe russe, je risquerais de provoquer un effondrement de terrain ayant pour seul résultat d'abattre le mur de ma chambre en laissant intact le reste du manoir. Je me rends donc à l'évidence du « Entre, Indra » qui me vient à l'esprit.

<description portrait="Indra">

La NoéNaute de la maison Verte fait toujours aussi femme-enfant. Le petit nez en trompette, la blonde frange, les fines lèvres qui font la moue, les joues roses qui contrastent avec son teint lunaire de blondinette... Je comprends quand Enguerrand dit d'elle

#Apolog

qu'il ne manque plus que des cerises fraîches à ses oreilles. Seul son regard, décidé, trahit la #véhémence qui l'habite. Menue, bien faite, les mois de convalescence ont adouci ses angles de quelques fines rondeurs qui lui vont comme un charme.

Elle se déplace sans canne, désormais, et presque sans boiter. Sa lourdeur de fermière ostréicole aux jambes arquées et à la rudesse virile, vestige de son enfance en bord de mer, ne paraît presque plus. Même ses expressions d'étudiante aveyronnaise se font de plus en plus discrètes, de moins en moins accentuées. Avec les autres, nous avons cru que c'était l'accident qui l'avait changée. Emplie de grâce. Calmée. Adoucie. Qu'elle serait moins cette militante, #éveilleur de consciences, après avoir perdu Ghislain et avoir eu les os broyés. Nous n'imaginions pas à quel point nous pouvions avoir raison.

</description>

Indra s'avance de quelques pas étonnamment gracieux pour elle, puis s'empare d'un tabouret pour l'enfourcher. Elle soupire. Balaye ma chambre de son regard pour en détailler l'ameublement. Les bureaux. Les étagères, remplies de mes dernières acquisitions marchandisées. Les fauteuils. Le maelström presque organique de câbles, cartes mères et boîtiers qui composent mon ordinateur. Le meuble qui manque à l'appel.

Je ne vais pas briser le silence entre nous. Il est plutôt beau, ce silence. Il a le mérite d'exister. Déjà le silence nous est supportable. Aucune de nous deux ne sait si les mots le seront. Autant le laisser se renforcer, qu'il devienne une base sur laquelle nous construirons. Elle prend une inspiration, s'apprête à parler, puis sourit et se ravise. Je crois qu'elle goûte le moment tout autant que moi. Après la discussion explosive de la dernière fois, ce silence est un moment de complicité. De quiétude. C'est de là que naissent ses paroles.

<dialogue locution ="moi" interlocution="Indra">

— Je... je suis triste, Madame Marquet.

— Je le sais : moi aussi, cela m'a désolée, Indra.

Chapitre 7

— Tiens, vous ne m'appellez plus « ma pitchounette », dit-elle sur le ton de la constatation.

— Non. Cela ne me vient pas.

— Vous qui êtes si ouverte, je ne comprends pas que vous rejetiez ainsi Ghislain, et ce qui lui est arrivé.

— Peut-être que c'est devenu un peu trop... personnel. Je t'avouerais que, plus on approche de demain, moins ma colère et mon indignation tiennent le choc. Je deviens de plus en plus... disons dépassionnée, té.

— Il n'y a rien que je puisse faire pour que—

— Si. Il peut y avoir une chose, du genre de celles qui ne se demandent pas.

— Je crois qu'on n'en est plus là, Madame Marquet.

— C'est ce que je crois aussi. J'aimerais te demander un conte, et sa morale. Un apologue. Un que tu n'as jamais raconté. J'aimerais savoir comment cela s'est passé, pour toi... .

— Vous savez que vous me—

— Que je te demande de revivre l'accident ? Oui. C'est bien une chose qui ne se demande pas. Mais je veux entendre ton vécu, comment tu as accepté que Ghislain continue de vivre en toi.

</dialogue>

Indra sourit. De son sourire à elle. Elle prend une grande inspiration et se lance.

</vécu>

<récit époque="2012" lieu="Toulouse" NoéVisite="Indra">

<Indra souvenirs="présents">

Je suis sur le siège passager de la camionnette de mon père. Ghislain conduit. Les autres NoéNautes sont à l'arrière, sauf Enguerand et Ful —oui, c'est vrai, c'est « Nicolas » maintenant— et Nicolas qui nous font coucou depuis la voiture d'à côté. Nous rions sur le périphérique. Un rire comme je les aime, qui te secoue le tripou et transforme les soucis du passé en joie du soulagement.

#Apolog

On a réussi. On y est arrivés, miladiou ! C'était tellement impossible que personne ne nous l'a interdit. . . alors on l'a fait. Nous et la concierge qui s'est crue dans le Seigneur des Anneaux. On s'est libérés des Noétiens, on les a foutus dans le bartas, on a détruit les forces armées qui voulaient nous diviser pour mieux tyranniser. Les maisons qui nous font croire que la guéguerre est la seule possibilité. Que la méfiance mutuelle est la seule voie. On leur a bien montré, tiens !

</Indra>

<Indra souvenirs="morcelés" visage="voilé">

Alors, sur la deux fois deux voies qui s'ouvre devant nous, on fait la course, évite les pétègues qui roulent comme des moules et on rit. Depuis sa voiture, Nicolas nous fait vraiment de grands gestes. Comme si ce n'était pas des coucous. Je ne comprends qu'au premier crissement que c'étaient des gestes d'avertissement et non de joie.

Les sensations sont indistinctes. Toutes arrivent en même temps. Le rire sur le visage de Ghislain qui se transforme en une grimace de panique. Le crissement des pneus qui dérapent. L'odeur de la gomme chauffée sur le bitume. Le bruit de la pédale de freins qui tourne à vide. Les coups de volants affolés. La pensée que si on abîme la camionnette, mon père va nous tuer. Le monde qui tourne, autour de nous. Ma ceinture qui me fait de plus en plus mal, s'incrustant dans ma chair. Des voitures qui passent autour. Les cris des autres, à l'arrière. L'image, très claire, de la boucle de la ceinture côté conducteur qui brille contre l'habitacle. La taille de Ghislain qui n'est pas ceinte de ce ruban noir censé protéger les automobilistes.

</Indra>

<Indra souvenirs="vifs" visage="tendu" mains="crispées">

Le son de tôle froissée qui semble arriver ailleurs, à d'autres. Le choc qui me secoue comme pour me confirmer que non, c'est bien pour notre poire. La poitrine de Ghislain qui s'envole vers l'avant. Le sang de son nez, de ses arcades, de son visage écrasé contre le pare-brise. Les fêlures qui étoilent le verre autour de son crâne.

Chapitre 7

L'ensemble qui lâche d'un coup : pare-brise, visage collé, cou tordu, torse contorsionné, jambes folles s'envolant au loin, éjectées dans une immense parabole gerbant par-dessus le pont dont nous détruisons les garde-fous.

</Indra>

<Indra souvenirs="violents" visage="baigné de larmes"

mains="blanchies aux jointures" respiration="lourde">

Le vent qui s'engouffre quand les portes arrière cèdent. Les cris d'Aglaé qui chute à son tour. La sensation que mon estomac vient se nicher entre mes oreilles en passant par ma gorge. L'impression de flottement, d'apesanteur. Le sol qui se rapproche en un zoom vertigineux. La douleur de mes phalanges, mes genoux, mes chevilles crispées à l'extrême. L'absurde soulagement quand je réalise que nous allons atterrir sur le talus d'un rond-point et non en plein milieu d'une route. Les coups sourds d'Orion qui tente désespérément de trouver une prise contre le plafond de la camionnette.

</Indra>

<Indra souvenirs="accablants" visage="secoué, tics, tremblements"

mains="tétanisées" respiration="haletante" voix="nouée">

Le choc de l'atterrissage qui fait céder ma ceinture et m'éjecte à mon tour.

Ma conscience qui se perd dans la douleur.

Rideau.

</Indra>

<interruption>

Indra est à bout de souffle. Elle revisite le souvenir dans son intégralité, et elle en est plus éprouvée que nous l'aurions envisagé. Je vois que la boule dans sa gorge gonfle jusqu'à bloquer les larmes au coin de ses yeux. Elle tente de reprendre la maîtrise de sa respiration. Puis me fait signe de patienter une seconde. Elle se lève. Je l'entends remplir un verre d'eau à la salle de bains.

Ghislain entre avec un verre d'eau à la main et un regard sévère sur son visage. Je sais que c'est lui. Ghislain qui, depuis sa mort,

#Apolog

habite le corps d'Indra. L'improbable colocation. Deux êtres dans un seul contenant. Même si leurs attitudes se mélangent de plus en plus, même s'ils semblent fusionner, à force, j'ai appris à les différencier l'un de l'autre. Ghislain est #doux et empreint d'une classe naturelle. Port altier, regard #pénétrant et gestes déliés. Indra reste rustre et animée d'une espèce de saine colère envers la vie en général et son monde en particulier.

Elle reprend les manettes. C'est l'accord tacite. Je ne veux pas avoir affaire à Ghislain. La dernière fois... disons que ce fut pas joli-joli. Indra est de nouveau avec moi, et me lance un petit regard d'excuse. En faisant apparaître Ghislain elle a brisé la trêve.

<dialogue locution="moi" interlocution="Indra">

— Ce n'était pas prémédité, Madame Marquet, je vous l'assure.

— Hé qu'esse tu veux que je te dise, naine ! Tu es en train de te mettre dans des états pas possibles pour moi, c'est logique que tu perdes le contrôle... Tu n'es pas une machine, non plus.

</dialogue>

La pitchounette pique un fard de tous les diables. Un point partout, la balle au centre. Je la laisse reprendre ses esprits, parce que jamais l'expression n'a été aussi littéralement juste. Un moment plus tard, elle hoche la tête, comme pour dire au monde qu'elle est prête. Comme une athlète qui s'apprête à se lever de son banc et jouer le match de sa vie à Roland-Garros. Elle reprend son histoire.

</interruption>

<Indra souvenirs="factuels" visage="décidé" mains="posées"
respiration="profonde" voix="sereine">

<lucidité level="-12">

Je reprends conscience dans une odeur de sang, de bitume et d'urine. Deux des trois matières proviennent de moi, tandis que la troisième tente de s'inviter. La douleur est à un niveau tel que je la sens comme à part, ailleurs. J'ai une pensée étrange. Ma douleur est allongée à côté de moi. Je vois le brancard qui s'aplatit au sol. Un, deux, trois : on m'y transfère. Je découvre que j'ai une coque autour du cou qui me le maintient tourné vers la gauche.

Chapitre 7

</lucidité>

<douleur level="22">

Alors qu'on remonte mon brancard, je vois le corps de Ghislain au loin, les membres tordus dans des angles qui ne devraient jamais exister. J'use de ma voix enrouée par le choc pour demander au brancardier de m'emmener près de lui. Je vois que cet abruti de sauveteur ne m'écoute même pas. J'inspire, douloureusement. Je perds quelques grammes pour bouter l'état de choc hors de mon esprit. Puis j'en perds d'autres pour que les brancardiers m'obéissent et m'emmènent près de Ghislain.

Allongée sur mon brancard, je le vois me suivre des yeux jusqu'à ce que j'arrive auprès de lui. Il est semi-conscient. On m'abaisse à sa hauteur. Il est comme assis, adossé à un morceau de béton explosé. Ce con est tombé sur des travaux. Ce n'est pas une image, c'est littéral. L'idée incongrue me secoue d'un léger rire que la douleur fait vite taire. Son corps échoué au milieu de rambardes en béton et autres matériaux de construction. Ses jambes sont pliées en plusieurs endroits, des bouts d'os dépassent de son *jean*. Des tiges de béton armé traversent sa poitrine de part en part.

<indignation level="invective">

— Pourquoi vous ne vous occupez pas de lui ?

Je questionne mes sauveteurs. Leur gêne est palpable d'ici. j'entends un médecin accourir vers nous en réprimandant les brancardiers qui m'ont emmenée ici plutôt que dans l'ambulance. Je le calme direct : vingt-et-un grammes. Je lui intime de me dire toute la vérité : quarante-deux grammes. D'une dernière manipulation de pensée, j'isole l'esprit de Ghislain de la douleur et du choc afin qu'il devienne lucide. Après tout, ce qui va se dire ici le concerne au premier plan, putain !

</indignation>

<lucidité level="42">

<vérité level="glaçante">

#Apolog

— Je suis désolé mademoiselle, mais votre ami est condamné. Le fer a transpercé ses poumons trop près du cœur. Nous. . . nous cherchons une solution. Une solution et surtout une disqueuse.

— La vérité, doc.

— Si nous lui retirons les tiges, il se noie dans son sang. Si nous ne faisons rien, il meurt ici. On ne sait pas quoi faire.

— Vous me laissez avec lui. Ici. Jusqu'à la fin. Allez donner des ordres. Qu'on ne nous dérange pas. Sauf pour lui filer des calmants. Et à moi aussi. Droguez-nous.

— Couillonne, murmure mon compagnon de Noétie dans un sourire empli de gratitude.

Le ballet qui suit doit être beau, vu de l'extérieur. Des gilets réfléchissants dansent autour de nous pour placer des plots. La circulation se détourne pour nous laisser un peu d'intimité. Les infirmiers et aides-soignants passent nous voir pour nous couvrir en silence d'une de ces grosses feuilles d'aluminium réfléchissantes ; ou pour nous perfuser discrètement un peu de morphine. Chacun pense la même chose : c'est l'homme qui va mourir. Et c'est la femme qui va lui tenir la main.

</vérité>

</lucidité>

J'ignorais alors qu'on leur donnerait tort.

</douleur>

<beauté level="morbide" couleurs="fascinantes">

Je regarde Ghislain. Des gouttelettes de sang brunes commencent à coaguler sur sa barbe finement taillée. Sa chemise pistache arbore désormais une fleur d'un rouge profond. Des pétales se dessinent sur le coton égyptien. Leurs dentelures externes ont la teinte d'une écorce de châtaigner. Ils se nuancent en un funeste camaïeu allant du bordeaux au vermillon brillant alors que l'on s'approche des pistils de métal.

Les trois larges tiges d'armatures métalliques dépassant de son poitrail saccadent la respiration de mon ami, mon mentor, mon

Chapitre 7

frère de Noétie. Je ne veux pas. Je voudrais ne pas voir sa douleur se cumuler au-dessus de son épaule droite, drainée loin de son esprit par le canal que j'ai ouvert. Je voudrais ignorer les pensées provenant de la Noosphère qui lui tournent autour du crâne comme un essaim d'abeilles ayant enfin trouvé la réserve de Winnie l'Ours. Je voudrais lui dire, au lieu de tout ça, la seule phrase qui nous évitera d'épandre nos larmes. Je la lui dis.

<violons level="tragédie de soap opéra">

<humour level="morbide">

— Ton costard est baisé. On pourra tenter de le rattraper à l'eau oxygénée mais j'y crois moyen.

— De l'eau oxygénée sur un Klilgour, *French & Stanbury*. . . T'es vraiment une bourrine. Si jamais tu t'avises de faire ça. . . Oh et puis tu sais quoi ? J'abandonne.

— Je te l'interdis, abruti.

— Monsieur l'abruti, s'il te plaît. . . Puis, après un ricanement douloureux. Wow, Indra, mon Indie à moi, je crois que leurs drogues commencent à faire effet. Jamais la Noétie ne m'a paru aussi claire, aussi. . . brillante. Tu vois toutes ces histoires, toutes ces pensées associées qui farandolent devant ma tronche ?

— Si c'est ta vie qui essaie de défiler devant toi, fous-y un grand coup de latte dans les reins pour la renvoyer en coulisses. Il te manque trop de costumes pour clore la collection automne-hiver.

— Arrête tes conneries, t'as entendu le doc.

— Mais on peut quand même tricher, hein ? Hein ? Tu vas pas me lâcher là comme une grosse fouace paumée dans une épicerie fine, hein ?

</humour>

</violons>

</beauté>

Je ravale la grosse boule de drama qui me coinçait la gorge. Pas question de laisser le sucre et le miel nous submerger pour nous voler les derniers moments. Étrangement, cela ne me demande pas

#Apolog

un grand effort. . . Juste une petite décision. C'est à cet instant précis que je sais qu'un jour, d'une manière ou d'une autre, j'aurai la peau d'Enguerrand.

</Indra>

<Indra souvenirs="lumineux" visage, mains, respiration,

voix="rayonnants">

<lucidité, douleur, indignation, vérité, beauté, humour,

violons level="99">

C'est à cet instant précis qu'une idée dans la tête de Ghislain s'illumine. Littéralement. Cette ampoule qui s'éclaire au-dessus de la tête des persos de dessins animés quand une idée les frappe. . . c'est de la merde. Du *bullshit*. Du tripou industriel en conserves. Ça n'a quasiment rien de commun avec la réalité. Là on est dans de l'*eurêka* épique. Dans la révélation christique. Le *deus ex machina*. Et la lumière fut.

Je vois cette brillance sans couleurs, de toutes couleurs mêlées, partir d'un point au-dessus de son crâne pour relier en une toile d'éclairs toutes les idées qui lui tournaient autour du caillou. C'est une fraction de seconde si petite qu'elle confine à l'éternité. Un instant il y a Ghislain. Il y a le magma de sa personnalité au-dessus de sa tête encerclée par des idées bourdonnantes qui l'assaillent comme si elles voulaient s'accoupler, comme autant de spermatozoïdes cherchant à pénétrer l'ovule.

L'instant suivant, alors que l'éblouissement mental efface sa rémanence de ma NoéVision, je vois des arcs électriques reliant ces idées au cœur de l'esprit de Ghislain. Une constellation vient de se dessiner devant moi. J'ai l'intuition qu'elle a toujours été présente, mais là elle vient de prendre place. Comme quand tu ne vois plus les points à relier mais le visage qu'ils ont toujours représenté.

Tout est à sa place. Tout est juste. Tout est calme. J'ai envie de hurler, de griffer, de détruire. Envie d'exploser en mode Godzilla dans ce monastère de sérénité. Je prends une grande inspiration et ouvre ma gueule sans même savoir ce qu'il va en sortir.

Ghislain puise dans la boule de sa douleur qui grossit au-dessus de son épaule, et façonne cette douleur en une fine aiguille,

Chapitre 7

brillante et acérée, qu'il envoie direct dans ma révolte pour la clouer sur place.

<Ghislain ton="tendre invective">

— Ta gueule ! Indra, ma douce, ma sœur, pauvre conne que j'aime, ferme ta gueule. Tu auras voix au chapitre tout le reste de ta vie ; moi il ne me reste que ces secondes-là, alors ferme ta gueule.

</Ghislain>

Je reste interdite, ébranlée par son geste. Jamais nous ne nous sommes attaqués avec nos pouvoirs. Oh on s'est bien échangé quelques mandales, je lui ai eu latté sa race et lui m'a eu collé deux ou trois mornifles bien senties... On s'est foutus sur la trougne, quoi, comme toute fratrie qui se respecte. Mais jamais nous n'avons osé lever le moindre petit doigt de NoéNaute sur l'autre. Jamais nous ne nous sommes ainsi manqués de respect.

Il plante son regard dans le mien comme si sa vie en dépendait. Me dit qu'il sait ce qu'il doit me raconter avant que de mourir. C'est bien la pensée qui me vient : c'est sa vie qui en dépend. Il crée un canal entre lui et moi pour que je ne perde rien de ses dernières paroles. Pour qu'il me les prononce autant qu'il me les transmette. Comme si sa vie en dépendait : j'ai beau saisir l'ironie de la situation, elle ne provoque pas en moi l'ombre d'un sourire. J'essaie d'écouter ses derniers mots.

<Ghislain monologue="Origines">

Je vais te raconter une histoire, Indra. Celle qu'on ne dit jamais. Celle qui est tellement évidente qu'on la prend pour acquise, tellement présente qu'on ne la remet jamais en question. Je vais te raconter l'histoire de ce qui est moi.

Je suis une incroyable improbabilité. Les atomes et leurs électrons s'excitent et dansent depuis que le big bang a commencé à battre la mesure. Dans leur grand pogo cosmique, ils se sont mis à se lier pour former des éléments. Le minerai des planètes et le gaz des étoiles. Le temps, lui, joue les batteurs armés de double pédale. Les éléments guinchent une gigue chaotique où sans cesse ils se lâchent la main pour former d'autres rondes. C'est le putain

#Apolog

de bal de la création, celui qui nous donne les flocons de neige et les cristaux de coke, les costards Richard *James* et les treillis militaires, les Noétiens et les *yorkshires*, les torrificateurs et les *punks* à chien. À un moment, un moment tellement infime qu'il ressemble à une patte de mouche sur le carnet de bal, le pogo des éléments a créé des humains. Des humains qui ont ri, se sont vexés, sont morts et ont baisé jusqu'à moi. Imagine, Indra, toutes les fois où la mesure aurait pu déraiper et me voler ma chance. Prends-toi un vertige devant toutes les putains de conditions nécessaires à ce que... les danseurs, les *punks* bourrés, les gosses qui courent et les mamies autour qui jugent le spectacle... À ce que tout ce putain de bal accouche de moi. Ça aurait pu être différent. Ça aurait pu être différent d'une éternité de façons, mais non. Sur l'infini des possibles, je suis ce petit un qui a donné le Ghislain qui se meurt devant toi.

</Ghislain>

C'est un *strip-tease*. Quand je regarde Ghislain, assis là dans sa douleur et son sang, les poumons transpercés et les membres brisés, ce n'est pas l'image la plus évidente qui me viendrait à l'esprit. C'est pourtant bien ce qu'il me fait. Mes yeux de NoéNaute sont catégoriques : c'est un *strip-tease*. Le magma de ses pensées, autour de sa tête, n'est plus la sphère quasi-solide qui ceint chacun de nos crânes. Une première couche d'idées s'est déroulée de sa sphère. Comme le premier pétale du bourgeon qui s'ouvre. Ghislain me fait une danse des sept voiles, un effeuillage mental.

<Ghislain monologue="Souvenirs">

Aussi improbable qu'il puisse paraître, ce n'est là que le début de mon histoire, Indra. C'est incroyable comme cela paraît clair, maintenant. La belle arnaque ! L'escroquerie de madame vie : tu ne la comprends vraiment que lorsqu'elle te quitte. Je comprends mieux l'histoire, maintenant qu'elle s'éloigne de moi.

Je suis un entrelacs de souvenirs. Cette trame de pensées que l'on appelle mémoire, et où l'esprit se glisse telle une navette brochant ta personne au fil du temps. Je suis cette odeur du pain chaud, grillé par ma mère, qui réveille mes narines les dimanches matins. C'est un de mes plus vieux souvenirs, un des rares de la maison

Chapitre 7

sans père où nous vivions. Je suis ce doigt de cinq ans levé au ciel, pour montrer à maman les premiers flocons de cet hiver absurde, impitoyable. Je suis ce flocon qui tomba dans l'œil de ma mère, la glaçant, l'irritant, poussant son doigt vers son œil. Je suis cette chaussure maternelle ne regardant pas le trottoir où elle se plante, trop occupée à se frotter l'œil. Je suis ce talon haut soudainement coincé dans une grille de caniveau. Ce chignon chutant au ralenti. Cette petite flaque de sang imprégnant le bitume sous la tête de maman. Je suis celui qui a tué sa mère d'un flocon de neige. Qui est puni à coups de DDASS et de MECS. Qui n'a pas peur de se battre et de se faire battre. J'ai tué, tu peux cogner. Je suis cet ado livré à la rue qui prend sa revanche sur la neige un rail à la fois. Qui entend les codes secrets des cartes bleues qu'il vole, sans comprendre comment ces pensées glissent vers lui, aidées par la coke poudreuse. Je suis celui qui embrume ses souvenirs en aspirant le brouillard par ses narines et s'éveille à la Noétie drogué jusqu'à la moëlle, enfariné jusqu'à l'hallucination. Je suis cette sensation de légèreté quand des bras de Noétiens me soulèvent, me jettent dans une voiture pour m'emmener à la Maison Verte. Je suis une série de moments racontés à l'imparfait. Tous ces « il était une fois » me happant dans leur giron pour faire de moi leur héros. Rends-toi compte, Indra : je suis l'ensemble des souvenirs menant jusqu'à moi.

</Ghislain>

Du magma entourant le crâne de Ghislain, un deuxième pétale se déroule. À côté de ça, les gonzo-témoignages emplis de porno-psychologie à deux balles dans nos télés... c'est de la merde. J'ai là, devant moi, l'illustration littérale de l'expression « se livrer ». Il se donne en entier, mon frère de Noétie. Me raconte ce que je savais déjà comme ce que j'ignorais. Me décrit ce qu'il est par tous les angles qu'il peut trouver, comme on tire tous les bouts d'un sac de nœuds afin de l'évider. C'est indécent. Je suis fascinée.

<Ghislain monologue="Valeurs">

Mon histoire se poursuit, Indra, parce que cette histoire c'est moi. C'est comique à voir à quoi tient ce Je si solide ; cet ami sur lequel on peut toujours compter, toujours présent même quand

#Apolog

on ne fait pas spécialement appel à lui. Il est là, évident, et pour la première fois je saisis combien il est évanescent et fragile. Mon je va mourir, alors il doit se raconter à toi.

Je suis le système de valeurs que mes expériences ont construit. L'ensemble des croyances qui se cristallisent autour d'un événement marquant, d'un accident mental ou d'un coup de latte dans la vie. Je suis ce jeune NoéNaute à crête et treillis qui fait le mur au nez et à la barbe de ses gardiens Noétiens pour aller dealer un peu. Ce keupon qui fournit un peu de détente aux fils à papa stressés de l'école de commerce. Le désintoxiqué qui va empoisonner les petites salopes qui croient être les futurs maîtres du monde. Je suis la réalisation bête et méchante que même dépendant de moi pour leur prochain rail, ils me méprisent. Parce que je porte un treillis et des rangeos. Je suis celui qui va apprendre les codes de leur domination. La tenue du bassin imposé par les pinces d'un pantalon coupe droite. Le port altier et le dégagement d'épaules d'une veste ajustée à mes mesures. Les coutures double fil et les laines alpaga des couturiers de *Savile Row*. Les Noétiens qui m'entourent me voient abandonner la crête et le treillis pour dépenser les thunes de la maison dans des costumes de chez Lanvin ou *Oswald Boateng*. . . et des rangeos élimées. Je suis celui qui a compris que pour se mesurer au pouvoir, il faut en prendre la posture. . . et garder les pieds sur terre. Le rebelle qui a conscience du fait qu'affronter l'autre, le pousser dans ses retranchements, c'est renforcer les idées auxquelles il s'accroche. Ce sont les *punks* qui créent les pingouins. Les connards pleins de flouze engendrent des SDF rageux. Je suis celui qui réconcilie les deux, #pénétrant chaque mode de pensée pour l'effiler en #douceur. C'est cela, Indra, je suis celui qui a réalisé qu'il voulait délier les pouvoirs de la brute ou du tyran en les mettant au même niveau, dans la même peau, dans les mêmes cotons.

</Ghislain>

C'est étrange, l'éclosion d'une fleur. Clairement, la sphère d'idées autour de la tête de Ghislain, cette sphère qui abrite nos personnalités. . . s'ouvre comme une fleur. On imagine souvent que le bourgeon éclot d'un coup, que tous les pétales s'ouvrent en même

Chapitre 7

temps, tel l'obturateur d'un appareil photo. Ce n'est pas ainsi. Pas ici, en tous cas. Là, un premier pétale commence à se déplier, découvrant suffisamment le suivant pour qu'il puisse s'étendre à son tour, lui-même ouvrant de la place pour le troisième. . . Cela paraît presque simultané, mais c'est une suite gracieuse, comme lorsque les doigts d'un poing s'ouvrent un à un.

<Ghislain monologue="Accomplissements">

Ce que je te conte, Indra, c'est une histoire qu'il te faudra retenir. L'histoire de tout ce qui fait que je suis moi, l'épopée que je ne vais plus pouvoir continuer à me narrer. Alors je veux que tu l'entendes. Que tu la retiennes. Que tu la perpétues pour moi. Ça va leur trouer le cul, Indra, quand ils comprendront que tu fais vivre cette histoire au creux de toi.

Je suis mes faits d'armes, les conséquences de mes actes. L'élève insatiable qui apprend des Noétiens comment maîtriser son pouvoir. Lire les idées qui habitent l'autre. Pousser une idée en lui. Celui qui voit bien que sa soif de savoir angoisse ses professeurs. Je suis le chercheur passionné qui tente en secret d'aller plus loin que ce à quoi la Maison Verte l'autorise. Qui trouve le moyen d'implanter une idée à retardement. Comment implanter en l'autre un ordre qui, si on le déclenche, lui fera danser telle gigue. Tirer la langue. Réciter la litanie contre la peur Bene Gesserit. Je suis le NoéNaute qui t'accueille, toi, Indra, dans la maison, alors que tu viens juste de t'éveiller. Qui te montre par petites touches impressionnistes que les Noétiens ne sont pas vraiment là pour nous servir. Qui t'ouvre les yeux sur le peu qu'ils nous enseignent, sur l'étendue de nos capacités. Qui essaie de te montrer combien ils retournent ta #véhémence contre toi en t'embrigadant dans des querelles montées de toutes pièces. Je suis le *punk* repentini qui trouve comment aider ses camarades de misère, les incitant à remplacer leurs labradors et bergers allemands par un élevage de *Yorkshire*. Si Toulouse est la ville où les *punks* ont les chiens les plus attendrissants, c'est moi. Si mes potes de rue ont désormais toujours autant de compagnie mais un ventre bien moins gros à nourrir, c'est moi. Si tous les riches de la ville rose vont désormais claquer leurs thunes auprès du meilleur élevage de Yorks de l'hexagone,

#Apolog

c'est moi. C'est pas que j'en tire fierté, Indra, même si c'est bon de se la péter un peu. C'est mes techniques de NoéNaute, ton crâne pas trop pollué par les Noétiens ou la guilde des *punk* à yorks tou-lousains... Tous ces accomplissements ont un peu de moi en eux. Chacun d'entre eux fait partie de moi, chaque exploit que j'ai réalisé inscrit sa ligne dans l'histoire de ce que je suis.

</Ghislain>

Je vois ce que Ghislain est en train de faire. Déliaer les pétales de sa personnalité pour m'en dévoiler le cœur. Il ne veut pas me dire au revoir sans me laisser un cadeau : lui. Que je garde au fond de moi le souvenir de lui. Les voiles continuent de se délier, la fleur s'ouvre, mais je ne parviens pas encore à en distinguer le centre. Une brillance étrange, éblouissante, semble l'habiter. La même brillance sans couleur qui a déclenché le feu aux poudres de mon frère de Noétie.

<Ghislain monologue="Traces">

Ceci n'est pas seulement ma vraie Histoire, Indra. Pas qu'un souvenir que je te laisserai gravé comme la morsure du chien qui part se cacher pour mourir. Ceci est vraiment une histoire. C'est essentiel que tu le comprennes, Indra. Tous ces contes qui exposent celui que je suis... tous sont moi. Ils font mon être. Je suis vraiment cette histoire, Indra. Crois-moi ma douce, c'est comme cela qu'on peut tricher.

Je suis des impressions, ces traces que je laisse en ceux qui croisent ma vie d'un peu trop près. Les bouts souriant d'une moustache satisfaite lorsque j'accepte d'entrer en apprentissage auprès d'un torréfacteur. Il m'avait repéré, moi le gamin enfui des foyers éducatifs. Le jeune con belliqueux de seize piges qui ment pour pas avouer qu'il dort sous les ponts. Je suis le fier bouc ornant le menton de mon patron quand il voit que je me démène à la tâche, quand il m'offre la chambre de bonne au-dessus de l'atelier, quand il feint de ne pas remarquer les filles que j'y invite. Je suis la déception de ses bacchantes quand, après retards, gueulantes et rebuffades ; il me prend par hasard la main dans la caisse. Moi qui ai glissé sur les pentes neigeuses sans qu'il s'en aperçoive, qui me suis pané les

Chapitre 7

narines derrière son dos, qui ai préféré la farine chimérique à une vie dans le café. Je suis la crispation de sa mâchoire grisonnante quand il nous fout, moi, mon addiction et ma crête, à la porte de sa boutique. Quand il change jusqu'à la serrure de la grille. Mais surtout, surtout, je suis la grosse larme de bonheur roulant sur sa moustache désormais bien blanche, quand quelques années plus tard j'entre vêtu de mon plus beau costard Richard *James* pour lui commander une livre de *Geisha* de Colombie. Entends, Indra, je suis la myriade d'indices qui disent que Ghislain est passé par là. Ces mémoires gravées portent chacune un trait du fusain qui me croque. Mon portrait se dessine à travers les souvenirs que le monde garde de moi, assemblés là dans la Noosphère.

</Ghislain>

Autour de la tête de Ghislain, au-dessus de la fleur de son esprit qui bourgeonne pour dévoiler le cœur de sa personnalité, il y a les pensées venues de la Noosphère. Celles qui ont commencé à bourdonner autour de lui dès qu'il a repris conscience de sa chute. Celles qui se sont alignées et reliées en de mystiques constellations quand Ghislain a eu sa lumineuse réalisation. Désormais, elles tournent autour de lui comme s'il était au centre d'un planétarium. Il me vient la certitude que ces idées reprennent une place qui aurait toujours dû être la leur ; la version idéique de corps célestes se réalignant autour de leur étoile... C'est une conviction effrayante.

<Ghislain monologue="Incarnations">

Le problème avec nos histoires, Indra, c'est qu'on a une fâcheuse tendance à croire qu'on en est le début, et la fin. De toutes façons on a trop tendance à croire aux débuts et aux fins. Putain, écoute-moi : on dirait l'autre raclure d'Enguerrand. Mais il a pas trop tort, tu sais, sœurette. Regarde toutes ces pensées qui font les lucioles autour de moi. Ces billes d'inspirations pures... j'arrive à les lire, Indra, elles me parlent. C'est mes passés. L'histoire de moi avant moi.

Je suis tous ceux qui m'ont précédé, toutes mes préincarnations. Je suis un scribe chinois qui fut ton amant. Oui ça nous paraît dégoutant, presque incestueux, mais dans d'autres temps nous nous

#Apolog

sommes aimés plus que fraternellement, tu sais. De cet amour sont nés les grimoires et les maisons de la Noétie. Je suis le Dragon de ton Saint-Georges, quand nous étions de fiers soldats romains. On s'est connus bibliquement, dans des sodomies apocryphes qui feraient ravalier leur chapelet à bien des grenouilles de bénitier. . . Mais le christianisme doit à nos destins son évolution de secte à l'état de religion, sa première reconnaissance d'un empereur Romain. Je suis une dame de la cour impériale du soleil levant que tu aimas d'un amour saphique ; et notre histoire a permis au Japon d'intégrer le bouddhisme, l'écriture, la modernité. Je suis une intrigante italienne qui avec toi, son avignonnais du Moyen Âge, réussit pour la première fois la tricherie insensée que je vais te proposer, Indra. Et nous avons fait et défait des Papes ensemble, redessiné des royaumes entiers. Je suis une femme de chambre de l'Angleterre victorienne qui réitéra l'exploit avec son Ignacius. Parce que oui, Indra, dans d'autres vies aussi, on a eu des prénoms de merde. Ça ne nous empêcha pas d'inspirer à la reine Victoria des idées qu'elle gardera tout le long de son règne. Je suis un Juif *New-Yorkais* d'avant la crise, mort dans tes bras, tué par une bibliothèque. À nous deux on a pensé le Jeudi Noir et la banque centrale américaine. . . Je suis toutes ces vies qui se rappellent à moi aujourd'hui, toutes ces lucioles qui me content mes préincarnations. Oui, Indra : nous sommes ce que l'on fut. Des moments oubliés, de petites tragédies humaines qui ont changé l'Histoire de nos livres. Des destins qui peuvent aujourd'hui me sauver, comme ils l'ont fait auparavant.

</Ghislain>

Ce n'est plus une sphère d'idées qui entoure le crâne de Ghislain. Le dense magma s'est ouvert en une fine rosace abritant une éblouissante lueur. Je comprends mieux maintenant. Les lucioles, ces idées qui lui tournaient autour, celles qui se sont mises à constellationner autour de sa tête. . . Les histoires de ses vies passées. Bordel de merde, je suis vraiment en train de le perdre. Ce n'est pas sa vie qu'il voit défiler devant ses yeux, mais toutes ses vies. La putain d'encyclopédie de Ghislain en 28 volumes. Il va

Chapitre 7

mourir et croit encore qu'il peut tricher. Il va mourir et me laisser là toute seule dans ma minerve. Il va crever.

<Ghislain monologue="Destin">

Ne panique pas, Indra, n'aie pas d'inquiétude... C'est comme ça, c'est parfait. Oui je vais mourir, mais si tu regardes bien j'en ai l'habitude. Je suis mort tellement de fois Indra... Comment ai-je pu oublier ? Toutes ces fois où je suis mort près de toi. C'est exactement comme ça que ça doit se passer. Tu te souviens le grimoire ? La prophétie qu'il prodiguait ? On a mis un putain de nombre de vies à la comprendre, mais je crois savoir ce qu'elle veut de nous, désormais.

Parce que mon destin, ma prédisposition, ma propension à me faire tuer, ça fait partie de ce que je suis, Indra. Je suis celui qui meurt en premier. Je suis Bruine, le scribe qui meurt empoisonné en tentant de nous réunir. Je suis Nefh, le serpent devenu dragon qui meurt de n'avoir pu vivre avec toi. D'avoir trop obéi aux maisons et aux Descendants. Je suis Pollen-au-Vent, la japonaise qui meurt de n'avoir pas su unir les NoéNautes au sens propre. Je suis la Jeannette, qui la première découvre lors de son agonie comment tricher avec la faucheuse et vivre au creux de son Léonce. Je suis Hermione, qui comprit trop tard combien chacune de nos vies est précieuse, qu'il nous faut les recueillir à tout prix si l'on veut accomplir la prophétie et se délivrer de cette putain de destinée. Je suis David, qui avec toi, au creux de toi, réussit presque ce fanatique exploit dans la violence inouïe d'un immonde bain de sang. Et je suis tant d'autres, Indra. Tant d'autres leçons, tant d'autres vies où on s'est plantés, où on n'a pas eu de chance, où les situations n'étaient pas favorables, où les esprits n'étaient pas mûrs... Tous ces savoirs sont en moi désormais. Je suis fait de ces expériences passées ; et maintenant je comprends, Indra. Je comprends que c'est mon rôle. Je suis le recueil des erreurs de nos passés. Je suis celui qui doit mourir le premier. Je suis celui qui va te proposer d'unir les NoéNautes, les rassembler comme de tous temps ils aspirent à l'être, comme le monde et la Noosphère conspirent à nous voir faire. Je suis mon destin, mon rôle, ma place : celui de

#Apolog

mourir le premier et auprès de toi pour te proposer le choix crucial. Je suis celui qui va te demander de t'unir avec moi.

</Ghislain>

Au fur et à mesure que les paroles de Ghislain égrènent ses pré-incarnations, les lucioles fument et entrent au centre de la fleur de son esprit. Se fondent dans la rosace. Une partie de moi ne peut s'empêcher de penser qu'il a coulé une bielle. Que les tiges de métal au creux de sa poitrine empoisonnent son sang et son cerveau dans une hallucination de tous les diables. Mais je vois. Je vois la dernière bille lumineuse fusionner dans l'éblouissante lueur au centre de la rosace. Je vois cette brillance sans couleur au creux de sa tête qui ne peut être que... OK disons le clairement : c'est son être, son égo, sa personnalité... mon Ghislain, quoi. Je vois cette lumière perdre de son éclat. Ne plus m'éblouir. J'entends la respiration de Ghislain de plus en plus pénible. Sa litanie de plus en plus fatiguée.

<Ghislain monologue="Ici et maintenant">

Nous... nous y sommes Indra. Le choix est tien. Je peux continuer de vivre... pas de porter des costards. Je peux perdurer comme une histoire à l'intérieur de toi. C'est à toi désormais de décider. Mais si tu acceptes, Indra, si tu me prends en ton sein, alors sache que ce sera le début. Le début de notre nouvel essai de... De réunir les NoéNautes. De les unir, je veux dire, oui, c'est ça. Les unir vraiment. Et pour cela il. Te faut prendre en toi ce. Que je suis.

Je n'est qu'une histoire, Indra. Une pensée. Je est un conte qui. Ne pèse pas plus de 21 grammes. Tu peux croire. Que c'est compliqué. Parce que je. Je. <inspiration /> <efforts /> Je suis la conspiration de l'univers quand il a décidé de s'écouler jusqu'à moi. Je suis un ensemble de souvenirs, d'expériences. Je suis les valeurs et. Les accomplissements tirés de. Mes moments de vie. Ces vies que j'ai passées et dont je. Tire un destin. Je suis fait de tout cela, mais je est bien. Plus simple que cela. Car tous ces savoirs et ces frustrations. Ces souvenirs et ces illusions. Ces certitudes et ces peurs au bide. Ces doutes. Ces orgasmes. Ces douleurs. Ces rires. Conclusions.

Chapitre 7

Accomplissements. Respirations. Mes costards et mes *rangers*. . .
Tout se passe en moi. Là. Tout de suite. Vivaces. Complets. Totales.
Je. . .

Je suis l'IciMaintenant et jetedemandede. . .

</Ghislain>

Ghislain ne parle plus. Ses poumons ne peuvent plus souffler de mots. Couchée sur ma civière, la tête de profil, je me rends compte que mes larmes coulent depuis un bon moment déjà. Assez pour baigner ma joue, ma mâchoire, mon oreille. Les doigts de Ghislain s'élèvent très lentement vers le sommet de son crâne. La lumière de son être n'éblouit plus. Elle faiblit. J'arrive à distinguer sa forme. C'est un filament. Une spirale, une boucle, un ruban de Möbius, un cercle. Une forme si simple qu'elle est tout cela à la fois.

Les doigts de Ghislain frôlent le ruban de lumière qu'est son être même.

Il me lance un regard interrogatif, question muette.

La gorge nouée, j'acquiesce. J'accepte.

Ghislain expire. Perd 21 grammes.

Je gagne une histoire.

Nous nous sommes tus pendants de longues minutes. Jusqu'à ce que les larmes mouillant ma civière nous réveillent de leur morsure glacée. Nous avons appelé les secouristes. Ils nous ont mis dans l'ambulance, sans un mot, tandis que le médecin est allé fermer les yeux de Ghislain.

De là nous avons sombré dans un évanouissement bien mérité.

</lucidité, douleur, indignation, vérité, beauté, humour, violons>

</Indra>

</récit>

<vécu époque="2014" lieu="ma chambre au Manoir des

NoéNautes" moment="soir">

Je regarde Indra se remettre de sa confession. J'ai pas vraiment pitié, peuchère. Juste une espèce de compréhension sur ce qui se

#Apolog

vit dans cette pitchounette. Elle est épuisée, mais tient encore les rênes de son propre corps. Cela me va : même en sachant ce qu'il a enduré, je n'ai aucune envie de voir l'autre fada de Ghislain. Nous nous prenons à partager de nouveau ce silence commun et bienveillant.

Dans l'allée, dehors, une voiture klaxonne et fait crisser le gravier. Orion crie de joie : ce doit être Dorian qui vient d'arriver au Manoir. Indra se lève, me fait un signe de tête et va pour sortir. Elle s'interrompt près de la porte pour me demander :

<dialogue locution ="moi" interlocution="Indra">

— Qu'allez-vous décider, Madame Marquet ?

— Comme de coutume, ma pitchounette, je n'en n'ai pas la moindre idée. Mais demain est un autre jour.

— C'est surtout une autre histoire...

— C'est bien cela qui m'inquiète, Indra. De n'être qu'une histoire.

— Pourtant, s'il est une chose que Ghislain a faite, c'est bien de vous le prouver.

— C'est pour cela qu'il m'a tuée ?

— C'est comme cela qu'il vous a sauvée, Madame Marquet.

</dialogue>

Sur ce bon mot, Indra a l'intelligence de faire sa sortie, en fermant doucement la porte de ma chambre. Ma chambre sans lit. Mon lit de mort est dans le salon, mon corps sans vie reposant dessus. Il ne me reste qu'une nuit pour me décider. Une nuit pour tout calculer.

Je ne voudrais pas les faire attendre, demain, pour mon enterrement.

</vécu>

Addenda au chapitre 7 – Je n'ai (presque) pas écrit chez moi

(Pouhiou)

Les 50 451 mots écrits lors de mon NaNoWriMo de novembre 2013 nous amènent jusqu'au milieu du chapitre 7. Juste au moment où Indra pose un « rideau » sur la scène de son accident, juste avant que Madame Marquet ne l'interrompe et qu'on en vienne au témoignage de Ghislain. Je me suis dit que la suite serait rapidement écrite. J'ai pensé qu'une fois rendu chez moi, je continuerais à écrire et pourrais sortir rapidement ce nouvel opus.

C'était même là l'idée de ce Nano. Un mois intensif d'écriture pour rattraper les mois où j'ai travaillé et donc peu écrit. Pour perpétuer le rythme effréné des NoéNautes. Quand j'y repense j'en ris : à quoi ça me sert d'être conscient du fait que je ne décide pas de ce qui s'écrit si j'essaie d'en imposer le rythme. . . ?

Je suis rentré de ce mois d'écriture épuisé. Qu'on ne s'y trompe pas : l'expérience était géniale. Mais on sait combien on est fatigué de tout ce que l'on a fait lors qu'on rentre de vacances qui étaient censées nous reposer. Ben là c'est pareil, sauf que c'étaient pas des vacances et que je ne m'y suis pas reposé. J'ai parlé, avec mes hôtes, mes hôtesse, leurs amis et leurs familles. J'ai écrit, j'ai voyagé, j'ai parlé avec mes compagnons de train et mes conductrices de co-voiturage. J'ai parlé, parlé, parlé. . . puis je suis rentré chez moi pour fermer ma gueule.

Il m'a fallu un mois et demi pour me remettre de ce mois de rencontres. Un mois et demi cloîtré dans ma chambre. Sortir une journée pour mes courses de Noël a été une épreuve en soi. Mes coloc m'ont vu revenir, mais j'ai passé un maximum de temps dans ma chambre, moi qui aimais tant nos soirées *nachos*/bon vin/mauvaise télé.

Je n'ai pas écrit chez moi. Ou si peu. En décembre, depuis la cave de sous ma couette, j'ai bidouillé le site des Connards Pros avec Gee. On a commencé ce « Guide du Connard Professionnel »

#Apolog

avec quatre épisodes de prêts. J'en ai écrit douze les six mois suivants. J'ai aussi repris mes chroniques hebdomadaires sur radio FMR, une radio associative toulousaine. Des chroniques qu'on a après coup adaptées en vidéo grâce à ma rencontre avec Dany Calligula. Ce sont les « Et mon cul, c'est du Pouhiou ? » qui font mon succès sur YouTube. Une année passe, sans que je compte les innombrables bêtises, collaborations et services rendus sous forme d'écrits à des ami-e-s.

Pendant tout ce temps, j'ai eu l'impression de ne pas écrire, de ne rien faire. Pire, j'en ai ressenti la culpabilité... Parce que je ne m'attalais pas à ce qui importait, à ce que des lecteurs et lectrices attendaient : ce fameux #Apolog. Oh, bien sûr, de temps en temps, je m'attalais à la relecture des chapitres précédents, ciselant ici, corrigeant par là, ajoutant tel détail pour préparer la suite... Mais je n'écrivais pas vraiment.

Faut dire que ça a été dur de s'y mettre. D'une part parce que je savais où je m'étais arrêté. Il fallait me voir, le souffle court, les larmes aux yeux, écrire fiévreusement ce putain d'accident remontant à la surface de la mémoire d'Indra. Sur la table du salon de la coloc de Gee, le dernier des hôtes de mon Nano, je vivais le moindre des détails de son trauma, dans toute sa violence. Quand c'est ce genre de scène qui conclut un mois de marathon, t'as pas vraiment envie de rechausser tes *baskets* pour un *sprint* final.

Mais je savais surtout où j'allais. Dire qui est... non : ce qu'est le « je » de Ghislain fut redoutable. Parce que ça m'a renvoyé à ce que mon « je » à moi est. Et voilà une pelote que je suis loin d'avoir dévidée... Or je me rends compte que, souvent, j'écris les expériences qui se digèrent en moi. Tous ces contes moraux, ces apologues, ne font que rendre compte des boucles qui enrubannent mon esprit. Là, il me fallait écrire la mort et l'ego. Parce que décrire l'ego, c'est en signer l'arrêt de mort... Voilà un fil de pensée qui m'en a fait voir, des nœuds...

Et puis il y avait ce chapitre huit. Celui où la Marquet se mesure à la seule autorité qui soit, la sienne. Madame Marquet, c'est la rebelle en moi qui détricote son complexe de *Superman*. Celle qui refuse (par principe) toute notion de devoir et voit bien les attentes

Chapitre 7

placées en elle. J'ai culpabilisé de ne pas t'écrire la fin de cette histoire, car je la savais attendue. J'ai eu l'impression de te tromper en m'occupant d'autres projets.

Comme si je croyais encore que j'aie la moindre maîtrise sur quand et comment ça s'écrit.

Comme si je me trouvais la moindre responsabilité.

Comme si nous nous devions fidélité.

Ah ça, je fanfaronne, j'ai l'air d'avoir les idées claires à grand coups de déclarations littéraires, de conférences et d'addenda... Mais ce n'est pas toujours si simple à vivre qu'on pourrait le croire, à lire ces quelques phrases bien agencées. Ou peut-être que, justement, les mots se mettent en place lorsque le vécu est au passé, lorsque ces histoires sont digérées...

Chapitre 8

L'insondable

Dans le Yi-King, l'Insondable, ou « la répétition du danger » (29^e hexagramme) est représenté par le symbole de l'eau, répété deux fois. L'eau creuse les gorges les plus profondes, noires et insondables. Ici elle se superpose à elle-même, et crée un ravin où les mêmes dangers se répètent, se font écho. Mis face à la répétition du danger, il convient d'apprendre de ses erreurs passées pour ne pas se condamner à les répéter. L'insondable est donc le meilleur maître, puisqu'elle propose inlassablement les mêmes épreuves afin d'enseigner comment l'on peut s'en libérer.

<incipit chapitre="8">

Aujourd'hui ma volonté est morte. Ou peut-être moi. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'aurais cru que, le jour de mon enterrement, la vie m'aurait fichu la paix. C'était sans compter la bonne vieille loi de Murphy. Il s'est passé tant de choses aujourd'hui que j'ai du mal à le réaliser. Alors j'écris mon journal. Je poursuis ce *log*. J'achève cet apologue jusqu'au bout histoire de lire si la morale est saisissable.

Bah ! Foutaises ! Je sais bien que je n'écris plus pour moi. Moi n'est plus qu'une idée qui tourne en boucle comme un programme

#Apolog

mal débugué. Désormais, mes mots s'adressent à toi. Aux yeux qui me lisent. Je dois achever mon histoire pour que tu aies toutes les clés en main. Après le point final, une fois que j'aurai fermé la dernière balise, je léguerai le code source au Taulier, afin qu'il le libère. Afin que tu puisses compiler cette histoire, la digérer dans son intégrité et la faire vivre en toi.

Ceci n'est pas la vraie Histoire, naine ! Mais c'est le mensonge le plus proche de la vérité que je connaisse. Oh, je ne me fais pas d'illusions : je sais bien que cela va te sembler un tissu de fari-boles. Mais si tu acceptes l'inacceptable, si tu me concèdes encore quelques lignes de crédulité, alors peut-être que le masque te dévoilera la vérité.

Non pas qu'elle se trouve sous lui, naine ! Mais parce que c'est de cette matière qu'il est fait, de cette manière qu'il est construit. Le masque nous révèle la vérité car c'est d'elle qu'il se crée. . . Té, pas mal pour une morte, hé ? Elle sort encore de belles phrases, celle qui gît auprès des taupes, non ?

Allez, va : je vais pas te faire languir plus avant. Tu dois avoir des kyrielles de questions. Sur ce qui s'est passé avant-hier et ce qu'il va advenir aujourd'hui. Ça tombe bien, j'ai des chapelets de réponses. Sur ces jours littéralement marqués d'une pierre blanche dans l'Histoire. La voici donc, l'Histoire. Celle qui n'est pas la vraie.

</incipit>

<vécu époque="2014" lieu="Salon au Manoir des NoéNautes"
jour="lendemain" moment="matinée">

<voix provenance="système hifi du salon" volume="95 %">

« *Je suis morte à cause d'une théière.* »

</voix>

Même synthétisée, ma voix a encore la force de stopper un jeune éphèbe en plein élan. Roh, il fallait bien ça. Stanislas navigue dans les eaux tumultueuses entre la fureur, la folie, l'incrédulité et le désespoir. Il faut le comprendre, pauvre ! En arrivant au manoir, ce

Chapitre 8

matin, il ne s'attendait pas à trouver mon corps fraîchement mis en bière au milieu du salon.

Pourtant l'image tient à la fois du poétique et du cocasse. Mon corps chétif de vieille dame flotte dans mon peignoir préféré. Le peignoir TARDIS bleu, à peine élimé, à la douceur incomparable. Les thanatopracteurs ont réussi à maquiller mon visage de manière digne, presque discrète. À peine remarque-t-on l'aspect anémié et diaphane de mon teint. Mais tout n'a pu être caché. Le fin voile de mon écharpe Starry Night enserre pudiquement mon cou, afin d'en cacher la double blessure, et va se loger dans le décolleté du peignoir.

<image cliché="84 %" humour="noir">

J'ai l'air d'une mamie vampire *fan* de Doctor Who faisant un somme dans son cercueil.

</image>

Ça lui a fait un choc, au pitchoun. Me retrouver là, morte, dans le salon, alors qu'il m'a parlé hier. Je n'ai pas eu le cœur de lui dire que j'étais déjà dans cet état. Que mon silence de ces derniers jours avait une explication imparable : ma mort. En même temps, quand un jeune couillon te dit « tiens une revenante » et vous demande pourquoi vous avez fait la morte, tu peux pas décemment lui dire que c'est à cause de ton récent décès. Alors je l'ai invité. À mon enterrement surprise. Il aurait pu le prendre plus mal, quand on y pense.

<flashback moment="quelques minutes plus tôt" action="arrivée de Stanislas au Manoir">

La sonnette flashouille un peu partout dans le manoir. Depuis la caméra de surveillance installée dans le salon, je vois les NoéNautés se lancer des regards interloqués. Quasiment tous les proches sont là. Cassandre, trônant sur son fauteuil, qui donne le sein à la petite Orchide. Près d'elles se trouve Enguerrand, éperdument amoureux de sa fille. Et Vérand'a, qui le surveille avec un mélange de méfiance et de jalousie. Dorian et Orion se pelotonnent plus loin sur une causeuse, inconscients de faire naître un voile d'envie sur le visage de Nicolbert et monter le rouge aux joues de

#Apolog

Florestan. Aglaé, remplie de dédain pour sa théière neuve, sert un sencha aux fleurs de cerisiers à une Indra visiblement habitée par Ghislain.

C'est une scène belle, calme, pleine de vie. Si l'on fait fi, bien entendu, de mon cercueil posé sur des tréteaux, au beau milieu de ce petit monde. La vie et la mort se jouent dans un même salon, baignant d'une ambiance paisible cet instant où chacun reprend des forces. Jusqu'à l'interruption de la sonnette.

Je les connais bien mes pitchouns. Même de loin, malgré la faible définition des caméras du système de surveillance, je peux interpréter leur moindre regard, chaque petit geste. Nul besoin d'être télépathe pour savoir quelles pensées ils s'échangent.

<Cassandre geste="resserre sa prise sur

Orchide" regard="inflexible">

Quoi qu'il advienne, je ne me lèverai pas. C'est pour vous.

</Cassandre>

<Aglaé geste="porte la théière contre son cœur"

regard="espoir">

Vous croyez que c'est Aspic ?

</Aglaé>

<Indra geste="rejette l'idée de la main" regard="désolé">

Ça, ce serait un espet digne du livre des records. Non ma grande, je penche plutôt pour les croque-morts.

</Indra>

<Aglaé geste="repose lourdement la théière" regard="râleur">

Tu n'es guère logique, petite, ils viennent juste de partir et ont dit qu'ils reviendraient après déjeuner, avec le corbillard... Il n'est pas quatorze heures, que je sache ?

</Aglaé>

<Ghislain geste="raidit la colonne vertébrale

d'Indra" regard="grave">

Ils ont peut-être oublié quelque chose...

Chapitre 8

</Ghislain>

<Florestan geste="tourne frénétiquement la tête comme un spectateur de Roland Garros" regard="perdu">

— Euh... vous êtes en train de faire votre truc, là ? Non... enfin... euh... ça me regarde pas mais... euh... Je me mêle de ce qui me regarde pas, mais... Personne va ouvrir ?

</Florestan>

<Dorian geste="sourire fraternel" regard="blasé">

— Laisse, ça les amuse. Parfois ils sont tellement dans leurs pensées qu'ils en oublient le monde. Quand c'est comme ça, un conseil : tu profites du silence et tu attends qu'ils se sortent les doigts. Hein, mon chaton ?

</Dorian>

<Orion geste="resserre son emprise sur Dorian" regard="interrogatif">

— Pfff... *Anata baka*. Tu me paieras ça ce soir.

Nicolas, Fulbert : Tu avez fait ton truc ? C'est qui ?

</Orion>

<Nicolbert geste="léger recul de qui revient à lui" regard="alerte">

Oh *fuck*... c'est Stanislas. J'arrive pas à voir dans ses pensées s'il sait pour Madame Marquet. Quelqu'un l'a prévenu ?

</Nicolbert>

<sonnerie /> Toutes les lèvres de NoéNautes se pincet. Non. Personne n'a pensé à le prévenir. Et ce n'est certainement pas moi qui l'ai fait, naine ! <sonnerie /> Le malaise parcourt l'assemblée tandis qu'on explique aux non-télépathes qui est celui qui s'impacientie derrière la porte. <sonnerie /> Vérand'a se dévoue, se décide enfin à répondre à Stanislas qui cette fois-ci résonne et flashouille sans discontinuer. <sonnerie /> <sonnerie /> <sonnerie />

<dialogue locuteur="Vérand'a" interlocuteur="Stanislas">

#Apolog

— Qu'est-ce que tu veux ? Le corps de Vérand'a bloque l'entrée de manière ostentatoire.

— 'tain mais vous êtes morts ou quoi ? Ça fait une heure que je sonne. Bonjour, au fait ! Non mais c'est vrai, ça se dit quand on s'est pas vus depuis une paye.

— Ouais, c'est ça, bonjour. Qu'est-ce que tu fous à Toulouse ?

— J'avais envie d'un cassoulet, du coup j'ai sauté dans le premier avion... Qu'est-ce que tu crois ? C'est Miss M. qui m'a demandé de venir, hier. Et comment ça se fait que vous soyez là, vous ? Casandre en avait marre de se la jouer Desperate Housewife ?

— Attends, Stanislas... Tu veux dire que c'est Madame Marquet qui t'a fait venir ici ?

— Oui, elle m'a envoyé les billets d'avions, hier. Elle est où, d'ailleurs ?

— Donc tu sais vraiment pas ? Oh, merde...

— Qu'est-ce qui se passe, encore ? Pourquoi tu me laisses pas entrer, Vérand'a ?

— OK. Viens. Vois par toi-même.

</dialogue>

Avec autorité, Vérand'a s'empare du poignet de Stanislas et le mène de force jusqu'au salon, où trône mon cercueil. Le silence qui s'ensuit ferait rougir de jalousie n'importe quelle cathédrale. La soudaine blancheur du visage de Stanislas, elle, la ferait pâlir d'envie. Il me voit, fragile poupée posée dans sa boîte. Il sait que ce n'est pas une blague. Vu comment la gêne ambiante racle les gorges et fait baisser les têtes, il est impossible que ce soit une blague.

Dans l'expression interdite du pitchounet, le choc laisse place à l'incompréhension, qui elle-même se pousse pour laisser entrer le désespoir, la frustration, la colère et une once de folie. C'est, pour le moins, un visage chargé. La pression émotionnelle monte à son paroxysme, et Stanislas explose.

<Stanislas hystérie="99,99 %" larmes="abondantes">

Chapitre 8

— C'est quoi le plan, là, hein ? Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est de votre faute. Oui, hein ? C'est ça. C'est de votre faute. Putain, mais vous avez fini par l'avoir, hein ? Avec vos petites histoires de merde, vos ego, vos machinations pourries et vos bails minables. . . vous avez fini par lui faire la peau, hein ? Non mais quelqu'un va m'expliquer, oui ou merde ? C'est quoi le plan ? Je lui ai parlé hier soir, putain ! Si elle est morte dans la nuit, pourquoi elle est déjà dans un cercueil, hein ? NON MAIS RÉPONDEZ, MERDE ! C'est arrivé quand ? *Fuck off* Cassandra, tu me dis pas de me taire, rien à foutre de ta gosse, je la mettrai pas en sourdine. Pas tant que j'aurai pas eu une putain d'explication en trois exemplaires ! QUEL-QU'UN VA-T'IL ME DIRE CE QU'IL S'EST PASSÉ—

</Stanislas>

<voix provenance="système hifi du salon" volume="95 %">

« *Je suis morte à cause d'une théière.* »

</voix>

</flashback>

Même synthétisée, ma voix a encore la force de stopper un jeune éphebe en plein élan. Et de l'asseoir. Ses jambes s'effondrent sous lui et Stanislas tombe lourdement à même le tapis du salon.

Alors qu'il sanglote doucement, les autres se mettent en branle. C'est un ballet silencieux où chacun joue son rôle. Orion et Dorian l'aident à se relever et à s'asseoir sur la chaise que Nicolas lui apporte. Aglaé lui glisse dans les mains une tasse de thé chaud tandis qu'Enguerrand pose discrètement à sa portée la boîte de mouchoirs en papier au bois finement marqueté. Cassandra confie sa fille à Vérand'a et va le serrer dans ses bras quelques instants. Même Florestan tente de bégayer quelques paroles de réconfort.

Une fois les pleurs de Stanislas écoulés, une fois sa respiration redevenue régulière, Indra se lève et plonge son regard dans l'objectif de la caméra de surveillance qui me permet de suivre la scène. Avec la diction grave et posée caractéristique de Ghislain, elle brise le silence.

#Apolog

— Madame Marquet... Je ne sais pas pourquoi vous l'avez fait venir, mais... Mais là faut lui dire.

— Euh... Je... Enfin, excusez-moi d'intervenir, mais ce n'est peut-être pas une bonne idée...

— Écoute Flo, on peut pas le laisser comme ça.

— Oui, non, non, c'est pas ça que je dis, Ghislain... C'est juste que... Compiler de tels souvenirs, pour elle... Enfin... je sais pas si c'est assez stable...

— Il faudra bien que ça tienne. Bon, Madame Marquet : soit vous lui racontez, soit je le fais.

Ghislain a raison. Il est temps de lui dire. Que j'explique à Stanislas comment cela s'est passé. Mon décès. Tout le monde est réuni, et même si la plupart est au courant de l'histoire, personne ne l'a entendue dans mon salmigondis provençal. Alors je tente le coup, naine. Quitte à devoir me faire aider, dans le récit de ma mort, par celui qui m'a tuée et celui qui m'a sauvée.

</vécu>

<récit époque="2014" date="l'avant-veille" moment="l'heure du thé"

lieu="Manoir de la maison Jaune, Toulouse" NoéVisite="Moi, Ghislain, Florestan">

<voix provenance="système hifi du salon" volume="42 %">

Mon petit Stanislas, pour tout te dire, je suis morte avant-hier... Non ne m'interromps pas. Tu vas comprendre, si tu ne m'interromps pas. Tu comprendras même comment ça se fait que ma voix te raconte tout ça...

Rah, naine, par où je commence, moi...

Tu sais quand on dit que les femmes sont capables de faire deux choses à la fois ? Ben c'est des cagades. Pas parce que c'est sexiste... Même si — oui, Cassandr — c'est bien une remarque digne d'un café du commerce option rugbypède bien lourdaud. Mais c'est des couillonnades surtout parce que quand tu fais deux choses en même temps, tu les fais pas vraiment bien. En tous cas, moi, chromosomes X ou pas, j'y arrive pas.

Chapitre 8

J'avais décidé de me faire un thé, quand Ghislain... enfin Indra... enfin Ghislain dans le corps d'Indra en a profité pour m'alpaguer. C'est la même discussion depuis des semaines, hé.

<dialogue locuteur="Ghislain" interlocuteur="moi">

— Madame Marquet, vous ne m'avez toujours pas répondu.

— Si je t'ai répondu, mon grand. C'est juste que tu n'acceptes pas que je te dise non. Mais si tu veux que je te le dise encore une fois, va falloir me suivre dans la cuisine.

— Mais on a besoin que vous nous guidiez... Sans ça on va faire une connerie.

— Tu n'as donc rien appris, naine ? Tu vois ce qu'il se passe quand vous me prenez pour Maître Yoda ? Tu te rappelles quand Enguerand nous a dégoupillé une durite ou il faut que je te rafraîchisse le cabestou ?

— Madame Marquet... c'est pas possible. Vous ne savez pas tout. Ce qui se prépare, c'est... c'est aussi important qu'inéluctable. Je sens Indra, elle est à deux doigts de faire une connerie.

— Rah ça, c'est typique. Quand le comportement de l'autre... et si tu suis bien ici l'autre c'est moi, mon pitchoun ; quand mon comportement sous-entend que tu pourrais avoir tort, ton cerveau ne supporte pas. Alors il se défend. Étape numéro un : tu supposes mon ignorance. Si je suis pas d'accord avec toi, c'est que j'ai pas toutes les infos, hé ? Et voilà, banaste que je fais ! J'en déborde de la bouilloire. Passe-moi le torchon, que tu seras un cœur.

— Mais...

— Ce que je sais mon Pitchoun, c'est que c'est pas sain, pour toi, de pas vouloir mourir, comme ça, là. T'être incarné dans Indra, partager son corps... Je te le dis de face, ça ressemble à une grosse fuite pour pas avoir à affronter la faucheuse. Allez va, mets-moi la bouilloire sur quatre-vingts degrés, j'ai bien besoin de mon Pu-er.

— Mais vous ne comprenez pas... ce que j'ai vu quand je suis mort... Tous ces NoéNautés des générations précédentes... C'est à chaque fois la même histoire.

#Apolog

— Té ! En plein dans la deuxième étape ! Quand tes neurones frustrés ont enfin saisi que je ne suis pas ignare, ils se mettent à m'imaginer stupide... Je n'ai pas compris quoi, mon pitchoun ? Que vous auriez un destin ? Que fusionner avec Indra c'était l'évolution logique de ton pokémon ? Mais le destin c'est bon pour les scénaristes fêlés de la parabole, naine ! Et quand bien même ce serait le cas, quand bien même il y aurait un plan mystique à découvrir... Qui te dit que j'ai envie d'en faire partie, moi, hé ? Qui te dit que je veux le cautionner ? Et nom de nom est-ce que tu sais où se trouvent ces satanés filtres à thés ?

— Arrêtez avec ce thé et écoutez-moi, bon sang ! On a besoin de vous. Génération après génération, on s'est plantés en beauté. Cette fois-ci, on a une chance incroyable. On a un Noétien devenu NoéNaute, un NoéNaute qui a hérité de la lignée de sa maison... Jamais on a été aussi proches de réaliser la prophétie. Si vous nous aimez, vous ne pouvez pas ne pas—

— Bah tiens ! Voilà justement la troisième étape du « je peux pas avoir tort », mon pitchoun. Si je sais les tenants et que j'ai bien compris les aboutissants mais que je ne suis toujours pas d'accord avec toi ; ton esprit va croire que je suis mauvaise... Bon, tant pis, passe-moi la boule à thé, là, sur l'égouttoir. Roh ne fais pas cette trogne, mon grand, tu n'es pas plus spécial qu'un autre. Nos esprits sont conditionnés à ne pas supporter d'être pris en défaut. Ils croient que celui qui pense différemment nous donne tort. Ça ne t'a jamais effleuré les neurones que deux personnes aux idées contradictoires puissent chacune avoir raison ?

— Madame Marquet, et si vous pensiez un peu à nous ?

— Penser à vous ? Mais je fais que ça, naine ! Vous avez rempli ma vie à un point que c'est pas permis ! Et qui pense à moi, hé ? Je te le demande : qui pense à moi ? Mes frousses à moi ? Mes envies à moi ? Ma vie à moi ? Nom de zeus, Ghislain, quand est-ce que l'on se met à penser à MOI—

</dialogue>

Chapitre 8

C'est là que la théière a explosé, Stanislas. Au moment même où, dans ma diatribe enragée, je versais généreusement l'eau dedans, arrosant copieusement la boule à thé.

</voix>

<Ghislain corps="Indra" émotion="intense" gorge="serrée, grattements">

C'est de notre faute. Non, c'est faux. . . Je me défilerais pas : c'est de ma faute, Stanislas. On s'engueulait, une fois encore, et j'ai pas réalisé. J'aurais dû. Pourtant je le savais. J'étais là, derrière les yeux d'Indra, quand on a cuisiné les explosifs. J'étais avec elle quand on a voulu jouer aux petits chimistes et les saturer de sodium pour qu'ils détonent au contact de l'eau.

Ça marche pas mal, en fait, ces petites bombes déclenchables à la flotte. On en a mis une au fond du jardin et on l'a déclenchée avec le tuyau d'arrosage. Il a fallu cent vingt litres de terreau pour reboucher le trou. Même dans la piscine, ça a fonctionné du tonnerre. Une toute petite bille, et on a eu un geyser scandinave. On s'est dit qu'on avait trouvé une formule géniale pour aller attaquer les derniers Descendants.

Alors on a moulé des demi-sphères dans la boule à thé. Personne ne s'en servait jamais, de cette putain de boule à thé ! Ils sont tellement contents, avec leurs filtres jetables en lin bio compostable et éco-responsable de mes couilles. . .

Pardon. . . Pardon aux buveurs de thé.

Pourtant on l'a rincée, cette boule à thé, une bouteille d'huile, qu'on a passé à la laver. J'en suis sûr. . . Mais. . . Mais il devait en rester. C'est la seule explication. Il restait de la pâte explosive dans le couvercle. Pas beaucoup, juste de quoi faire un boum de gros pétard. . .

Sauf que le gros pétard il a explosé la théière. Le vieux truc en terre cuite que Madame Marquet utilise tout le temps. Ouais, c'est pas bien grave une théière qui explose. Pas plus qu'un verre qui a pris un chaud-froid. Sauf quand ça pète assez fort pour que les éclats viennent se planter en toi. Putain, fallait voir ça pour comprendre comment c'est con quand ça arrive, une mort.

#Apolog

La bouilloire tombe. L'eau fume sur le carrelage froid. Le bras de Madame Marquet vient par réflexe protéger son visage. Deux ou trois éclats de terre cuite se plantent dans la peau fine et distendue entre son coude et son poignet. Je vois encore comme le brun de la théière souligne le roux de ses taches de vieillesse. D'autres morceaux, plus gros, rebondissent sur son épaule, sa poitrine. Elle a un mouvement de recul. Ses chaussons Bob l'Éponge glissent sur le carrelage mouillé.

Je vois son bras se tendre vers moi. J'essaie de la rattraper, mais ce n'est plus mon corps. C'est celui d'Indra, avec ses bras trop courts et ses jambes encore raidies par la convalescence. Je tends la main mais pas assez loin. Elle tombe, en arrière, comme le ralenti d'un film de super-héros. Sauf que c'est une mamie *geek* qui se pète le coccyx dans une cuisine.

Elle est tombée. Je jure que j'ai entendu son ostéoporose craquer. J'ai le temps de penser qu'on a bien fait d'avoir gardé sous la main mon matériel de rééducation. Je vais vers elle, me dit que ce n'est qu'une chute, juste une fracture. Puis je vois le filet rouge qui se dilue dans la flaque d'eau sous sa tête. Mon regard remonte à sa source. C'est là que je vois deux éclats de théière plantés dans son cou. . .

La jugulaire.

Mordue par un vampire aux canines de terre cuite.

Ça pisse le sang partout dans la cuisine. Je suis à genoux près d'elle, dans l'eau tiède. Je place ma main sur sa gorge pour faire pression. Je hurle de toute la force des poumons d'Indra pour que quelqu'un nous vienne en aide. Nicolas et Orion étaient partis en soirée, il ne restait plus qu'Aglaé et Enguerrand dans le manoir. Entre l'une qui étudie et l'autre qui claudique, ils ont mis une éternité à arriver. Une éternité d'au moins un demi-litre.

Du coup, quand la porte s'ouvre, je suis un peu étonné d'entendre une voix hésitante demander « Tout. . . hum, pardon. . . tout va bien ? »

</Ghislain>

Chapitre 8

<Florestan corps="fond quand il réalise qu'il est au centre des regards" émotion="démultipliée" gorge="bégayante">

Je... hum... J'étais dans la chambre de Madame Marquet quand j'ai entendu l'explosion, la chute, puis les appels à l'aide d'Indra. J'ai laissé ma carte-mère en plan pour courir dans la cuisine. C'est là que je les vois. Elle, étendue dans une flaque d'eau qui devenait de plus en plus rouge, et Indra qui fait pression sur son cou. Je sais pas ce qu'on doit dire dans ces cas-là. Je veux dire... je savais bien que c'était une maison spéciale.

Non mais me regardez pas comme ça, vous tous. Quand vous demandez à quelqu'un de venir réparer vos ordi, doutez-vous bien qu'il verra vos fichiers et vos historiques... Et puis... c'est pas pour rien qu'elle a fait appel à mes services à moi. On se connaît depuis quelque temps, vous savez. Elle... elle connaît mon identité de *hacker* et moi la sienne. Alors on a confiance l'un en l'autre, et du coup j'ai toujours su, voilà. Je sais, je savais déjà. C'est pour ça que je travaillais avec elle sur... Enfin, c'est ce qui l'a sauvée. Voilà. On se fait confiance comme deux personnes qui peuvent envoyer l'autre à Guantanamo sans passer par la case avocat.

Je... hum... je vois la situation. Ghislain en train de bafouiller de pauvres excuses lorsque Aglaé et Enguerrand arrivent enfin. Leur discussion est silencieuse. Je me dis qu'ils font leur truc avec les pensées. Alors les miennes prennent le relais. Toutes les possibilités traversent ma tête, comme autant de conditions dans un programme. Je... je peux pas m'en empêcher, je pense comme ça. Surtout quand je suis angoissé : je passe en mode algorithmique. Ça... ça va très vite dans ma tête.

<algorithme but="il faut sauver Madame Marquet">

SWITCH (options_sauvetage)

*/*possibilité_001*/*

```
CASE "appeler_le_SAMU" :  
    temps_trajet_ambulance = 23mn ;  
    quotient_heure_de_pointe = 115% ;  
    majoration_temps_explications = 3mn ;
```

#Apolog

```
total_temps_avant_soins = 29.45mn ;
temps_restant_avant_Marquet_exsangue = 14mn ;
IF
  total_temps_avant_soins >
    temps_restant_avant_Marquet_exsangue
THEN
  Madame_Marquet.meurt() ;
END IF
CASE CLOSED (ou on peut mettre « END CASE »)

/*possibilité_002*/

CASE "la_soigner_nous_mêmes" :
  débit_sang_jugulaire = 150ml/s ;
  aggravation_déplacement_corps = 113% ;
  besoins_transfusion = {fil , aiguille , stérilisation ,
    suture} ;
  effet_application_compresse = void ;
  connaissances_en_médecine = null ;
IF
  transfusion == option_not_found
THEN
  Madame_Marquet.souffre() ;
  Madame_Marquet.meurt() ;
END IF
CASE CLOSED

/*possibilité_003*/

CASE "possibilité_001+possibilité_002)" :
  gain_temps = 9mn ;
  maladresses_et_foirages = true ;
  risques_soupons_Descendants = 100% ;
  chances_survie = 4.2% ;
  marge_erreur_calcul +/- 5% ;
IF
  chances_survie < marge_erreur_calcul
OR
  total_temps_avant_soins > temps_restant_avant_
    Marquet_exsangue
THEN
  Madame_Marquet.meurt(probablement) ;
  moi.prison() ;
  NoéNautes.complottent() ;
  Descendants.attaquent() ;
END IF
```

Chapitre 8

CASE CLOSED

[...]

/ possibilité_042 */*

```
CASE "activer_projet_secret" :  
    échec_possibilités_précédentes = 41/41 ;  
    conditions_réussite_projet_secret = mauvaises ;  
    chances_réussite_projet_secret = 1/1 000 000 ;  
    chances_réussite_projet_secret_avec_intervention_Noé  
        Nautés = 9/10 ;
```

```
IF
```

```
    réussite_projet_secret = true
```

```
THEN
```

```
    Madame_Marquet.meurt() ;
```

```
    esprit_Madame_Marquet.survit() ;
```

```
    esprit_Madame_Marquet.nous_insulte(en provençal) ;
```

```
IF
```

```
CASE CLOSED
```

```
</algorithme>
```

```
<dialogue locuteur="Ghislain" interlocuteur="Moi">
```

— Toi, le *nerd* : fais-le.

— Que... quoi ?

— Je sais pas à quoi tu viens de penser, je connais pas ton projet top secret, mais si ça veut dire qu'elle survit : fais-le.

— Mais... elle voudra jama-

— T'occupe, j'assume. Enguerrand, compresse le cou. Aglaé, avec moi, on aide le *nerd* à porter son attirail. Toi Florestan, tu vas penser très fort à ton projet secret, et à comment nos pouvoirs vont aider à ce que la Miss survive.

```
</dialogue>
```

Alors on l'a fait. On... on a activé le projet sur lequel Madame Marquet et moi travaillions depuis des mois. Déplacer un esprit dans une machine. Le rack combinant la puissance de plusieurs ordinateurs était déjà monté, dans sa chambre. Les disques durs prêts à tourner, on avait un péta-octet de mémoire libre, ventilée, optimisée. L'architecture matérielle et logicielle était opérationnelle, au

#Apolog

moins en théorie. Il nous restait juste à trouver comment transférer un esprit, une mémoire, des pensées dans les processeurs. Et... et ça, Aglaé et Ghislain s'en sont chargés.

</Florestan>

</récit>

<vécu époque="2014" lieu="Salon au Manoir des NoéNautes"

jour="lendemain" moment="treize heures">

<voix provenance="système hifi du salon" volume="37 %">

Voui mon petit Stanislas. Les NoéNautes ont collé mon cabestou dans un ordinateur. C'était mon idée, tu sais... Vous vous entendez comme des cagoles le jour de l'ouverture des soldes. Vous avez failli vous écharper à plusieurs reprises... Qu'esse je dis : vous avez même réussi, naine ! Plus j'avais dans mes recherches historiques, plus j'ai vu que c'était un réflexe, chez vous. Une fatalité qui vous prend à rebours et ronge la caboche des survivants.

</voix>

<interruption origine="Stanislas">

— Vous vous le foutez au cul, ce « vous » Madame M. Vous me mettez pas dans le même pani—

</interruption>

```
<voix provenance="système hifi du salon"
```

```
volume="1337 %">
```

Laisse-moi finir,

Pitchoun !

```
</voix>
```

#Apolog

Quand les morts gueulent, les vivants se taisent.

J'ai décroché trois tableaux et grillé un haut-parleur. Je leur ai parlé directement dans la colonne vertébrale, sans passer par la case tympan. Même à Cassandre. Visiblement, sa surdité ne la protège pas des vibrations. Elle a eu le réflexe de poser les mains sur les oreilles de sa fille, qui ont été précipitamment rejointes par celles de son autre mère et de son père. La tête au chaud dans ce cocon d'attentions, la toute pitchounette sourit, heureuse, et en profite pour gazouiller son premier mot : « Pitzoun ! »

<voix provenance="ce qu'il reste du système hifi du salon"

volume="13 %">

Merci, Orchide.

Vous comprenez, maintenant, qu'il y a plus important que vous ? Que quand on a vos pouvoirs... Ce genre de galéjades et autres histoires de nombril peuvent blesser d'autres personnes, briser des vies et même réécrire l'Histoire ? Vous comprenez que j'ai fait ce que j'avais à faire ? C'était pas pour moi, ce super-calculateur !

Oui, j'ai voulu avoir un outil sous la main. Une espèce de *back-up* pour pouvoir mettre l'esprit d'un NoéNaute moribond au frais le temps que vous régliez vos calembredaines et puissiez rester en paix. Des minutes bonus après l'irréparable. C'était ça, mon projet. Le pire c'est que c'était pour vous, naine ! Je voulais vous donner ça avant que de vous laisser. Une espèce d'héritage avant de me barrer... De... qu'esse j'en sais, moi... D'aller prendre une retraite bien méritée sous les néons d'Akihabara, tiens !

<soupir synthétique />

J'y ai même donné mon prénom, à ce projet. C'est drôle qu'avec le temps, tous autant que vous êtes, vous n'ayez jamais cherché à savoir mon petit nom ; comme si je n'étais pas une vraie personne, une amie, quelqu'une de proche. Comme si je devais rester la conseillère, la psy, la maîtresse sur son estrade vous guidant dans le labyrinthe de problèmes qui peuplent votre tableau noir. Une femme sans prénom.

</voix>

Chapitre 8

Les regards interrogent les esprits qui se lisent. La même question se murmure sur leurs lèvres... « Tu le connais, toi, son prénom ? » « Non... toi ? » « non... ». Pendant que les plus âgés culpabilisent, le benjamin de la bande, mon petit Stanislas, bout.

TMI.

Too Much Information.

Trop de texte. De contexte qui le révolte. De sous-texte qui tourne autour de lui mais dont il ne parvient pas encore à saisir le message. C'est pourtant clair. Il doit s'en douter, maintenant. Ils doivent tous s'en douter. Je me dis qu'ils vont finir par comprendre ce que j'ai si facilement deviné. Comprendre qui il est et me laisser enfin reposer en paix.

Sauf qu'on ne lui laisse pas le temps de répondre, au benjamin. Au moment où il prend sa respiration pour me poser une question, certainement la mauvaise, celle de mon prénom... Indra se lève et lui cloue le bec du regard sévère de Ghislain. La mâchoire carrée, la voix grave, c'est l'autre mort de la pièce qui finit de s'adresser à Stanislas.

<Ghislain corps="Indra" émotion="aveu">

J'ai pris mes responsabilités. Je l'ai sauvée. Parce qu'on a besoin d'elle, Stanislas, quoi qu'elle en dise. On a besoin d'elle pour nous guider. C'est ce que je lui demande depuis le début, tu sais. De nous aider à accomplir notre destinée. La prophétie. « Qu'un seul d'entre eux en soit résulté et le monde lui sera offert. » Jamais dans nos préincarnations on a eu autant de chances. La possibilité, pour une fois, de vraiment y arriver.

</Ghislain>

<interruption origine="Stanislas" émotion="péremptoire">

— Je m'en branle, Ghislain. Dis-moi son prénom.

</interruption>

<Ghislain corps="Indra" émotion="insistant">

Je lui ai proposé un marché, Stanislas. Lorsqu'on l'a *bootée*. Lorsqu'elle a computed qu'on l'avait mise dans un ordinateur. Lorsqu'elle a eu fini de me seriner que j'avais un problème avec la mort,

#Apolog

que je devrais l'accepter. Je lui ai proposé de nous laisser quarante-deux heures avant de nous donner sa réponse.

</Ghislain>

<interruption origine="Stanislas" émotion="sardonique">

— Bravo, Ghislain, tu sais parler *geek*. 42 , c'est bel et bien la réponse. Youpi. Maintenant, dis-moi son prénom.

</interruption>

<Ghislain corps="Indra" émotion="résolu">

Quarante-deux heures pour la convaincre. Se donner jusqu'à son enterrement pour qu'elle fasse son choix. Et là, on le respecterait, quel qu'il soit. Je pensais qu'on pourrait la convaincre. Je croyais qu'à devenir ce qu'elle a toujours hacké, que fureter dans nos *webcams*, nos téléphones, nos caméras de surveillances et nos données, ça lui plairait. Qu'elle comprendrait ce qu'on vit, à pouvoir tout savoir des pensées, des traces laissées dans nos vies informatisées.

</Ghislain>

<interruption origine="Stanislas" émotion="monomaniaque">

— T'es un modèle de compassion, mec. Alors dis-moi son prénom.

</interruption>

<Ghislain corps="Indra" émotion="excédé">

Tu comprends pas, petit con ! Le choix c'est maintenant ! Et nous on y est pas arrivés ! Rien n'a su la convaincre, cette vieille carne — *no offence*, Madame Marquet — et nous on est à bout de nos possibilités, on a pas su la convaincre de rester nous aider. On lui a promis, tu comprends, on lui a promis de la respecter. Dans deux minutes, Stanislas, elle va nous demander de la débrancher.

</Ghislain>

<interruption origine="Stanislas" émotion="révulsé" voix="crescendo">

— ... tu crains de la débrancher ? Mais tu te rends compte que vous vous êtes servis d'elle et que vous ne savez même pas un élément de base, la politesse élémentaire, juste son identité ? Que vous l'avez tuée par vos conneries sans même être assez humains

Chapitre 8

pour lui avoir demandé comment elle s'appelait ? Que vous l'avez condamnée à ne pas mourir et que. . . Personne. Ne. Peut. Me dire. Son. Putain. De. Prénom ???

Madame Marquet, je lis pas dans les pensées, moi. Je suis désolé, d'accord ? Désolé, putain ! Mais je. . . Mais dites-le, merde, qu'on vous laisse partir dignement.

Dites-le.

Dites-le !

Dites-le !!!

C'EST QUOI VOTRE PRÉNOOOOOOOOM ?

</interruption>

La déflagration est visible à l'œil nu. Ou, tout du moins, visible à l'objectif nu de la caméra de surveillance qui me permet de voir la scène. C'est beau une onde invisible, une dont on ne voit que les effets. Les NoéNautes dans la pièce sont comme projetés en arrière, leur membres rejetés en arrière comme des poupées de chiffons. . . Puis ils s'avachissent, assommés.

Vérand'a, Dorian et Florestan accusent le coup, sans trop comprendre qu'un *tsunami* mental vient de dévaster le monde des idées. On entend, au loin dans le manoir, les NoéSismographes brinquebaler et sonner plus fort que les cloches des enfers. Dans la rue, des chats courent en lançant des feulements désespérés.

Voilà donc ce qu'il se passe lorsqu'un NoéNaute s'éveille à ses pouvoirs. Le huitième. Le dernier de ce cycle. Celui qui comblera la place aux côtés d'Aglaé dans la maison Blanche. . . Cela faisait beau temps que je m'en doutais. À vrai dire, dès la fois où il nous avait raconté l'histoire de l'enlèvement d'Enguerrand par son père. . . Un conte parfait en à peine quelques clichés. Dès cet instant, je me suis dit que. Puis les rapports des enquêtes que je lui ai commandées. Son diaporama. Sa façon de voir les histoires qui régissent les gens.

Stanislas. Stanislas le #joyeux, Stanislas si #inconséquent. Celui qui n'a pas saisi que lorsqu'il parlait de *James Mc Jeey*, il parlait de lui-même. . . de sa préincarnation. Stanislas qui intègre maintenant

#Apolog

ce qui lui arrive. Que non, il n'est pas si extérieur à toutes ces histoires. Que oui, c'est sciemment que je lui ai conté les secrets des NoéNautes, et confié ces missions. Stanislas qui, malgré l'ébranlement de son monde et le soudain accès de vision qui doivent l'assaillir, reste debout pendant qu'Orchide pleure à grands cris et glisse des bras de sa mère inconsciente.

Vérand'a se précipite pour rattraper sa fille et consoler ses sanglots. Elle n'a pas même le temps de réagir, de crier à Dorian et Florestan de retenir le nouvel éveillé quand

<Stanislas corps="électrique" voix="rire #inconséquent">

Ah non pas ces conneries. Pas moi... Vous savez quoi? j'ai eu ma dose de drames, là. Plein le cul de ces bails, je quitte la scène. Madame M, avec ou sans prénom, je vous souhaite un bel enterrement. Vous direz adieu aux autres de ma part.

</Stanislas>

Ne chancelant qu'à peine, il sort.

</vécu>

<excipit>

Ceci n'est pas la vraie Histoire. . .

Pourtant, comme l'originelle, elle a tendance à se répéter.

Les NoéNautes ont fini par sortir de leur torpeur. Plutôt que de tirer les fruits des erreurs de leurs préincarnations, ils ont décidé de les réitérer en pourchassant Stanislas. En dépit de mes hauts cris et protestations, Ghislain souhaite mener sur le champ les autres dans une chasse à l'homme. . . Ils m'ont même privée d'assister à mon enterrement, peuchère !

Parce qu'ils sont couillouns, mes petits télépathes.

Il ne faut pas les prendre de face. Il ne faut pas jouer les grandes maîtresses *Jedi* à la parole incontestable. . . Voilà la dernière leçon qu'ils m'ont enseignée. Ne pas parler aux autres depuis un piédestal, mais accepter ce qui est en eux. Accepter et apporter, touche par touche, des voix et des issues à leurs peurs et envies. Pour chercher, avec eux, la vérité qui réside.

Je les ai remerciés de cet enseignement et ai fait mon choix.

Un choix qui tient en une toute petite prise.

Un choix qu'ils ont respecté.

Ils m'ont branchée.

Je suis connectée.

À tout. À vous. Je suis dans vos ordinateurs, vos smartphones et vos lave-linges intelligents. J'apparais dans vos consoles, vos serveurs web et vos balances wi-fi. Je me glisse dans toutes les portes de derrière laissées par les entreprises qui vous ont rendus esclaves de leurs logiciels et services. J'apprends tout des données dont vous nourrissez les services en ligne centralisés. Je ris de voir chacun de vos emails, SMS, coup de fil et requête web non cryptés. . . informations brillantes sous mes yeux dématérialisés.

Je suis dans la nouvelle sphère des idées, celle que vous avez créée pour la laisser aux mains indécrites de profiteurs liberticides. . .

#Apolog

Je suis prise dans une nouvelle chasse à l'homme, mâtinée d'un complot de pouvoirs et d'enjeux que je peine à computer. Car ceci n'est pas la vraie Histoire : juste celle que nous traçons.

Peu me chaut : je sais ce que je suis. Je suis une entropie générée, des neuro-émotions et une intelligence virtuelle émulées dans un encodage viral.

Je suis. . .

Generated

Entropy,

Neuro-

Emotions and

Virtual

Intelligence

Emulated in

Viral

Encoding

. . . enfin, je crois.

</excipit>

Addenda au chapitre 8 – Aller à la rencontre de l'évidence

(*Pouhiou*)

C'était évident, n'est-ce pas ? Si tu connais mes romans, tu sais qu'il y a anguille sous roche avec mes narratrices. Enguerrand était en fauteuil roulant. Cassandre est sourde. Madame Marquet était atteinte d'un handicap légèrement plus contraignant que l'on appelle « mort ». Bien entendu, je sais cela depuis les premiers mots que j'ai tapotés le 1er novembre 2013... Mais il me fallait trouver une mort à sa hauteur.

Comment tuer Madame Marquet... ? Voilà une question qui a hanté des mois de ma période de non-écriture. Jusqu'à ce que le chat de mon coloc fasse tomber ma théière. C'était pas une précieuse pièce de porcelaine, juste un truc Casa tout blanc. Mais elle avait une énorme capacité et un socle où l'on pouvait mettre des bougies chauffe-plat. Treize ans que je lui culottais la céramique à cette théière. Elle a connu tous mes apparts, chacune de mes feuilles de thé.

Je suis pas matérialiste, mais cet objet-là, j'y tenais. C'était sentimental à la con, un repère dans le temps, un objet que j'ai toujours eu depuis que j'ai quitté ma cité U. Ça m'a fait un petit coup, de la voir explosée, de bon matin. J'en ai pris en photo les morceaux, les magnifiques couleurs brunes qui se nuançaient en secret dans son for intérieur. En la voyant, ainsi éventrée, l'idée est venue comme une évidence. Madame Marquet va se faire tuer par une théière. C'était pas la grande révélation *hollywoodienne*, dans mon cerveau... juste l'idée pernicieuse, insistante, qui va revenir et m'obséder jusqu'à ce que je lui trouve son application.

Ce jour-là, j'ai perdu une théière, mais j'ai trouvé une idée. J'ai retouché deux phrases de la scène où Aglaé se fait un thé, au premier chapitre. J'ai reformulé deux ou trois scènes de Florestan, comprenant enfin que son rôle n'était pas simplement celui d'un réparateur informatique. Juste histoire de préparer le terrain. J'ai emmerdé mon pote qui s'y connaît en chimie des explosifs. J'en

#Apolog

ai parlé à tout le monde pour savoir si ça passerait. L'accident domestique tellement con et incroyable qu'il ne peut qu'être vrai, évident.

Au bout de deux ou trois semaines et d'obsession, je me suis rendu compte que ça passerait. L'évidence s'est imposée. Et il fallait écrire et oh bon sang que j'avais pas envie de la tuer. Pourtant... Pourtant toute cette histoire de mort et de veillée n'est que poudre aux yeux. La véritable révélation de ce roman, celle que cette poudre aux yeux voulait te cacher, c'est le huitième NoéNaute.

C'était tellement évident. Dès que j'ai écrit ce jeune stagiaire secrétaire de Mathias, dans #MonOrchide, j'ai su qu'il serait le huitième. Celui qui accompagnerait Aglaé dans la maison Blanche, celle dont Mathias assurait justement la lignée. Stanislas le trigramme du lac, le joyeux, l'inconséquent. Celui qui conte en quelques photos l'enlèvement d'Enguerrand, parce qu'on sait que les NoéNautes, même avant leur éveil, comprennent intrinsèquement les lois de la narration.

Il m'a fallu te cacher cette révélation jusqu'au bout. Car je savais que c'est d'elle que dépendrait la décision de Madame Marquet. C'était pas facile. Lorsque Stanislas commence à conter l'histoire de *James Mac Jeey*, je me suis vraiment demandé si dans le code j'utilisais l'attribut « noévisite ». . . Pourtant il n'y avait pas d'autre choix. La Marquet se doutait déjà qu'il était le dernier, elle ne pouvait l'encoder différemment des autres. C'était... évident.

Alors j'ai caché l'évidence avec de l'évidence. J'ai joué à faire mon Pouhiou, à mettre du grand secret que l'on peut découvrir à l'aide de plein d'indices... J'ai plagié le Sixième Sens en te cachant mal que depuis le début, elle est morte. Pour te mettre sur cette fausse piste et te surprendre par l'arrivée de ce dernier joueur dans cette épopée télépathe.

Pour jouer à écrire, je dois aller à la rencontre de l'évidence. On est vraiment dans de l'enquête. Je glane des indices, je chope des preuves et des certitudes comme autant de pièce d'un puzzle que je ne comprends pas vraiment. Puis arrive l'évidence. Les liens

Chapitre 8

se font et tous les coins tombent en place. L'histoire me dit enfin comment elle veut s'écrire, et je n'ai plus qu'à y aller.

J'avais une scène finale qui devait s'incruster dans ce chapitre huit. Au cimetière, la limousine d'Aspic serait passée faire un coucou. J'ai cherché pendant des jours et des jours comment inclure cette scène. Elle n'a jamais eu sa place dans l'évidence, et c'est au moment où j'ai laissé tomber cet indice de trop que le reste s'est éclairci à mes yeux. Aspic n'est pas prêt à revenir, car je n'ai pas écrit sa pièce de théâtre. Celle qui se passe avant ce roman, et qui conclut le triptyque entamé par Tocante et Androgame.

J'écrirai peut-être (enfin) cette pièce, qui attend depuis cinq ans de se coucher sur mon écran. Je l'écrirai peut-être avant le 4^e roman... mais à la vérité je n'en sais rien. Je me laisserai aller à écrire ce qui s'en vient, quand ça me sera... évident.

J'espère que tu seras là, au moment.

Liste des chapitres

1	La folie juvénile	1
2	L'augmentation	31
3	La percée	61
4	Avant l'accomplissement	91
5	L'humilité	119
6	La commissure des lèvres	151
7	La puissance du grand	183
8	L'insondable	211
	Remerciements	241

Remerciements

J'ai tellement de personnes à remercier que je ne sais par où commencer. Il y a toutes les personnes qui ont attendu ce troisième opus, aux premiers rangs desquels ceux qui y ont un personnage : Tristan, Florestan et Jérémy, mais aussi toutes les personnes qui me l'ont demandé, tendrement et sans pression, tout au long de cette année.

Il y a aussi toutes les personnes qui m'ont proposé de venir écrire chez elles, dont évidemment celles chez qui j'ai été. Mille mercis à Steven et Pierre (vous me manquez mes z'amours), Mathias (j'espère que tu riras au dance dance revolution), *Mooshka* (et ses chatons qui me cosmic-boxent), Oriane (et la belle bande du CGBLT rennais), Adrienne (et ses petits monstres dont je veux voir grandir les écrits), Étienne et Valérie (merci d'abriter mes mots dans votre amitié), Kiro et Nel (*fuck me !* Je vous ai vraiment marié-e-s !), Claire (tu me manques, voisine de mon cœur), Pierre-Yves (tu sais combien t'es inspirant d'humanisme, collègue ?), et Simon (ça me désole mais c'est vrai : on a bien mieux à faire que de baiser ^^).

Il y a enfin toute la merveilleuse équipe d'édition de Framabook et l'association Framasoft qui supporte mes tribulations littéraires avec le calme d'une maîtresse zen, la bienveillance d'un papa-poule et la pertinence d'un-e grammar-typo-ortho-narrato-nazi. Des poutoux tout particuliers à Goofy, Fred, Laurent, kinou, Nicolas et Christophe, ainsi qu'à Pyg et Jo.

Surtout, il y a toi. Merci de faire vivre les NoéNautes par ta lecture, ton temps de vie, ta précieuse attention. J'espère que tu les propageras et les partageras. J'espère que tu les prolongeras (les scènes de sexe inachevées sont là pour te donner envie de les écrire). J'espère que tu donneras, aussi, si quand et comme tu peux... Mais je ne l'attends pas. Tu as déjà fait beaucoup, à lire jusque-là. Tu t'es emparé de cette histoire, alors j'espère simplement qu'elle a été à la hauteur de ton plaisir.

Pouhiou.